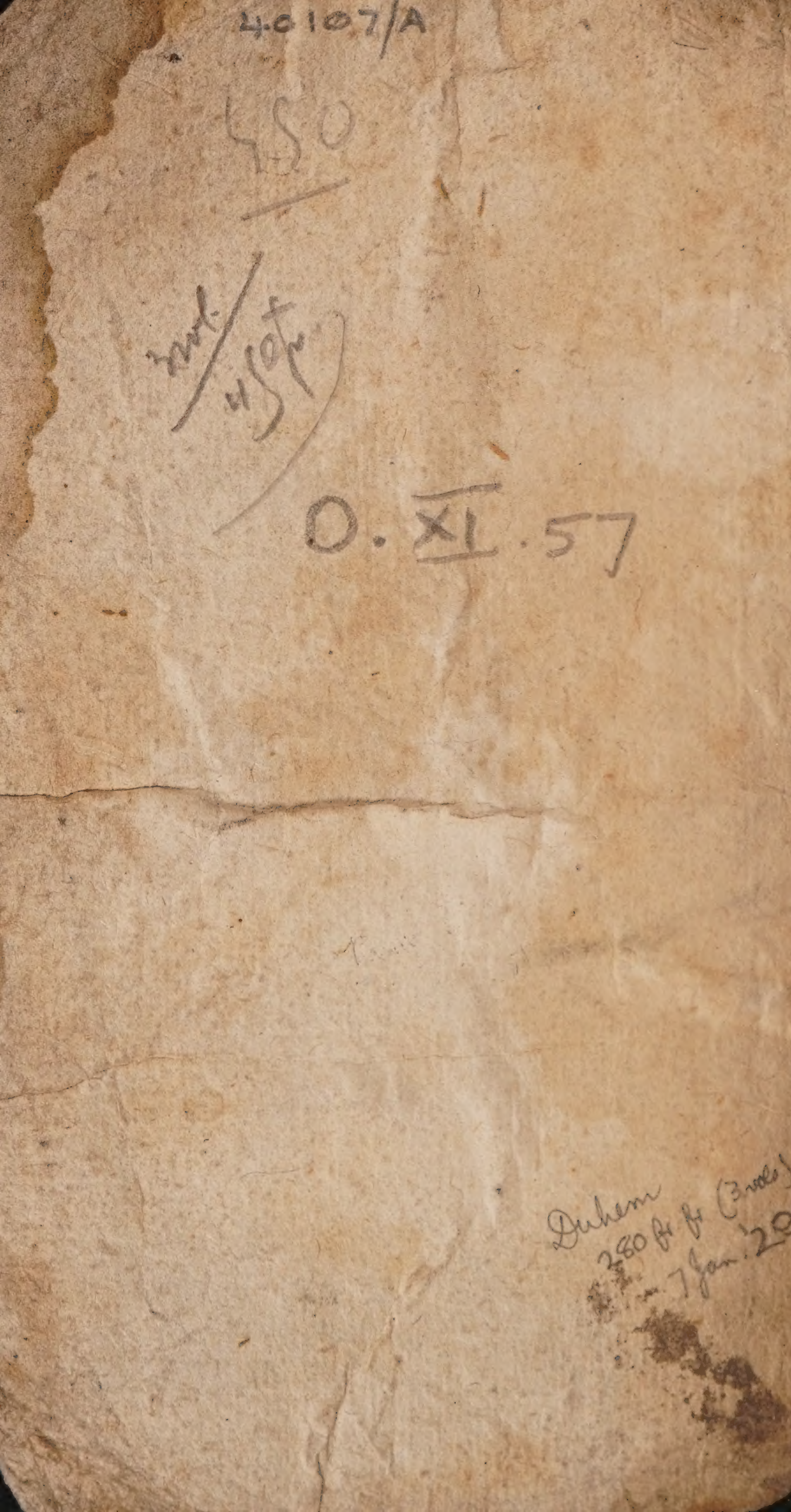

40107/A
450
O.XI.57
Duhem
280 fr fr (3 vols)
7 Jan '20

9# 10s
1 16
1# 00
7# 04
1# 08
0# 18
6# 00
4# 00
2# 00
4# 00

RECHERCHES

SUR LES

AMERICAINS.

TOME PREMIER.

36# 16s

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU
Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.

Studio disposta fideli.

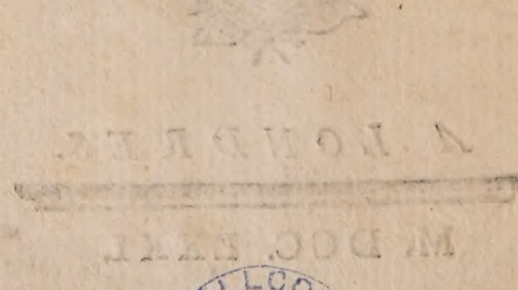
LUCRECE.

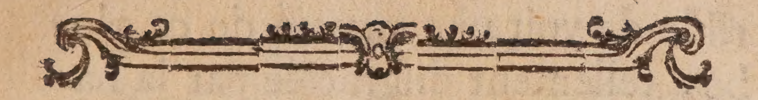
TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXI.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

COmme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiftoire de l'Homme, nous nous fommes propofés d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous confidérerons la fingularité de leur conftitution phyfique, & quelquefois la fingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps préfents aux temps les plus réculés, il n'y a point d'événement qu'on puiffe comparer à celui-là; & c'eft fans doute, un fpectacle grand & ter-

rible de voir une moitié de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planete avoit deux Hémispheres si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siecles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européens : les Américains n'avoient que de la foiblesse : ils devoient donc être exterminés, & exterminés dans un instant.

Soit que ce fût une combinaiſon funeſte de nos deſtins, ou une ſuite néceſſaire de tant de crimes & de tant de fautes, il eſt certain que la conquête du nouveau Monde, ſi fameuſe & ſi injuſte, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait eſſuyé.

Après le prompt maſſacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur ſe ſentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les ſources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déja accablé du fardeau de ſon exiſtence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaiſir & au ſein de la jouiſſance : il ſe crut perdu ſans reſſource : il crut que la nature irritée avoit juré ſa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être

plus, une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets, ne cessent par leurs séditieux écrits, d'encourager les Princes à envahir les Terres Australes. Il est triste que quelques Philosophes aient possédé le don de l'inconséquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui au sortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paisibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux

besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déja que trop à se plaindre de l'Europe : elle a à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les Terres Australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précedent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas les Papous, pour connoître au Thermometre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il eſt beau, il eſt grand de tirer de l'obſcurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des hommes; mais les Moraliſtes qui devroient ſe charger de cette tâche, trouvent trop de plaiſir à nous ennuyer par leurs écrits, pour ſe réſoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, ſont trop vicieux eux-mêmes, pour inſtruire des Sauvages ſans les tyranniſer, laiſſons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-es, ſi leurs maux ſurpaſſent les nôtres, & ſi nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miſeres.

On a ſuivi autant qu'il a été poſſible dans la partie hiſtorique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il n'eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice, l'inſatiabilité des Européens. Il

n'eſt preſque rien reſté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le ſouvenir de ſes épouvantables malheurs.

Oviedo ſe plaignoit déja de ſon temps, qu'on avoit été ſi preſſé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturaliſtes avoient eu le loiſir de les étudier : auſſi en nous livrant à ce travail, avions-nous déſeſpéré d'abord de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténebres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions & des obſervations vicieuſes des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes, & elles ont été ſans comparaiſon, plus pernicieuſes. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une eſpece d'autorité en paſſant la ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque ſévérité qu'on uſe à l'égard de tant de témoins, il faut

encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand après les Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions

arriver de toute part : on en eſt accablé, & ce qui étoit vrai dans un ſens, ceſſe de l'être dans un autre ; parce que nos ſyſtêmes les plus raiſonnables, ne peuvent jamais s'enchaîner aſſez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embraſſe l'immenſité des phénomenes : il reſte toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir ſans ceſſe l'eſprit humain de ſon impuiſſance d'accoutumer le Philoſophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes ſinguliers & nombreux ; mais ils ont été juſqu'à préſent, ſi mal obſervés, plus mal décrits & ſi confuſément aſſemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Eſpagnols, ces poſſeſſeurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévaſtée en brigands

& en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en partie cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des chemins si hérissés : ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel, a

été plus négligée qu'on ne le penſe. Cet Eſſai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, ſi de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets iſolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du diſcours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occaſion reprocher aux Naturaliſtes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte de l'éloquence, ou ce jeu de déclamation ſi inutile quand on a raiſon, eſt plus que ridicule, quand on ſe trompe.

Celui qui a épuiſé ſon ſujet &

recueilli des obſervations neuves ; vraies & intéreſſantes, peut ſans danger, mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Eſprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont aſſez eſtimé leurs contemporains, pour ne rien ſacrifier au mauvais goût de leur ſiecle.

La reconnoiſſance de l'Homme Phyſique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce ſeroit une bizarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des inſectes & qui compoſent des volumes entiers ſur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Également éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop ſcrupuleuſe, nous avons donc porté nos regards ſur tous les myſteres & tous

les écarts de la nature animale ; mais dans l'expoſition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philoſophiques, & dès-lors tous les mots ſont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu juſqu'à préſent que des notions fauſſes ſur les peuples les plus ſeptentrionaux de l'Amérique, nous nous ſommes vus à portée de répandre quelque jour ſur leur hiſtoire, ſur leurs mœurs, ſur leur ſéjour dans le voiſinage du Pole, en nous ſervant de Manuſcrits que des perſonnes reſpectables nous ont communiqués, & en conſultant les dernieres Relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe ſavante. Il étoit impoſſible d'avoir des avis plus récents, plus authentiques & de puiſer dans de meilleures ſources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'Iſth-

me Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypotheses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité de cette méthode des siecles ignorants où l'on abondoit en arguments & où l'on manquoit de démonstrations:

on avoit enſeveli les ſciencss ſous tant de délires ſcientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître ſitôt d'une nuit qui paroiſſoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraiſemblable, de faux & de ridicule ſur les Patagons, depuis l'an 1520 juſqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que miſérable, qui erre dans les ſables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Pluſieurs voyageurs les ont vus, diſent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, ſinon que l'amour du merveilleux éblouit les obſervateurs prévenus, & que l'amour propre leur fait défendre leurs illuſions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois ſéduit les yeux, la

ſomme de nos connoiſſances ſeroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des ſauvages de ſtature coloſſale au Sud de l'Amérique, il s'eſt écoulé 247 ans, qu'on a employés à ſe contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduiſit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé ſa croiſſance: ceux qui ſe ſont refuſés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas diſputer davantage: ils auroient dû tout au moins rapporter des oſſements & des ſquelettes de ces hommes prodigieux; mais on conçoit aiſément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner eſt le ſeul qui ſe ſoit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuiſſe d'un Patagon: depuis qu'on

a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Bréſil, depuis que M. Hans-Sloane a publié ſa Gigantologie, aucun charlatan n'a oſé reparoître avec des dépouilles ſuppoſées des Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguſte, comme Suétone en convient, en parlant des ſquelettes que cet Empereur conſervoit dans ſon cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circonciſion, & l'Infibulation, ſont autant de morceaux qu'on s'eſt efforcé de rendre intéreſſant.

Comme les ſuperſtitions religieuſes des pleuples de l'Amérique ont eu un rapport ſenſible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces abſurdités que pour en faire la comparaiſon & pour démontrer que

malgré la diverſité des climats, l'imbécillité de l'eſprit humain a été conſtante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage : ſi je m'étois apperçu après coup qu'elles ne ſont pas toujours inſtructives, & qu'elles n'occupent que de la place, je les aurois retranchées ſans héſiter, & me ſerois applaudi de ce ſacrifice; mais comme dans une ſi grande diverſité de matieres importantes, on a dû quelquefois ſe commenter ſoi-même, il eſt arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le Texte; & ſi on les en détachoit, elles formeroient ſeules un recueil qui ne ſeroit rien moins que vuides de choſes.





TABLE GÉNÉRALE DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

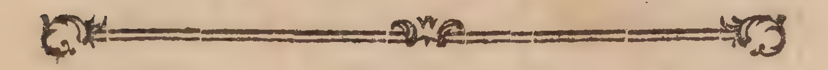
SECTION II.

SECTION III.





PREMIERE PARTIE.



Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau Monde, &c.



E placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matieres qu'on discutera, quoiqu'é-

galement intéreſſantes, feront néanmoins fort diſparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut ſe figurer qu'on va traverſer ſucceſſivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pitoreſques.

Cette variété n'eſt pas une confuſion qui puiſſe brouiller les objets, ou troubler la compoſition du tableau, c'eſt une conſéquence qui réſulte bien plus du ſujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixieme que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante.

La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers Aventuriers qui y firent des établiſſements eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle ſeroit un jour la férocité de leur vainqueur

ſi acharné à ſa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons François envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abymes d'inépuiſables tréſors, la ſoif de l'or affronta tous les dangers, ſurmonta tous les obſtacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été juſqu'à préſent le progrès du travail & de l'induſtrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, pluſieurs Colonies ſecondaires abſolument hors d'état de ſe nourrir de leurs propres productions: elles ſe diſſiperoient, ſi les Métropoles Européennes n'avoient ſoin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des Iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles, lorſque l'ardeur du ſoleil y occaſionnoit une eſpece de fermentation: il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de ſel marin, auquel les Phyſiciens de l'ancien monde avoient refuſé

la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, ſur les Mangliers & d'autres végétaux, un ſel qui renaît ſans ceſſe, parce qu'il s'éleve ſous la forme de vapeur, & ſe cryſtalliſe enſuite ſur chaque feuille trempée de cette ſaumure.

Ce terrein fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reſte de l'univers connu : on en exprimoit ce ſuc ſi redoutable dont les ſauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte poſſible.

La principale nourriture des Américains établis à la côte Orientale, étoit une plante empoiſonnée qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe. Je parle de tant d'eſpeces de *Jucas* & de *Manihots*, qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crues, & comme elles ſortent du ſein de la terre (*a*). C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y

(*a*) Le véritable contre-poiſon du ſuc de Manihot, eſt le ſel d'Abſynthe délayé dans de l'eau de Menthe. On ſe ſert auſſi, dans quelques Iſles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre ſuccès.

ſoit la ſomme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal vénéneux; hormis peut-être, dans des temps d'une diſette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui eſt de toutes les plantes Européennes la plus approchante du *Manihot*, par ſa qualité cauſtique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du Nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'ils tiroient des ſucs abondants de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſeve nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jetant les yeux sur les excellentes figures dessinés à Surinam, par Mademoiselle Merian (*a*), on est frappé de la grosseur prodigieuse des Papillons qui égalent le volume de nos Oiseaux.

Les plus anciens Etablissements des Européens en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuses, dont l'humidité de l'Athmosphere facilite la population. Panama est affligé par des Serpents, Carthagene par des nuées d'énormes Chauve-souris, Portobelo par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadaloupe & les autres Colonies des Isles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quito par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaises. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le Palais de Montezuma.

(*a*) Edition in-folio d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre Volumes *du Trésor de Seba.*

Garcilasso dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à-peu-près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des paysans au Palatinat.

M. Dumont dit dans ses Mémoires sur la Louisiane, qu'il y croit des Grenouilles qui pesent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux : il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet Insécte le Roi du Bresil : *il Rey di Brasil* (a). Du temps que par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espece de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les

(a) Du temps que les Hollandois étoient en possession du Bresil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

Ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espece qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de M. du Pratz & de quelqu'autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride (*a*). Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas : aussi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigenes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horisontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des Polypodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & des

(*a*) Voyez *Pison, Introduction à l'Histoire Naturelle du Bresil.*

Lichens, provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux regnes ſouffroient ſans relâche. Toutes les plaies & les bleſſures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, en ont été tranſportés (*a*) par une Eſcadre Françoiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoixante ans : leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant ſous le pied du Matelot, la Carene des Navires. Ces inſectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les Rats & les Souris qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé qu'ils ſont devenus un véritable

(*a*) Voyez un *Mémoire de M. des Landes, Commiſſaire de la Marine* : il nomme les vaiſſeaux & les Officiers qui commandoient ſur l'Eſcadre, qui rapporta des Iſles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Isles, les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne (*a*).

En comparant les expériences qu'ont fait avec des thermometres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable M. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est moins chaud au Nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de température, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette ligne, en Amérique. Les thermometres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été (*b*).

(*a*) En 1524, un vaisseau de l'Escadre envoyée à la découverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le Détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis: dans ce navire se trouverent les premiers Rats qu'on eut jamais vus au Pérou, & depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les caisses & ballots de marchandises. Les Indiens les appallent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la Mer. *Zarate conq. du Pérou*, *pag.* 155.

(*b*) En 1736, le 31 Mai au matin, le thermometre

Québec qui est à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris : la différence est également sensible, entre la Tamise & la Baye de Hudson qui ont la même latitude.

Il n'existoit au nouveau continent entre les Tropiques, aucun grand animal quadrupede. Les Naturalistes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat désavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable seulement aux insectes & aux serpents. Il paroît plutôt que la convulsion des Eléments, avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride: les ossements prodigieux qu'on y déterre, rendent, cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davange, lorsqu'on traitera de la nature de ces os fossiles en particulier dans la suite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigenes du nou-

---

marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin....1011. & à midi 1013 $\frac{1}{7}$. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent : Voyez l'*Histoire naturelle de Sénégal avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749. 50. 51. 52. & 53, *par M. Adamson, correspondant de l'Académie des Sciences.*

veau monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caracteres sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere; ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Paresseux & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européenne ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces; la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à S. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corporance étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles; la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute

autre. Herrera fait mention de l'isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables ; leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade ; & on sait que les Chiens amenés de nos pays, perdent la voix, & cessent d'aboyer dans la plupart des contrées du nouveau continent.

Ceux d'entre les quadrupedes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siecle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la réproduction, & ils ne laisserent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil, mais il y a toute apparence que ces animaux y essuyeroient le même destin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les forêts à leur propre inclination ; le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus sensible aux Eléphants, qu'aux autres quadrupedes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers,

les Noyers y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan Fernandès ; ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les Cannes à sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les Raves ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre Scigle & notre Froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le Riz qui aime à être submergé, & les Féveroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres especes d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lésards iguants ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espece de Lésards iguants est fort nombreuses dans l'Asie Méridionale où l'on en a mangé la

chair de tout temps, ſans que jamais cet aliment y ait produit le moindre ſymptome du mal d'Amérique ; ainſi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, ſans le faire germer dans le ſang de ceux qui en ſont exempts.

L'Iguan eſt un vrai Léſard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence ; tout ſon corps eſt couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aiguës commencent au chignon du col, & vont en diminuant inſenſiblement, juſqu'à l'extrêmité de la queue : les pointes qui paſſent ſur la convexité du dos, ſont les plus longues. Comme il dreſſe ou déprime cette denture à proportion qu'il eſt en colere, les Hollandois & les François lui ont donné le nom de Coq de joute (*a*).

Cet étrange animal a ſous la mâchoire inférieure, une poche ou un ſac pointu comme un capuchon, que les Naturaliſtes nomment un *goître*. La texture de ce goître eſt de la même ſubſtance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq-d'Inde ; ſa partie extérieure eſt hériſſée de quelques dents aſſez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine, eſt entiérement édenté. Des écailles très-menues

---

(*a*) *Seba Theſaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. I, Tab. 95. & 96, &c.

d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obſcur tapiſſent cette eſpece de ſac au dehors.

L'iguan a quatre pattes diviſées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés : ſon regard eſt horrible, il a les yeux grands, étincellants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme ſon goître. Sa langue eſt fourchue, applattie, & ſa gueule oſſeuſe eſt garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, ſont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, ſinon quand il eſt en chaleur & qu'on l'inquiete : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrement ce qu'il ſaiſit, ſans quitter priſe : ſa morſure n'eſt pas dangereuſe, ſa bave n'étant impregnée d'aucune qualité venimeuſe.

On le chaſſe principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des ſommités de végétaux, il eſt plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ſes cuiſſes ſont plus charnues, que le reſte du corps enſemble, & peuvent ſervir à repaître quatre perſonnes. On préfere les femelles, parce que leur chair eſt plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet (*a*). Ces femelles

(*a*) Quelques voyageurs paroiſſent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en ſauroient trop exalter la délicateſſe & la tendreté, cependant Piſon le natura-

pondent ſur les rivages de la mer, depuis treize, juſqu'à vingt-cinq œufs, ſans jaune, gros comme ceux des pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert juſqu'à préſent, quatre à cinq eſpeces de ces Léſards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Breſil, à la Guiane, au Mexique, à la nouvelle Eſpagne, dans differents autres endroits du Continent & dans les Iſles.

Tel eſt cet animal ſi funeſte à ceux qui en mangent, lorſqu'ils ſont infectés du mal vénérien : non ſeulement cet aliment irrite incroyablement cette indiſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Negres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de ſerpents & de léſards par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur adminiſtrer des remedes très-efficaces & ſur-tout des bouillons de Tortues. Les Européens mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la décou-

---

liſte, aſſure qu'elle eſt fade & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver déteſtable; elle a le même goût que les cuiſſes de Grenouilles en Europe.

verte de l'Amérique, où l'on n'en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Negres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales ; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Negres au nouveau monde : quoiqu'il soit difficile de la fixer (*a*), on sait cependant

(*a*) Il est constant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Negre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejeté par le Cardinal Ximenés & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Casas, qui par la derniere bisarrerie dont l'esprit humain soit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche Evêché de Chiapa.

Le Ministere Espagnol accorda, en 1516, un privilege exclusif pour l'achat & la vente des Negres, au Sieur de Chièvres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23 mille ducats, à des Marchands Génois qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles* : elle devoit fournir la premiere année quatre mille Negres des deux sexes, mais elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille pieces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Isle de S. Domingue : on en envoya sur le champ, la moitié au Mexique, où

avec certitude, qu'elle eſt poſtérieure aux temps où les compagnons de Chriſtophe Colomb, & ſur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'hiſtoire générale de Ferreras, ce fougueux Miſſionnaire eſt appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de S. Benoît; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il y excommunia Chriſtophe Colomb, qui a été par conſéquent le premier Européen excommunié en Améri-

---

la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exorbitant: en effet on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chièvres de revendre une commiſſion qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Negres pour les Indes Eſpagnoles, y gagnerent des ſommes conſidérables.

Ces odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autoriſé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440, l'Infant Henriqués de Portugal fut le premier Prince chrétien qui ſe ſervit d'eſclaves Negres. Ferdinand le Catholique en fit paſſer auſſi quelques-uns en Amérique, pour ſon propre compte, dès l'an 1510, ſans demander la permiſſion au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Negres & de Baſanés; & ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'on y vendit auſſi des Breſiliens; on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 juſqu'à 50 ducats la piece: dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puiſqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un Diſcours ſur l'origine de la Traite des Negres, que je compoſai il y a quelques années.*

que : Buellio ne ſe contenta pas de cette baſſe méchanceté, il retourna en Eſpagne, où il infecta ſes compatriotes & intrigua tant à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme ſe voyant en proie aux fureurs d'un ſi vil fanatique, ſe repentit d'avoir découvert un monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien ſévissoit plus qu'ailleurs, diſoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent aſſuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; perſonne ne vouloit l'avoir vu naître dans ſa patrie ; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européens reçurent en échange de la petite vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de diſtinction qui mourut de cette petite vérole tranſplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique ; le premier Européen de diſtinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I ; mais juſqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déja fait d'immenſes ravages dans notre continent ; la rapidité de ſa propagation fut étonnante : les Maures chaſſés d'Eſpagne en inoculerent les Aſiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone juſques dans la France Septentrionale. En 1496, le Parle-

ment de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures (*a*). Deux ans après, on voit déja cette même contagion se manifester en Saxe; au moins

(*a*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

„ Pour pourvoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse nommée la *grosse verole*, ont esté advisés, conclus & délibérés par Révérend pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de Paris, les Officiers du Roi, Prévôts des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grands & notables personnages de tous états, les points & articles qui s'en suivent.

„ Sera fait cry publique de par le Roi, que tout malade de ceste maladie de *grosse vérole*, estrangiers tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & résidents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry fait, s'envoisent & partent hors de ceste ville de Paris, ès pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ès Portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens députez, lesquels leur délivreront à chacun quatre sols parisis, en prenant leur nom par escript & leur faisant défenses sur la peine que dessus, de non rentrer en ceste ville jusques à ce qu'ils soient entiérement garis de ceste maladie, &c.

les ſcholaſtiques de Leipſick ſoutinrent-ils des Theſes ſur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoiſſoient point, dès l'an 1498; ils ſe dirent à cette occaſion, des injures effroyables en leur latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte qui compoſa des vers ſur un ſi grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire: en liſant ſon Poëme, on s'apperçoit que les principaux ſymptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement diſparu de nos jours: on oſe preſque croire qu'après s'être mitigée d'un ſiecle à l'autre, elle s'uſera par ſa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux ſe décompoſerent & ſe détruiſirent pour s'être, pour ainſi dire, trop étendus en ſuperficie. Enfin, un des plus grands médecins de l'Europe a prédit que le ſang de notre dixieme génération ſera réellement purifié, & qu on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Negres affligés

des *Yaws* : d'ailleurs les caracteres & les suites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve ſans replique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Américains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage & ne ſe trompa point : les ſauvages de S. Domingue en le voyant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangrené, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiecle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux

croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface ; étoient, dit-on, les ſuites d'une inondation conſidérable qu'on y voit eſſuyée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long ; il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plupart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants ; & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypotheſe de M. de Buffon, qui ſuppoſe que la nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de concevoir que des êtres quelconques ſeroient, au ſortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité ; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

Ceux qui ſe ſont imaginé que l'Amérique n'a jamais été ſujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages ſur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louiſiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entieres de dépouilles marines.

marines. Pourquoi les ſommets des Cordelieres fourniroient-ils des coquillages, puiſqu'on n'en trouve déja plus ſur les plus hautes pointes des Alpes, qui ſont cependant de plus de ſix mille cinq cents pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Pérou (*a*)?

(*a*) Il eſt prouvé, par des obſervations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications ſur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement ſur le ſommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc dans le temps des inondations, que des Iſles de différente hauteur & largeur, baignées par la ſurface des eaux, comme toutes les Iſles connues de nos jours. ..... *Quod obſervationibus conſtet, in apicibus celſiſſimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rariſſime in faſtigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis inſulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in ſummis aquis extenſæ; quemadmodum hodièque, quotquot habentur inſulæ aquis circumdatæ, non eſſe videntur niſi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris ſuperficie ſeſe efferunt, ut ſolum habitabile exhibeant.* Seba Theſ. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amſterd. 1765.

Par des obſervations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux ſe ſont élevées ſur notre planete, pendant les plus fortes inondations qu'elle a eſſuyées. M Haller dit qu'on ne trouve aucune eſpece de coquillage ſur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à-peu-près, l'élevation des eaux dans notre Hémiſphere; ce qui n'eſt gueres favorable au ſyſtême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puiſqu'en ce ſens, on devroit découvrir des coquillages ſur les montagnes les plus élevées; Woodvvard qui preſſentoit cette difficulté, aſſure hardiment qu'on en trouve ſur toutes les pointes montagneuſes, mais cela eſt très-faux, par la ſeule inſpection.

Comme le ſoleil enleve par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il deſſeche, il eſt croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent parce que les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs : la multiplication des inſectes & des ſerpents y diminue ſenſiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb, il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque temps, pour gagner la goutte ſereine & le mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Athmoſphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette derniere maladie que par le contact immédiat de ceux qui en ſont infectés.

Les Chiens alains, que les Eſpagnols jeterent dans différentes iſles & pluſieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt auſſi atteints de la peſte vénérienne.

Ceux qu'on y mene à préſent ſe conſervent ſains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'uſage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens tranſplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre choſe qu'un vrai levain variolique dans ſa plus grande activité (*a*).

(*a*) Les Chiens du Pérou, qui ſont de la premiere

On prétend que toutes les autres eſpeces d'animaux Européens dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier ſiecle de la découverte ; ce qui ſemble prouver au moins, que le climat s'y eſt un peu amendé.

Il eſt certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, ſaigné les marais & défriché de grands eſpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres cauſes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainſi que les ſommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & tourbeux, juſqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux ſtagnantes, & viciées, par la décompoſition & la reproduction des végétaux & des inſectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuiſibles à ceux qui n'y ſont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il eſt ſurprenant que les petites armées Eſpagnoles, qui ſoumirent & dévaſterent ces grandes régions, n'aient preſque rien eu à ſouffrir des maladies ; il ſe trompe faute de s'être inſtruit dans les hiſtoriens de ces temps-là. Les troupes commandées par les freres Piſarres, furent atta-

---

race tranſplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmoſphere en Amérique, eſt la véritable cauſe de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau monde.

quées au Pérou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielles (*a*) : de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonzalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples ; les médecins Espagnols ayant déja inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art. Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entiérement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Espagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des

(*a*) ,, Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de ,, cette espece de maladie dont nous avons parlé au ,, Chapitre quatrieme du premier Livre, c'est-à-dire ,, d'une maniere de verrues, ou de clous fort dange- ,, reux, & il n'y eut presque personne dans toute ,, l'armée qui en fût exempt. Tout malades qu'ils ,, étoient, Pisarre les fit résoudre à partir, leur per- ,, suadant que la malignité de l'air dans ce lieu là, ,, leur causoit ces incommodités. *Zarate, Hist. de la Conquête du Pérou, Livre second, Ch. I. pag.* 80.

morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'Isle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Isle, & ceux de la Barbade comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies : cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler ; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue, presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand M. Francklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais en dé-

gradant un bois de haute futaie qui servoit, de ce côté-là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du Royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens se rénoier après le desséchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants: la malignité de l'athmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espece humaine: les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calm, qui avoit observé ce phénomene, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un instant à l'autre: je doute que ce soit là la véritable cause de cette stérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur-tout apparent dans les Negres qui y procréent si peu qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement,

& leur race périroit ; quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pieces de Negres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizieme siecle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité ; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la servitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres (*a*).

(*a*) Si l'on compte les Negres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille pieces ne peut y suffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulieres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Negres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en emploient à-peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols

Je crois qu'on me ſaura gré de ne toucher ici à aucune hypotheſe ſur l'origine de la population du nouveau continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment d'un auteur moderne, qui accorde à peine ſix cents ans au genre humain en Amérique. Les raiſons qu'il haſarde pour juſtifier cette date, ſe détruiſent les unes par les autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lappons & les Negres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Profeſſeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent. Elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont propoſé des ſyſtêmes,

---

devoient avoir, pour leurs poſſeſſions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont beſoin, pour le Breſil ſeul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps paſſé, à-peu près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce ſoit maintenant dans cette même activité. Il ſeroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadaloupe, Surinam, la Virginie, la Louiſiane conſument de Negres; tous ces établiſſements étant exploités par les mains des Africains, dont un ſeul, mis en bonne terre, rapporte à ſon maître 300 livres tournois par an.

ou quelque chose de semblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus mal réussi que les savants qui ont prétendu que les Groënlandois étoient des Colonies Islandoises & Norwegiennes, qui en passant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales jusqu'à la terre del Fuego, puisqu'on sait à présent que les Groënlandois, loin d'être issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent; ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter su une montagne du Bresil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment

au docte Mœbius, puiſque dans ſon *Traité des Oracles*, il dit poſitivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays déſert, & n'y rencontrerent qu'une femme Groënlandoiſe égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes ſoutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revanche, dans ce même Mémoire (*a*), que des Bonzes de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La*, ou *Lam* ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, ſur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamtſchatka au Mexique; quoique les Chinois avouent ſincérement, qu'ils n'ont eu aucune connoiſſance ni du Kamtſchatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur eſt jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoiſſent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, Tom. XXVIII. pag. 503. Edit. in-4°. de l'Imprimerie Royale, 1761.

de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut aſſez s'étonner qu'il ſoit venu dans l'eſprit d'un ſavant de Paris, de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaiſes barques, de leurs ports à la terre de Jeſo-Gaſima, de-là au Kamtſchatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oſeroient tenter avec les vaiſſeaux de la plus ſolide conſtruction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'eſt comme ſi l'on aſſuroit que Confucius eſt venu par la nouvelle Guinée ou les terres Auſtrales, en Weſtphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées (*a*).

(*a*) On ſait que les anciens Germains étoient perſuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent privilegé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda* qui joua, ſous Veſpaſien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéiſſoit à ſon gouvernement Théocratique : quand le camp preſqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en préſent le

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette religion originaire de la Tartarie : on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines : on y avoit des idoles, tandis que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Tibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama (*a*).

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi long-temps & ſi patiemment nommés des raiſonnements. On ſe tromperoit très-fort ſi l'on croyoit, que les autres ſyſtêmes propoſés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, ſoient réellement ſupérieurs aux rêveries de Mœbius & de ſes ſemblables.

---

général Romain à *Velleda*, qui réſidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'eſt pas probable, puiſque cet endroit n'eſt pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien & montrée en triomphe à Rome.

(*a*) Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens ; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laiſſe pas le moindre loiſir pour réfléchir à de vaines ſpéculations, ſi abſurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légere eſquiſſe du climat du nouveau continent au frontiſpice de cet Ouvrage, nous examinerons la conſtitution de ſes habitants, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la courſe, étoient deſtitués de cette force vive & phyſique qui réſulte de la tenſion & de la réſiſtance des muſcles & des nerſs. Le moins vigoureux des Européens les terraſſoit ſans peine à la Lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens ſauvages

---

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le ſang des animaux & des hommes au pied des Autels, cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue auſſi bien aux Légiſlateurs de Lamas, qu'aux Légiſlateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans ſon Atlas de la Chine, qu'on ne ſert au Grand Lama qu'une Taſſe de Thé & deux onces de farine pétrie avec du vinaigre, par jour pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi, ou ſi l'on a ſoumis ce pontife à un tel régime; c'eſt que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excréments. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares, c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on ſert au Dalaï-Lama, c'eſt la *Karatza* : c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Theyer de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom de *Thé noir*.

des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puiſſance de leurs membres robuſtes, & de leurs corps maſſifs & infatigables !

La conſtitution des Américains, peu défectueuſe en apparence, péchoit fonciérement par foibleſſe : ils s'éreintoient ſous les moindres fardeaux : & on a compté qu'en tranſportant les bagages des Eſpagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laiſſerent, en moins d'un an, la vie ſous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces tranſports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Caſtillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement ſenſible. Les anciens auteurs diſent que leur ſtature diminuoit à meſure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette obſervation a été mal faite ; les habitants de la Zone Torride ne ſont pas communément auſſi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni auſſi petits que les nations Polaires. Il eſt vrai que les débris encore exiſtants des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands ſinges, qu'on pouvoit détruire ſans remords & ſans re-

proche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitants du nouveau Monde seroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacrements de l'Eglise? Plusieurs Evêques (*a*)

(*a*) Ce Concile de Lima dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire par modestie; il soutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit, que le siege du Saint-Esprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hérésiarque de l'Amérique, à se taire: on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

persisterent à les leur refuser ; pendant que les Jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces Missionnaires ne s'étoient servis de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies ; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour ; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes : il leur croît à la levre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton (*a*).

(*a*) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil ſur la ſurface de l'épiderme & les parties naturelles ; enquoi ils étoient diſtingués de toutes les autres nations de la terre : & c'eſt de-là qu'on peut tirer quelques conſéquences ſur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes ; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, ſinon la petiteſſe de l'organe & la longueur du ſcroton, qui étoit exceſſive dans quelques-uns : auſſi en faiſoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un uſage ſingulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les obſervateurs chez quelques peuplades, n'étoient point un caractere imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produiſoit cette configuration monſtrueuſe, comme on le dira dans l'inſtant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains eſt entiérement dégarni de poil, on a eu recours à pluſieurs ſubtilités qui ne ſont & qui ne ſauroient jamais être des raiſons. Il s'y eſt trouvé des Naturaliſtes aſſez bornés

---

touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient comme les Américains, dépourvus de poil ſur le reſte du corps : les femmes Chinoiſes l'abattent à la mode des femmes Turques & Perſanes; mais les hommes le conſervent au contraire des Orientaux,

pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomene : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde: leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (*a*), qui se nourrissoient aussi simple-

---

(*a*) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

ment que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cauſe doit avoir les mêmes effets, & c'eſt ſe faire illuſion que d'expliquer, par des raiſons oppoſées, des faits ſemblables, ou des faits différents par les mêmes raiſons.

Il eſt croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre ſexe ſeroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient uſé de ſel commun, pour aſſaiſonner leurs mets, mais la privation de ce ſtimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puiſque les Iſlandois & les Lapons, qui ne ſalent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil aſſez épais, & ſi long qu'il leur deſcend juſqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui ſe ſervoient de ſel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut obſerver que les enfants ſauvages, & principalement ceux de l'Amérique ſeptentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui ſe déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, ſans jamais plus repouſſer. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau eſt raſe & nette : ce n'eſt qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun inſtant de la vie, pas même lorſque les cheveux de la tête ſe déracinent dans la

décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espece d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la Circoncision: quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'asservir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européens, des Negres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute espece, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles: tant le pré-

jugé leur eſt reſté que ces parties, pour être bien, doivent être raſes; car ils n'uſent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race ſans la croiſer, ſont à préſent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abſolument ſans poil ſur tout le corps (*a*). Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eſt au contraire l'empreinte de la foibleſſe, & cette foibleſſe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exiſter & de ſe nourrir de chacune d'elles en particulier, puiſque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiſſoient quelques commodités de la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui impregnoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le poids

(*a*) L'Abbé Lambert, ſi connu par le cahos de ſes Compilations qu'il a intitulées l'*Hiſtoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue hiſtoire, que les Samagos ou les chefs des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ſont les ſeuls qui laiſſent croître leurs barbes : c'eſt comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne ſont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de ſi grandes ſottiſes, & pour ne pas ſavoir que tous les Américains ſont naturellement imberbes.

vie agreste dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'usage du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets si insipides, que leur constitution en ait pu souffrir. Car en faisant rôtir ou boucanner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes destinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourments ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leur mamelles (*a*).

(*a*) „ Qui novum perlustrarunt orbem, narrant „ viros penè omnes maximâ lactis abundare copiâ.

Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'aſſurer que dans les provinces du Sud de l'Amérique ces hommes allaitoient ſeuls les enfants, exagération ſuperflue dans un prodige qui n'en avoit pas beſoin, & qui méritoit d'être diſcuté dans un traité particulier, où le Diſſertateur mis à ſon aiſe, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les cauſes dont il croiroit entrevoir l'exiſtence relativement à un effet ſi ſurprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail phyſiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être ſuffiſant pour éclaircir la difficulté.

Je ſuis donc perſuadé que l'humidité du

Ceux qui ont voyagé en Amérique aſſurent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonſton Thaumatographiæ Art, de Sanguine menſtrum. pag.*464. On voit par ce paſſage, que le fameux naturaliſte Jonſton étoit perſuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice, cependant ſi cela a été ainſi de ſon temps, il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque changement à la conſtitution actuelle des Américains.

„ Dans toute une Province du Breſil, dit l'Au„ teur des *Recherches Hiſtoriques*, *pag.* 372. les „ hommes ſeuls allaitent les enfants, les femmes n'y „ ayant preſque pas de ſein ni de lait.

Quoique ce fait ſoit tiré des relations du Breſil, qu'on peut conſulter, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une exagération.

tempérament causoit, dans les habitants du nouveau monde, ce vice qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténebres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours obliterées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but & comme par méprise que le sexe masculin avoit été pourvu de ces faux organes; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel? Il faut observer que tous les animaux mâles dont les femelles allaitent, ont des mamelles : si j'osois hazarder mon sentiment sur leur destination, je dirois que le fétus & l'enfant nouvellement né se déchargent par

par ces conduits de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en exprimer le lait, ſi l'on veut qu'ils ſe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes ſervent dans notre ſexe ; ils ſont une fois dans la vie, d'une utilité décidée ainſi que le cordon ombilical, & cela a ſuffi à la nature, pour en pourvoir tous les êtres bien conſtitués, & conformes au modele primitif de leur eſpece.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flaſque & plus humide que celui des hommes, elles ſe trouveroient hors d'état d'allaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auſſi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, ſans élévation, ſans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foibleſſe devoit les rendre vindicatifs comme le ſont les femmes, qui ayant moins de forces pour repouſſer une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner ; & l'inſtinct des êtres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais légérement offenſés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réſultoient néceſſairement de

leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder parmi nous l'âge des femmes en raison de celui des hommes ; toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, se durcissent plus tard & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge (*a*), provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquieme ou le sixieme jour, & dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs ; mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à la dix-septieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal intestinal, en tuant par son amertume, les insectes logés dans les replis.

(a) Voyez Pison *de Morbis Indicis.*

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être; auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les ſauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé par beſoin, des ſortes d'étuves où ils ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs & de leurs Sorciers, conſiſtoit à augmenter la perſpiration & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans les malades d'effroyables doſes de ſudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le ſang de tous ces peuples couloit plus paiſiblement que celui des Européens, à cauſe de la viſcoſité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, a été ſi violent & ſi exceſſif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cauſe de ce ſang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il eſt ſurprenant que cette indiſpoſition

ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieilleſſe. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard(*a*). Les Européens ſont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrege point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur ſinguliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent inſenſiblement la maſſe générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiaſe, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit ſoin d'en

(*a*) Le mal vénérien ne faiſoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occaſionnés en Europe au commencement de ſa tranſplantation. Cette maladie étoit dans ſon climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde où elle étoit auſſi tolérable que l'eſt le Scorbut dans quelques endroits de la Friſe. La peſte naît tous les ans en Egypte, & ſe répand delà ſur les pays circonjacents; cependant ce fléau, qui n'eſt point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit partout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à-peu-près le ſort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole tranſplantée en Amérique, où elle eſt devenue la plus cruelle des maladies.

prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs ; chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains possesseurs de la Salsepareille, du Gaïac & de la Lobelia (*a*),

---

(*a*) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & éleve du célebre *Linnæus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigenes se servent avec grand succès, de la *Lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui dans le nouveau systême Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulieres, Pentantheres Monostyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linnæus dans la description du jardin de Clifford, nommé *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celastus* : elle est plus rare à trouver que la *Lobelia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans celui de Leyde. M. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de*

pouvoit aiſément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès ; ils mâchoient auſſi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faiſant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac qu'ils fumoient, ou qu'ils ſe fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers inteſtinaux.

Les ſeptentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les écorces du Saul, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéraments froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant

---

Stockholm. An. 1750. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remedes plus communs, & qu'on ne ſe bornât pas à en écrire des traités preſqu'auſſi-tôt oubliés qu'ils paroiſſent.

leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européens une eſpece de virus qui, à la longue, pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européenne, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs, que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau continent, qui en a autant ſouffert que l'ancien Monde a ſouffert du mal vénérien, & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite vérole a été ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaiſſeau Hollandois l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont anéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans (*a*).

(*a*) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde fois, la petite vérole au Cap de bonne Eſpérance, ce qui mit la colonie Hollandoiſe à deux doigts de ſa ruine.

En 1733, les Miſſionnaires Danois porterent la petite vérole au Groënland, & la mortalité y devint ſi exceſſive, qu'on commença à craindre l'extinction de l'eſpece entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groënlandoiſes à la côte occidentale (*a*).

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terreins, anciennement habités, ſont de nos jours abſolument déſerts & abandonnés aux Ours. On ſait que la nation Lapponne eſt réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du ſeizieme ſiecle.

Les Ruſſes ont infecté de ce même venin, les Tunguſes-Koni & les Tunguſes-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguſes ont inoculé les Tartares

(*a*) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groënland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que ſept mille. Les cantons les plus avantageuſement ſitués le long des côtes de la mer contiennent à peu-près neuf cents ſoixante perſonnes ſur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz Groënlandiſchen Hiſtorie, Tome I. pag.* 17. *imprimé en* 1765. *à Barby*. Ce calcul eſt conforme à celui des Mémoires *MSS*. qu'on nous a fournis.

Mongols, qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite vérole transplantée autour du globe en moins de dix siecles, sans que les remedes, ou la suite successive des générations aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légere; car tel est enfin le résultat des raisonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait été faite par le nez à la façon des Chinois (*a*), soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne

(*a*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner: elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitements différents.

feroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lu un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la derniere attention: on ignore presqu'entiérement leur procédé: on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possedent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on

parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs Plantes indigenes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle que dans toutes les autres Sciences ensemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caracteres de la constitution des peuples Américains, il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-

épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un ſeul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même ſous l'Equateur, avoient un tempérament auſſi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne griſonnoient preſque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge ; parce que les ſucs capillaires étoient ſans ceſſe rafraîchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général ; & c'eſt apparemment là la cauſe pourquoi ils ont toujours mieux réſiſté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européens & les Negres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fourniſſe le *Coca* & l'*Herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Améric Veſpuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence,

à cauſe de leur grand embonpoint qui faiſoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes (a).

Les ſauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe, caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrélie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européens, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal, tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpeces animales, commence par les femelles: celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de pluſieurs autres défauts eſſentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reſte de l'univers, & comme elles procréoient

---

(a) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques auteurs font de ce prétendu tablier : on en parlera plus au long dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'Article de la *Circonciſion* & de l'*infibulation*.

peu, leurs enfants étoient allaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les Provinces septentrionales (*a*). Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein; & ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siecle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les mala-

---

(*a*) Chez la plupart des sauvages *Chasseurs* & *Pécheurs*, les femmes doivent allaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson seché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis ne sauroient substanter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

dies les emportoient, de ſe faire tetter par de petits chiens dreſſés à cet uſage.

Cette ſurabondance de la liqueur laiteuſe, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraiſemblablement en elles le flux ſexuel, qui étoit rare, & non périodique dans pluſieurs individus. Quelques Naturaliſtes, ſur le témoignage deſquels il paroît qu'on peut ſe repoſer, aſſurent que dans pluſieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomene auſſi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'eſpece humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeſte dans le ſang: & ce vice eſt preſque ſans exemple; car quoiqu'on ait rapporté la même choſe des Samoyedes, on ſait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers avis que les Phyſiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes ſont ſoumiſes à la loi générale, ainſi que les Lappones, entre leſquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite: mais alors le maraſme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le Profeſſeur Linnæus a reconnu, par ſes recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux ceſſoit, avoient une eſpece d'Hy-

dropiſie dans les pieds (*a*), ce qui n'eſt point ſurprenant.

L'évacuation périodique du ſexe n'eſt pas fort copieuſe dans les pays ou exceſſivement froids ou exceſſivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la doſe de l'émanation des femmes Indigenes, lorſqu'elle eſt la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européennes (*b*).

Quoique ni la ſuppreſſion abſolue des regles, ni leur retard paſſager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néamoins compter ce dérangement entre les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur deſtruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la ſtérilité de la terre, la multitude de ſerpents & d'animaux armés d'une ſalive

(*a*) Voyez la FLORA LAPPONICA de M. Linnæus.

(*b*) On avoit déja fait cette obſervation du temps de la Hontan, qui en parle dans ſes Mémoires.

empoiſonnée, enfin la nature même de la vie ſauvage y conſpiroit contre la propagation, & cela n'a pas beſoin d'être expliqué, car ſi l'on excepte le ſeul exemple des Negres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreſte, il n'y a pas de Peuple ſauvage qui ſoit nombreux ou qui puiſſe le devenir.

On a ſupputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglois, il n'exiſtoit que cinq cents perſonnes ſur un terrein de ſoixante lieues en quarré; tendis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue eſt de cent lieues gauloiſes, ſur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout ſens, ſans rencontrer une famille, une cabane, ſans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagérée par les Ecrivains Eſpagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des iſles Lucaïes & en-

ſuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : ſi cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déſerte en 1521 ? Ne ſeroit-il pas abſurde de ſuppoſer que Fernand Cortez, accompagné ſeulement de quatre cents aſſaſſins, eût en un laps de trois ans, égorgé & défait un Peuple de trente millions ? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuſe contrée, l'eſpece entiere, le temps n'auroit point ſuffi pour verſer tant de ſang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été ſurpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de ſon temps, ſe ſoit perſuadé que la population y ſurpaſſoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Aſie. Erreur ſi palpable, que ce ſeroit trop faire que de la réfuter. Quand on ſuppoſeroit encore, pour un inſtant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de ſa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la ſurface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une ſolitude prodigieuſe, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il eſt également vrai que les hommes y étoient lâches ou

impuiſſants en amour, les femelles par conſéquent infécondes, & qu'il y naiſſoit, ſans comparaiſon, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de ſon cabinet répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cents millions en Amérique, ſans reſpecter l'ombre même de la vraiſemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont ſuivi Riccioli, lui ont rabattu ſur ſon calcul, deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore aſſez. Un Savant d'Allemagne nommé Suſmilch, & qui s'eſt ſignalé par ſon opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches ſur le nombre d'hommes répandus ſur la totalité du globe, aſſure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compriſes les Iſles de ſa dépendance: cependant dans ſa Table, il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en ſuppoſoit réellement (*a*). Sans

---

(*a*) Selon *la Table des vivants de Suſmilch*, l'Europe contient 130 millions d'hommes: ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Aſie en contient 650 millions; ce qui eſt bien moins un calcul qu'une eſtime: elle donne à

examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet Ecrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que trente ou quarante millions d'Indigenes, c'est-à-dire, de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémisphere, pour débarrasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples

---

l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Negres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à-peu-près treize à quatorze personnes sur un mille anglois en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contienne elle seule plus d'habitants que le reste de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, selon Templeman, que 10257487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

ſauvages du nouveau Monde, de ne pas approcher les femmes affectées de leur indiſpoſition naturelle, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets, connoiſſoient entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la premiere fois: on pratiquoit, à cette occaſion, pluſieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiſſoit par expoſer la patiente à la morſure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale; car que peut-on ſoupçonner de moins abſurde touchant les motifs d'une coutume ſi inſenſée en apparence?

Il eſt avéré que tous les Indiens étoient Polygames, ſi l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Polygamie dépoſe contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais c'en eſt, au contraire, une preuve de plus; dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans; dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouſe.

Les Iroquoiſes craignoient tellement

l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue : quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient gueres plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportable : ils s'arrogeoient ſur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leur caprice : tout commerce ceſſoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le ſexe étoit eſclave ; non ſoumis à la clôture, on le ſoumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'eſtimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimément ſur cet article, car ce que les Jéſuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faiſoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouſer, eſt non-ſeulement exagéré, mais inventé à plaiſir pour jetter tant ſoit peu d'intérêt dans l'Hiſtoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Egliſe Iroquoiſe & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Bresil, les jeunes gens ne se passionnoient gueres & épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (*a*)

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares ; mais ces sermons ne pouvoient y domter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

(*a*) La plupart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur, & à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons l'*Inceste*.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance : ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver ; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société : mais en Amérique, les Peuples, civilisés eux-mêmes, ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains

Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singuliérement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes venimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur occasionnoient, par leur piquûre, une extumescence considérable, & presque monstrueuse; ainsi que l'a observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (*a*)

(*a*) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia*

Quelqu'étrange que ſoit cet uſage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la conſtitution. L'ardeur d'un ſexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par induſtrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un ſexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable, & le fait rapporté par Veſpuce prouve le contraire.

Liſter, qui a écrit un Traité aſſez eſtimé ſur le mal vénérien, aſſure qu'il devoit principalement ſon origine aux ſuites de la morſure de quelque ſerpent ve-

---

videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenoſorum ; & hujus rei cauſâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaceſcunt, & multi eorum reſtant eunuchi. Relation d'Alberic Veſpuce, imprimée en caracteres gothiques *à Strasbourg en* 1505.*chez Matthieu Hurſuff.*

Dans la collection de Ramuſio, ouvrage compilé ſans goût & ſans exactitude, on trouve une autre relation de Veſpuce ; où il eſt dit que les femmes américaines faiſoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe ſucculente ; mais celui qui a traduit l'original de Veſpuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conſéquent falſifié dans ſa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

nimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ſes idées à ce ſujet, il ajoute que le gonflement du membre viril, eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpeces de bleſſures empoiſonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (*a*)

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme point l'opinion de ce Phyſicien Anglois, ſur la naiſſance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il eſt poſſible de procurer, par la piquûre de certains inſectes venimeux, une paſſion ardente, & une eſpece de manie amoureuſe ; auſſi

(*a*) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent une violente tenſion dans le nerf érecteur, & un fort accès de ſatyriaſis : il eſt certain encore que le coït les ſoulage beaucoup : cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puiſque Pline aſſure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme en ſeroit incommodée, parce que le venin paſſeroit avec la liqueur ſpermatique. Cela n'empêche cependant point que le ſyſtême de Liſter ſur l'origine du mal d'Amérique ne ſoit faux, puiſque la chair du Lézard iguan n'a jamais eu, comme il le ſuppoſoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en ſont exempts : elle eſt ſeulement très-contraire à ceux qui en ſont atteints.

le plus vaillant des Aphrodiſiaques connus, eſt une doſe de Cantharides priſe à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion.*

Comme l'extumeſcence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puiſſent arriver à un homme, ſur-tout quand on négligeoit d'appliquer ſur la bleſſure, des remedes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Réſine élaſtique, avoient eu, par l'inſtigation de leurs femmes, recours à un ſtratagême moins périlleux, & également ſingulier pour augmenter les ſenſations & les extaſes de la jouiſſance : ils ſe mettoient au bout de la verge des anneaux pétris & formés de cette réſine, dont la ſubſtance molle & flexible a dans elle-même une forte élaſticité (*a*).

(*a*) La Réſine élaſtique nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par inciſion d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle eſt ſéchée elle reſſemble à du cuir ; dès qu'on la mouille, elle devient ſans ſe délayer, flexible, extenſible, & par conſéquent élaſtique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, qui eſt le diſſolvant commun des autres matieres réſineuſes. Les anneaux qu'on en a

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance : tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune les Espagnols y débarquerent ; ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite ; quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards

---

imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe sous le nom *de Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc* ne sont pas véritables.

de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit par ordre de Dieu les Américains jusques dans la centieme génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est-là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse pour pallier la plus grande injustice qui se fît jamais sur la surface de ce globe? Je veux dire la conquête du nouveau monde par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétents en aucun sens en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des singes, que de les reconnoître pour des hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. „ Les Généraux, dit-il, rendirent compte „ au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui „ s'étoit passé, & de tout ce qu'ils avoient „ remarqué des usages & de la religion

„ de ces Indiens; ils lui manderent qu'ils „ avoient trouvé quelques-uns de ces peu- „ ples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils „ n'avoient point d'autres Dieux que les „ Poissons qu'ils prenoient, & du reste „ qu'il ne restoit plus de terre à con- „ quérir de ce côté-là. L'Inca très-con- „ tent de ce qu'on n'avoit point versé de „ sang, fit dire à ses Généraux de reve- „ nir à Cusco, d'abord qu'ils auroient „ pourvu aux gouvernements de ces peu- „ ples, & il leur recommanda, sur toute „ chose, de faire une exacte recherche „ des Sodomites, & de les condamner „ au feu sur les indices les plus légers, „ & il ordonna qu'on les exécutât publi- „ quement, que l'on démolît leurs mai- „ sons, & qu'on renversât leurs terres; „ afin qu'il ne demeurât aucun souvenir „ d'un pareil vice. Il fit même une loi „ où il vouloit que dans la suite on brûlât „ une ville dont un seul habitant seroit „ convaincu de ce crime. Les ordres du „ Roi furent exécutés au grand étonne- „ ment des habitans de ces vallées; car „ les Incas ont toujours eu ce crime en „ horreur. Si dans une querelle particu- „ liere un bourgeois de Cusco en appel- „ loit un autre Sodomite, on le regardoit „ comme un infame pour avoir prononcé „ ce mot (a).

(a) *Hist. des Incas. Tome premier, pag. 98, Traduction d'un Anonyme, Paris* 1744.

Ce récit du fabuleux Garcilaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'inſtinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres pour la faute d'un ſeul citoyen ? C'eſt d'après les loix Romaines que Garcilaſſo a imaginé le ſupplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes ſur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas ſubſiſté dix ans. Pluſieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pu, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

Quoiqu'il en ſoit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des ſatyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpece de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu ſe livrer de bon cœur aux barbares,

compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouſes de l'Inca Atabaliba qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca ; & le lendemain plus de cinq mille femmes (*a*) Américains vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue, fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européens (*b*) : auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles, un zele & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'atten-

(*a*) *Zarate Hiſtoire de la conquête du Pérou. Livre ſecond, Ch. VI. pag.* 98 Voyez auſſi *Levinus Apollonius Deſc. Regni Peruvani.*

(*b*) *Quando ſe Europæis jungere poterant, nimiâ libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Européens, tous les ſentiments de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

dre ; elles ſervirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les iſles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'iſle de Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le terrein & favoriſa l'établiſſement de la ville de S. Domingue, que Barthelemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans elle. La fameuſe Marina, qui fut la maîtreſſe & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable inſtrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude du nouveau monde, on y voit toujours des femmes plus portées pour les intérêts des Européens qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée au Darien, d'une conſpiration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Coſaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour domter cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent conclu le projet d'égorger les Colons françois plongés dans

la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſements les plus avancés d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en liſant l'hiſtoire ; mais ceux que nous avons rapportés ſont plus que ſuffiſants.

Après avoir conſidéré les habitants du nouveau monde du côté de leur impuiſſance, car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament, on n'eſt pas moins ſurpris quand on conſidere leur inſenſibilité phyſique en général.

Les ſauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-temps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en pieces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur ; ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomene dont

ils avoient été témoins. Je ſais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque qui hébête leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiéreté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament exceſſivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémouſſement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne ſe débattent preſque point en mourant des ſuites d'une maladie ou des ſuites d'une bleſſure, & enviſagent ſans effroi, ſans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuſes, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'eſt point ſeulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on obſerve, au déclin de la vie, cette tranquillité ſinguliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'eſt en eux que l'effet machinal de leur organiſation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche*

de la mort imprime naturellement, dit Ulloa (a), *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui sont le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus evidente de cette fermeté ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils repondent avec une sérénité & une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage.*

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois besoin, ne les a jamais conduit qu'à un désespoir hon-

---

(a) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par George Juan & Antoine d'Ulloa. Tome premier, pag.* 345. *in-4°. Amsterdam* 1752.

reux & inutile: je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable: ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres (*a*), ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer en-

---

(*a*) Les premiers Américains, que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpece de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America*, *pag.* 41. *in-fol.*

core, on ne ſe détruiroit pas : on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entiere de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon, qui entraîne un découragement ſi complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduiſe ; parce qu'ils uſent plus de leur inſtinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette eſpece d'aſſaſſinat de ſoi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit, ou une mélancolie invincible ; & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux ou en inſenſés, qu'ils ne la quittent en philoſophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains diviſés & factieux, n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois, & leurs armées indiſciplinées ; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient compoſées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut aſſigner d'autre cauſe plauſible que l'abâtardiſſement de l'eſpece humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinent ſur la population du

Pérou & du Mexique, on ſait ſeulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs : cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cents cinquante Bandits à pieds & quinze Cavaliers aſſez mal armés : toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides : il tint la ville capitale en reſpect pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes ! Quels événements !

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent ſoixante-dix fantaſſins, & trente cavaliers, avec leſquels ils égorgerent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour ſe ſauver qu'ils renverſerent à plat une immenſe muraille qui s'oppoſoit à leur déroute ; il leur en eut coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, ſaiſir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une ſeule bleſſure : il n'y eut point dix Eſpagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb deſcendit à l'Iſle de St. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants,

dont le plus grand nombre aima mieux ſe déſeſpérer que de ſe défendre; ceux qui oſerent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, juſqu'au dernier de leur nation; de ſorte qu'il ne reſtoit plus, en 1530, un ſeul Indigene dans toute l'étendue de cette Iſle, dont le malheur ſeroit ſans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Inſulaires ne firent qu'une ſeule tentative, en 1510, pour ſecouer le joug du vainqueur : mais cette tentative qui conſiſtoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoiſonner l'athmoſphere ſous le vent, étoit plutôt une ruſe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'eſpece d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Eſpagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils ſe ſervoient avec plus d'adreſſe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoiſon : on ſe ſervit intilement de feuilles de Tabac, de Cauteres, & de mille moyens inſuffiſants : il étoit réſervé au temps préſent de ſavoir que le ſucre & le ſel ſont ſeuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit

forte : les cantons les moins peuplés résisterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistances le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'état (*a*).

(*a*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte ; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cents & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

Les Chiliens ont lutté aſſez long-temps contre les Eſpagnols, qui ont compoſé, ſur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme ſi une victoire injuſte pouvoit jamais être glorieuſe. Les montagnes preſqu'inacceſſibles où ces Chiliens ſe retiroient par des ſentiers cachés, quand ils avoient dévaſté les campagnes, leur ſervirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien obſervé.

Les Jucatains ont eu auſſi quelque réputation de bravoure ; mais la ſtérilité de leur pays, & la méſintelligence qui ſe gliſſa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Eſpagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de ſervices de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit tranſporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie ſouvent démontée, que de la rage ſinguliere de leurs chiens Dogues & Lévriers, qui toujours alertes, ſuivoient les Indiens à la piſte & les harceloient jour & nuit (*a*): ceux qui accompagnoient

(*a*) Cette ancienne animoſité des chiens, nourris par les Eſpagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, ſur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une choſe extraordinaire, que les chiens élevés par les Eſpagnols, ou par des Métifs,

Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, ſans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuoſité & de valeur ſur les Péruviens, que la cour d'Eſpagne, enchantée de leurs exploits, ſe détermina à leur payer une ſolde réguliere comme aux autres troupes, & cette ſolde revenoit au ſoldat qui avoit ſoin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là que le Dogue *Bérecillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des ſervices par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Flo-

---

ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particuliérement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI. ch. VI. T. 1. pag.* 341.

ride, un Lévrier de la grande eſpece, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flêches par les *Infideles* & cette mort, dit Garcilaſſo, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme ſi l'on étoit *Chrétien*, lorſqu'armé de l'injuſtice, & de la force, on envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chaſſe aux hommes avec des animaux carnaſſiers qu'on repaît enſuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Aſtronomie, la Géographie, & la Phyſique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonſtances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre ſi mépriſable & ſi fameux, avoit eu, de ſon commerce avec Vonotia, pluſieurs enfants, avant que d'être Pape: parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un des ſes bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainſi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romaneſques, il ſe flatta que ſi la cour d'Eſpagne l'appuyoit de ſon crédit, il

parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zele à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire, trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphere.

C'est de notre propre mouvement (*a*),

(*a*) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versus Occidentem & Meridiem..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac vicariatus Jesu-Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, Hæredibusque & Successoribus vestris, Castellæ & Legionis Regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque Hæredes ac successores præfato,*

dit-il, à Ferdinand & à Iſabelle, & ſans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être préſentée, mais ſeulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Iſles & toutes les Terres fermes déja trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'occident ..... Nous vous donnons, concédons & aſſignons ces Iſles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Juriſdictions & toutes leurs autres Dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puiſſant nous a donné par S. Pierre, & par la

---

illorum dominos, cum plenâ, liberâ, & omnimodâ poteſtate auctoritate & juriſdictione facimus, conſtituimus & deputamus.... Nilli ergo omnium hominum liceat hunc paginam noſtræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis...., infringere, vel ei, auſu temerario, contraire. Si quis autem hoc attentare præſumpſerit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli apoſtolorum ejus, ſe noverit incurſurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ milleſimo quadringenteſimo nonageſimo tertio; quarto nonas Maii. Pontificatus noſtri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine eſt intitulé DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *ſuper Expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

prérogative du Vicariat du Chriſt, dont nous faiſons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & ſucceſſeurs, les Rois de Caſtille & de Léon ..... Si quelqu'un oſoit trouver à contredire à cette préſente Donation, s'il oſoit, par un excès de témérité, en reſtreindre le ſens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il ſache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Hiſtoire ne nous avoient accoutumés, pour ainſi dire, à croire tout poſſible, ſi nous n'étions familiariſés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouïe d'un Eccléſiaſtique Ultramontrain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant ſur ſon trône ſappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de ſon pouvoir, l'Italie & l'Eſpagne à un chef des Calmoucks, il eſt bien certain que ce Tartare auroit ſur l'Eſpagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Caſtillans ſur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation ſervit de

titre,

titre, dans toutes les priſes de poſſeſſion du nouveau Monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux ſur un inſtrument dreſſé en 1579, par le Secretaire Eſquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

“ Alors, eſt-il dit dans cet Acte, en „ ſigne & témoignage de priſe de poſ- „ ſeſſion, Sarmiento tira ſon épée & „ en coupa des branches d'arbres & des „ herbes, prit des pierres & les tranſ- „ porta d'un lieu à un autre, fit quelques „ tours en ſe promenant dans la campa- „ gne & ſur la plage: incontinent ayant „ pris une grande croix, & ayant fait „ mettre ſes gens en bataille avec leurs „ arquebuſes, on porta la croix en pro- „ ceſſion. — -- Enſuite on prit & appré- „ henda poſſeſſion de cette partie de „ l'Amérique, en vertu de la donation „ & de la Bulle de Notre très-ſaint Pere, „ Alexandre ſixieme, ſouverain Pontife „ Romain, expédiée de ſon propre mou- „ vement, par laquelle il donne à Dom „ Ferdinand cinquieme & à Dame Iſa- „ belle ſa femme, la moitié du monde, „ c'eſt-à-dire, cent quatre-vingt degrés „ de longitude.

Le Moine de la Vallé Viridi allégua auſſi cette Bulle impertinente pour prouver à l'empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Eſpagnols; il fit comprendre le

mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les ſucceſſeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, ſi légitime & ſi raiſonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majeſté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce ſaint homme, que vous ayiez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à ceder tous vos Etats au Roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un diſcours ſi convaincant, parce que ſon armée étoit trop foible pour réſiſter à ſes raviſſeurs qui l'aſſiégeoient, repliqua modeſtement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ſes deſcendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puiſſant & juſte, qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens (*a*).

(*a*) On trouvera dans le ſecond volume de cet Ouvrage à l'article de la Religion des Américains, la ſuite du diſcours de l'Inca & du Moine

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui passoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne savoit ni lire ni écrire (*a*); comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas, deux aventuriers également obscurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de

---

Espagnol, discours qu'on n'auroit jamais dû tenir par respect pour l'humanité & la Religion.

(*a*) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Eglise à Malagon en Espagne; & que son pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Hist. du Pérou, liv.* 1. *ch.* 1. *pag.* 2. *Edition de Seville.*

l'ennemi, lui conſeilla de livrer bataille ſans tarder d'un inſtant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'eſt que, quand l'Eſpagne voulut ſe mettre en poſſeſſion de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi accrues, ſa foibleſſe ſi grande qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par les Angeles, produiſit des tréſors, & ces tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître au juſte, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, juſqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau Monde; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules mines du Breſil, avoient produit, depuis Pierre II, juſqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres tournois (*a*). Les manifeſtes des flottes qui ont porté

(*a*) L'Amiral Anſon dit, que l'or qu'on tire des mines, & des ſables du Breſil, ſe monte

cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bresiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Bresil, il en résultera une somme presqu'innominable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a dévancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siecle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déja faite en 1548; & en 1638, on en avoit tiré trois cents quatre-vingt-
Piastres (a).

---

annuellement à deux millions de livres Sterling. Ce calcul revient à-peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

(a) L'Auteur des *Mémoires & des Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou 3 millions d'or pesant; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit il pas toujours bien instruit.

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné (*a*). Et quand après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jeté à la mer la plupart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence

(*a*) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cents millions de Maravedis, mille livres ; plus de quatre millions cinq cents l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation & seulement avec les pointes ou les pincettes, parce qu'on manquoit d'eau forte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cents cinquante mille livres ; il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on enleva pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

qu'ils aient aſſez eſtimé l'or, pour en façonner d'auſſi grands ouvrages que les Eſpagnols ſe l'étoient figurés.

Comme ces ſommes énormes, tranſportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal & en Eſpagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour ſe plonger, pour ainſi dire dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort altéré (*a*), & il étoit redevable à l'Angleterre qui le nourriſſoit, de cinquante millions. Ainſi il devoit à un ſeul créancier trente cinq fois plus qu'il ne poſſédoit; il étoit inſolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré ſa faillite. Le Roi Joſeph actuellement régnant ſe trouva, dès l'an 1754, c'eſt-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une ſituation ſi embarraſſante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter ſur ſon crédit particulier, pour ſubvenir à ſes beſoins, quatre cents mille écus d'une confrairie.

(*a*) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques (*a*).

Philippe II, si long-temps possesseur des trésors du nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage,

(*a*) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit si peu de terre qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne, le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'Administration.

ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses sujets, comme frappés de vertige cesserent de travailler leurs soies & leurs laines, laisserent leurs campagnes se hérisser de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France; le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur: les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes (*a*). Cette léthargie éveilla les

(*a*) L'Auteur des *Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communément; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture; en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitants & 21246302 écus de veillon en revenus; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitants il s'y trouvoit 190046 Ecclésiastiques & 200000 qui prétendoient à le devenir: ainsi en tout, 390046 Célibataires par devoir.

nations plus actives, & leur inſpira le projet de mettre l'Eſpagne en tutele. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainſi le plus puiſſant Empire de l'Univers. Tout peuple qui ceſſe de ſe nourrir lui-même, & qui achete de l'étranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie mortelle, & ſe dévore lui-même : ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter.

Quand les Romains, ſubjugués par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'Empire : ils auroient été écraſés par ſa chûte, quand même les Barbares ſeroient reſtés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les aggreſſeurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'eſt un grand problême de ſavoir ſi l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuſe, ſi deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme ſiecle, montré la route au nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoiſonna les organes de la réproduction dans l'eſpece humaine, mal qui n'a pu être compenſé par tous les Tréſors du Potoſi & du Bréſil, il eſt certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il eſt ſorti de ſes Mines huit fois plus

d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métal importé, les Européens n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possede aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme siecle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas: cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle; mais aussi les peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent

plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a agrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel ; depuis Buénos-Aires jusqu'à Quebec. Le commerce des Européens ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campeche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé

de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose: ils voudront sortir de tutele, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recheches, présente un concours d'événemens les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister: il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit deux hémispheres habités par des animaux raisonnables: quand un Genois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planete; un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces

honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demanderent la permission au Pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle; Venise obtint ce privilege dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible: ils solliciterent la permission de doubler le Cap de bonne Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Negres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement: on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V, de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire "que Sa Sainteté „ étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zele du Roi son maître, en „ attribuant à la Couronne de Portugal „ toutes les Terres qu'on découvriroit le „ long de l'Afrique, jusques aux Indes „ inclusivement; puisqu'on devoit regarder *comme des possesseurs injustes toutes les nations infideles qui y étoient établies.* „ Que Sa Sainteté défendit en même-„ temps à tous les Princes chrétiens, sous

„ les peines Canoniques les plus grieves,
„ de traverser les Portugais dans leurs en-
„ treprises (*a*).

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarrassé; mais le sacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bulle dans la teneur que les Portugais la desiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité: ils furent les premiers qui firent le commerce des Negres: les Espagnols les imiterent, & toutes les Puissances de l'Europe imiterent l'Espagne: les droits les plus sacrés de l'homme, ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considere la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presqu'en un instant, par une poignée d'Européens.

(*a*) *Histoire des découvertes des Portugais*, par *Lafitau*, *Tome I. pag.* 15. *in*-4°.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucaïs. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Bresil, on a exterminé les deux tiers des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Peruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphere existoit des peuples réunis en société de temps immemorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multi-

plié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphere opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal sain, les forêts épaisses d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux seules especes en servitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour former le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*a*) lieues quarrées; sur ce prodigieux

(*a*) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglois en

emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une eſpece de ſociété politique : tout le reſte errant & diſperſé en hordes ou en familles, ne connoiſſant que la vie ſauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine aſſez d'intelligence pour ſe procurer ſa nourriture.

La différence d'un Hémiſphere à l'autre étoit donc totale, auſſi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puiſſe l'ignorer. Je conviens qu'il eſt difficile de rendre raiſon d'une ſi étonnante diſparité entre les deux parties conſtituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore ſéjourné pendant ſix ſiecles, c'eſt une ſuppoſition inſoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horiſon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaſte continent des Indes occidentales ſeroit-il reſté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'inſtant de la création juſqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage, ou pour le completer que par interval-

quarré. Il faut ſoixante de ces milles ſur un degré, du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il eſt queſtion dans notre calcul.

les? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphere? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel insecte : les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble ne fournissent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas

à l'égard des Américains ſeuls que l'hiſtoire eſt en défaut : elle l'eſt à l'égard de preſque toutes les nations.

On n'eſt pas en état de marquer ſur toute la ſurface du monde une grande contrée, une iſle conſidérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît poſitivement aucune région dont on puiſſe affirmer qu'elle étoit reſtée déſerte, juſqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y ſont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abſtraction faite de toute origine romaneſque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ſes annales : ſi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout ſeroit expliqué ; ſi l'on s'arrête aux documents inconteſtables de l'hiſtoire, rien n'eſt expliqué. Il eſt poſſible [illegible] maladies peſtilentielles, des cataſtrophes phyſiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiſſent la race humaine dans un pays, & c'eſt dans ce ſens ſeulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : ſi l'on concluoit qu'il a toujours été déſert, parce que tous ſes monuments ſe ſont effacés & ſa tradition perdue, on ſe tromperoit ſans doute, autant qu'on peut ſe tromper, lorſqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il eſt poſſible encore que dans de cer-

tains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne ſemble pas avoir compté les individus: elle s'eſt contentée de l'exiſtence du genre, l'a ſoumis aux influences de ſon climat, & abandonné à ſa propre induſtrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'hiſtoire nous préſente, on voit la plupart des peuples s'élever ſucceſſivement de l'abrutiſſement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie ſauvage, juſqu'aux rudiments primitifs des arts & de la ſociété, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choſes & des ſiecles, jettés ſur ce globe ſans autres notions, ſans autres connoiſſances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires: portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection: créés bruts & groſſiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs ſciences: ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe; auſſi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les inſtitutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raiſon, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont viſi-

blement inſpiré aux légiſlateurs des idées ſouvent contradictoires : lorſqu'on compare les Codes légiſlatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de ſon voiſinage, tout contraſte & rien ne ſe reſſemble.

Il eſt des peuples qui ne ſont peut-être jamais ſortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre ſe ſont opposés à leurs efforts, & la difficulté de ſe policer a été chez eux invincible, & l'eſt encore. Les Eskimaux & les Groënlandois n'auront jamais des villes, ou ce qui eſt la même choſe, ils n'auront jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Negres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la Ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la conſtitution agreſte à la conſtitution politique : plus un terrein eſt-il propre à être enſemencé, plus les graines comeſtibles y abondent-elles, & plus les poſſeſſeurs de ces champs fertiles & de ces ſemences précieuſes s'humaniſeront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre ſédentaires, & dès-lors ils ſont à demi policés.

La propriété & tous les arts ſont donc nés du ſein de l'agriculture. Delà on

peut déterminer les rangs où les différentes eſpeces de ſauvages doivent être placées ; ſuivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs ſont les premiers dans l'ordre, parce que leur ſubſiſtance eſt la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet ; ils ont le temps d inventer & de perfectionner leurs inſtruments : ils ont du loiſir pour penſer & réfléchir.

Les Nomades ſuivent immédiatement, mais different des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne ſont jamais établis : on ne rencontre pas pendant l'hyver, leurs tentes & leurs maiſons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons ſont ceux d'entre les Nomades que nous connoiſſons le mieux ; leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou paſteurs : intermédiaires entre la condition ſauvage & l'état civil, une diſtance preſqu'égale les ſépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommé Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus ſans culture.

Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*origine des Arts & des Sciences*, croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les anciens, doive signifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches, mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se sustenter ; il est assez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, saccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme classe ; leur façon d'exister ne differe pas sensiblement de celle des pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée, & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hasard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent pendant l'hyver,

se

ſe cabaner & vivre de poiſſon ſéché. Ceux d'entr'eux que nous connoiſſons le mieux, ſont les Groënlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chaſſeurs conſtituent le dernier ordre, & ſont les plus ſauvages de tous : errants & incertains de leur ſort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs ſemblables, comme le plus grand des malheurs ; parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un ſauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares ; plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes inſociables.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déja remarquée entre notre Hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inondations conſidérables

beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent Ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclyſme dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe réfugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du globe terraquée : les nombreux volcans de Cordellieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne ceſſent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y eſt pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus peſants, expoſées dans de certains endroits à fleur de ſol, ſemblent

indiquer que le ſol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la ſuperficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (*a*), la

(*a*) Sur les coquillages foſſiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut conſulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & ſur ceux de l'Amérique ſeptentrionale, le *voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le ſont tous les ſavants de la Suede, très-perſuadé que la mer du Nord ſe retire d'une année à l'autre. On prétend s'être aſſuré par des expériences, que ſur la côte de la Suede, cette diminution eſt de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un ſiecle. En ſuppoſant que la progreſſion a toujours été la même, ce Royaume étoit encore ſubmergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ſes montagnes n'étoient alors que des iſles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer baltique, qui n'a, ſelon Maanſoon, que trente cordes de profondeur dans ſes gouffres, ſera à ſec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedembourg, Celſius, Rudman, Dalin, Linnæus & ſon diſciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypotheſe de la retraite des eaux de la mer du Nord, de ſorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes réſultats.

Il eſt vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un mémoire, dans lequel il contredit tous ces faits atteſtés par des philoſophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne ſont pas philoſophes eux-mêmes.

destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de S. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées; toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphere de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon; puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulieres, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoi qu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre: les feux souterreins & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont

presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grece, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que M. Freret ne leur en accorde (a).

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge

---

(a) Suivant M. Freret, (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions, T. XVIII. pag.* 45.) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ére vulgaire : il prétend que la période des Indous nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, malheureusement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profectò furor.*

ont-ils voulu parler? Le cataclyſme dont les livres Egyptiens conſervoient le ſouvenir, avoit été un événement deſtructeur qui avoit défiguré & tranſpoſé tous les ſites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent auſſi quelques Antiquités, prétendument antédiluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis ſubmergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrene.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleverſé par les cauſes ſecondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y exiſtoit une différence ſi marquée entre tous les objets de comparaiſon poſſibles de ces deux parties du globe.

Notre horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'induſtrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occaſionnés par les convulſions de la nature. Dans l'Hémiſphere oppoſé, les hommes venoient ſeulement de deſcendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vaſe & de bourbier, leur conſtitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population

incroyablement foible, leurs corps dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuyé une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées: les vapeurs fétides & grossieres qui s'en élevent, sont par-tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenu à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques?

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener: les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce ſens, plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-ſaine ; & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi-ſauvage. Le temps de ſe policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte, comme l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon ſujet pour que je puiſſe le paſſer ſous ſilence.

„ Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages en Amérique, dit-il, „ c'eſt que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut „ ſe nourrir. Si les femmes y cultivent „ autour de leur cabane un morceau de „ terre, le mays y vient d'abord : la „ chaſſe & la pêche achevent de mettre „ les hommes dans l'abondance ; d'ailleurs les animaux qui paiſſent comme „ les bœufs, les bufles, &c. y réuſſiſſent „ mieux que les bêtes carnaſſieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'empire de „ l'Afrique „.

„ Je crois qu'on n'auroit pas tous ces

„ avautages en Europe, ſi l'on y laiſſoit „ la terre inculte : il n'y viendroit gueres „ que des forêts, des chênes, & d'autres „ arbres ſtériles (*a*) „.

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois & les Eſpagnols étoient encore ſauvages, il y a quelques ſiecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations ſauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits, dont on peut ſe nourrir? Puiſque M. de Monteſquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cauſe qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreſte, & cette cauſe étoit la ſtérilité.

Une nation qui poſſede un terrein abondant en fruits, s'humaniſera bien plutôt qu'une horde ſituée ſous un ciel âpre, & ſur une terre frappée de ſtérilité: auſſi voit-on que telle a été la marche de l'eſprit humain, & la naiſſance ſucceſſive des ſociétés: elle a ſuivi la gra-

(*a*) *Livre XVIII. Chap. IX.*

dation des climats, & la fécondité du sol: sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantée de figuiers, de palmistes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Westphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage: c'est au contraire le défaut de subsistances qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de M. de Montesquieu: jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles: nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la disette; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs: si les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme il font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour poursuivre, au travers des glaces, un Orignal qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils font

obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses (*a*). Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européens nomment *Tripe de Roche;* & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques especes.

(*a*) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte*: elle est composée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de sel commun : une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires : le *Kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive inventée prétendument en 1753 pas M. Bouebe, Chirurgien du Regiment de Salis Grisons, n'étoit aussi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des sauvages de l'Amérique septentrionale.

Les besoins toujours renaissants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de songer à se civiliser: il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs: l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*; mais on sait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le mays, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondants que le sein de la terre y versoit, prétendument sans peine & sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne soient pas civilisés davantage; car il est certain que le Nord de notre Europe n'est sorti entiérement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles, & les germes des fruit qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de

presque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & surtout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé: il meurt sous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les bufles réussissoient bien en Amérique, dit M. de Montesquieu: mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européens dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada sont de la même espece que les Rhennes de la Lapponie: cependant les naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les services imaginables: & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Bisons, que les Tartares

ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable: la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fuſſent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur eſpece qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins aſſez de force pour faire la guerre aux bêtes ſrugivores.

Je ne vois donc, dans tout le paſſage tiré de l'*Eſprit des Loix*, qu'un raiſonnement de ſpéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les ſiecles: c'eſt le ſophiſme d'un grand homme.

Ce ſont la ſtérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie ſauvage. L'abondance l'amene à la ſociété: l'article de la ſubſiſtance doit être réglé avant qu'on rédige le Code légiſlatif: les loix ne ſont qu'utiles: la ſubſiſtance eſt indiſpenſable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la ſociété a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & ſtériles: on la voit paſſer & com-

me voyager de l'Aſie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grece, de la Grece dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progreſſion ſuit exactement le degré de fécondité phyſique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie ſeroit ſans contredit le plus dépourvu & le plus ſtérile de tous : ſi elle reſtituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à ſon terroir ou à ſon climat, il ne lui reſteroit preſque rien : elle ne conſerveroit, entre les petites ſemences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreſte.

Les Américains étoient donc ſauvages, ou ſémi-ſauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient domter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'inſtruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procurés, ils ſont trop indolents, trop lâches pour s'en ſervir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & ſur-tout celles des ſeptentrionaux, ſe ſont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainſi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette ſimilitude apparente, on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre ; mais les mœurs ſcythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la

vie ſauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reſſemblance entre la façon d'exiſter de tous les ſauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils ſont carnaſſiers, cruels, impitoyables à proportion de la ſtérilité du terrein qui leur eſt échu en partage, ou des défauts phyſiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & ſe faiſoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons & ſe ſéparent enſuite pour chaſſer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le ſol étoit ſinguliérement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens: il devoit donc y regner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui ſe rapprochoienr aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européens s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animoſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en

paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pu ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus ſont par-tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Negres, chez les Caffres : enfin parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes : & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur ſeroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils ſeroient infiniment moins méchants qu'ils ne le ſont, ou qu'on ne les ſuppoſe. D'ailleurs leur commun malheur eſt, que l'injuſtice d'un ſeul

être dérange l'équilibre & l'union générale: les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiſſance ſinguliere, contenir cinq ou ſix Tyrans avides & orgueilleux; & c'eſt plus qu'il n'en faut, pour enſanglanter la terre dans toute ſa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires ſur les Américains du Nord: ils ne peuvent trop s'étonner, diſent-ils, que ces peuples ſoient reſtés de tout temps chaſſeurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle ſoit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: ſi l'on les a vus ſouvent en guerre avec les François & les Anglois, c'eſt qu'on a voulu leur ôter la jouiſſance de l'air & de la terre: ce n'eſt pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur exiſtence, encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter juſqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires: ils n'ont jamais eu cette noble hardieſſe, & font la guerre en ſe cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagere juſqu'à la contradiction les gran-

des qualités des Sauvages, cependant il eſt contraint d'avouer qu'ils ſont ſingu-liérement lâches, timides, & que leurs attaques reſſemblent à celles d'une ban-de de voleurs qui ſe gliſſe de nuit dans une maiſon, y égorge les gens endor-mis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reſte. Jamais ils n'engagent un combat régulier & déſicif en plein champ: ces ſortes d'actions, qui exigent de l'in-trépidité, leur ſont inconnues.

La ſupériorité qu'ont les peuples civi-liſés ſus les peuples ſauvages, ne con-ſiſte que dans la perfection de leurs ar-mes & dans le méchaniſme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus gran-de, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi; on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fuſſent pas mieux policés que les Hurons le ſont, & qu'ils euſſent à faire à des armées Ro-maines dont la diſcipline ſurpaſſoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une ſurpriſe, au moins la bataille de Breme, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & diſputée avec toute l'opiniâ-treté poſſible.

La vie ſauvage n'éteint donc pas le

feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Colonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

„ Ces sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-
„ poltrons, ne sont gueres plus braves
„ aujourd'hui, quoiqu'ils aient des armes
„ à feu. Ils exposent rarement leurs per-
„ sonnes au danger, & se fient entiére-
„ ment sur leur adresse à se cacher pen-
„ dant l'action : ils ne paroissent jamais à
„ découvert à moins qu'ils n'aient, par
„ leurs hurlements effroyables, frappé de
„ terreur l'ennemi engagé dans des bois
„ impraticables : ils l'attaquent quand il
„ est absolument hors d'état de se dé-
„ fendre, & qu'il met bas ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie? Ce qui arrive toutes les fois que les Européens s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces barbares pusillanimes,

dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglois, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphere, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguer une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des sauvages; car dès-lors, ils cesseroient de l'être;

pour conſerver leurs conquêtes ; ils ſeroient contraints de ſe policer, & leurs eſclaves, pour apprendre à obéir, ſeroient auſſi contraints de ſe policer. Le grand intérêt qui diviſoit donc tous ces peuples chaſſeurs, étoit la chaſſe même ; c'étoit la ſource de l'éternelle diſcorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient aſſez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles*, a écrit ſur ce ſujet : ſelon lui, „ tous les ſauvages chaſ-„ ſeurs ſont en paix : la guerre n'exiſte „ que chez les peuples cultivateurs : l'a-„ griculture engendre les guerres natio-„ nales : la chaſſe adoucit le cœur de „ l'homme, & l'amene inſenſiblement „ dans le ſein de la vie ſociale : l'eſcla-„ vage eſt un bien, on a eu tort de „ l'abolir. Voilà une ſuite de paradoxes que M. Linguet a oſé faire imprimer.

Les Européens, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de bonne Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainſi aux premiers Hollandois qui débarque-

rent chez eux. „Vous autres étrangers
„ venus de loin, vous n'êtes après tout
„ que des hommes comme nous; si vous
„ en savez plus que nous, faites un mi-
„ racle en notre présence, & nous recon-
„ noîtrons votre supériorité. Si avec cela,
„ vous êtes justes & équitables, nous se-
„ rons vos amis, & vous promettons nos
„ services. M. Adrien Vandersteel (*a*)
Commandant du fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau de vie, y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle, en voilà un dans toutes les formes; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandois & les Hottentots ont été bons

---

(*a*) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots; il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres étant ivre.

amis; il eſt vrai qu'on leur a payé le terrein ſur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en eſclavage, comme on y réduit les Negres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'hiſtoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les Puiſſances qui ont formé des établiſſements dans les Iſles & le continent des Indes occidentales. On ne ſauroit trop répéter qu'en détruiſant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laiſſer ſubſiſter & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malois, les Malebares, les Mogols, & tous les autres peuples de cette partie de l'Aſie.

Las Caſas, Evêque des Chiapa avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laiſſer libres, de les porter au commerce, & de leur donner ſimplement des Gouverneurs (*a*). Mais cet

(*a*) Las Caſas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, juſqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre ſémi-militaire, ſémi-eccléſiaſtique : il vouloit être grand Maître de cet ordre & ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer 10 mille Américains en deux ans, & de leur faire

Eccléſiaſtique,

Ecléſiaſtique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuſes & immenſes, ſous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modeſtie : ſi on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il eſt impoſſible de lui pardonner d'avoir le premier en Eſpagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Negres, de les déclarer eſclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Caſas, & qui attaqua avec aigreur toutes ſes démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour propoſer la traite des Noirs : tant les idées étoient alors confondues : le fanatiſme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injuſtices, & on les défendit par les plus mauvaiſes des raiſons.

---

payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de ſoixante mille ducats en dix ans. Il y avoit dans ce projet, une injuſtice marquée ; ſi les Eſpagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Caſas étoit de ſe faire ſouverain dans les Indes : il eſt certain que les Jéſuites ont, dans la ſuite, exécuté ce que Las Caſas avoit projetté, & ſe ſont ſervis de ſes mémoires.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulieres qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poésie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthene, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi à M. Timberlake (*a*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheu-

---

(*a*) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake*, London 1766.

reusement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous assure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur prosodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au de-là de dix, qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien n'est plus mal adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots: quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes, & à chaque instant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise foi des marchands d'Europe; alors nous pouvons croire que cela est possible, sans outrager la raison ou le bon sens.

La plupart des Relateurs Anglois, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satyre de leur propre nation: ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux Bills du Parlement, ni aux Conseils de St. James, ni à toute

la révolution du Miniſtere Britannique. Des écrivains forr eſtimables, pour s'être trop fié à ces relations illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a, ſans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſiſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt appaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient: il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin: ſa raiſon ne vieillit pas: il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiſſe la nature

dégénérer à ſes yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Fonciérement pareſſeux par naturel, il eſt vindicatif par foibleſſe, & atroce dans ſa vengeance, parce qu'il eſt lui-même inſenſible; n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ſes ennemis comme ſes meurtriers. Si ſes projets de vengeance étoient toujours ſoutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il ſeroit auſſi dangereux aux Européens, qu'il l'eſt à l'égard des petites hordes de ſa nation avec leſquelles il eſt en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éterniſent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faiſoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui: le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuiſé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé, ſur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Laſiteau, prétend (*a*) qu'ils ſont exceſſivement orgueilleux, & n'eſtiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que

---

(*a*) *Kort fortæling af de vilde volkes fornemmeſte indretninger, Skike, cc meninger by Jens Kraft* 1760.

le plus ſurprenant des phénomenes ſeroit, que des Sauvages extrêmement ignorants, ne fuſſent pas auſſi extrêmement préſomptueux. Ne connoiſſant rien dans la nature entiere, ils ſont & doivent être timides, crédules, & par conſéquent ſuperſtitieux: s'ils entendent le tonnerre, ſi un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre: ils auront de la divinité les idées les plus abſurdes, & la peindront preſque toujours comme un être malfaiſant, qu'ils tâcheront d'appaiſer, & de calmer par des ſacrifices, & des offrandes: ils auront des ſorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils reſpectent le plus, eſt celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, auſſi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent ſe procurer eux-mêmes leur nourriture: mais dès que ces vieillards ſont épuiſés & décrépits, perſonne ne les aide ou les ſecourt: on ne leur apporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de force pour reſpirer encore long-temps: leurs petits, dont ils

devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous ſaiſit d'horreur, ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéreſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment oblitéré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct (*a*). Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne ſont pas barbares, mais que les peuples civiliſés le ſont. Ce jugement outré eſt celui d'un

(*a*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long-temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les ſauvages : ceux qui ſont errants, détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum !*

misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes sont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts : si chez ces nations, il s'éleve des Despotes qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés ; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux, qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent ; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs Chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation ; *O homines ad servitutem paratos !* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan

barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers ; mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale ; ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles ; il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la premiere occasion, dans les forêts, jeter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands Philosophes ont raisonné sur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces re-

tours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces ſauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet, ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du ſauvage, ſi tout à coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane dans la ſphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont ſauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe développe, & que l'inſtruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.

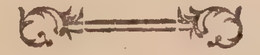




SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.



PLusieurs Auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célebres sans qu'ils

ſachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité ſera ſuivi par la deſcription des Blafards de Panama, des Negres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel eſt l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans une ſi grande diverſité de matieres.

Ç'a toujours été le privilege, & peut-être auſſi la récompenſe de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas ſurvivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'inſtinct du vulgaire de ſe paſſionner long-temps pour des abſurdités venues de loin, & atteſtées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers aventuriers qui firent, au quinzieme & au ſeizieme ſiecle, la reconnoiſſance des côtes de l'Amérique furent preſque tous agités de la fureur d'en écrire des relations menſongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, uſa de tous ſes droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, ſans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du ſuccès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipſer, en

plaçant à leur tour dans l'Eſtoilande des ſauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaiſante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils ſautoient très-leſtement ; il paroît que le Philoſophe Maillet n'a point été fort diſpoſé à douter de leur exiſtence, au moins en parle-t-il aſſez ſérieuſement dans ſon *Telliamed*. Il ſe peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui aſſurent que la Tartarie nourrit auſſi des monſtres ſemblables ; mais le Philoſophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le ſens commun.

Les Emiſſaires, que le pape Innocent IV envoya avec des dépêches ſi ridicules au grand Kan, en 1246 (*a*), publierent

---

(*a*) Cette Ambaſſade étoit toute compoſée de Moines, Jacobins & Cordeliers ; dont les principaux ſe nommoient *le frere Aſcelin* & le *frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de ſe faire baptiſer, & lui enjoindre de la part du Pape de ſe déſiſter de ſes conquêtes en Aſie. Quand cette troupe d'Enthouſiaſtes fut arrivée en Tartarie, elle refuſa de faire la révérence ſelon la coutume du pays ; enſuite elle propoſa de baptiſer. La réponſe qu'on leur fit, eſt ſans doute digne d'être placée ici, c'eſt de *frere Aſcelin* lui-même qu'on la tient.

„ Les Tartares ayant oui cette réſolution, en „ furent grandement indignés & troublés, & di- „ rent aux religieux en grande colere & rage,

à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en ſe joignant deux à deux, couroient d'une vîteſſe extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Auguſtin, qui dit qu'il eſt très-perſuadé qu'il y avoit de ſon temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'eſprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre conſidérable, ſi l'on donnoit ſimplement la liſte des fauſſetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires ſur l'Amérique: jamais la ſource des prodiges ne fut plus intariſſable : chaque nation de l'Europe eut ſon Hérodote & ſon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du nouveau monde, les Eſpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faiſoient nager des trou-

---

„ qu'ils n'avoient que faire de les exhorter à ſe „ rendre chrétiens & chiens, comme ils étoient, „ que le Pape étoit un chien, & eux tous auſſi „ de vrais chiens. *Frere Aſcelin* vouloit répondre „ à cela ; mais il ne put, à cauſe du grand bruit, „ des menaces, cris & rugiſſements qu'ils faiſoient „ entendre. *Bergeron voyages en Aſie, dans les XII, XIII, XIV & XV Siecles, in-4°. pag. 68. à la Haye* 1735.

eaux de Sirenes dans la mer du Bresil, es François pêchoient des hommes marins la Martinique, & les Hollandois trouoient de Negres marons, dont les pieds toient faits en queue d'écrevisse, au-delà e Parimaribo (*a*). Le temps & la vérité nt fait disparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à os jours que les Géants des terres Maellaniques; c'eût été trop faire que de e dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Esquimaux, qui different par e port, la forme, les traits & les mœurs es autres sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une ariété les Akansans que les François nomment communément les *beaux hommes*: ils ont la taille relevée, les traits de a face bien dessinés sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus,

(*a*) Cette fable des Negres à pieds d'écrevisse été renouveilée de nos jours, parce qu'on a rouvé dans les bois au delà de Parimaribo, un village entier composé d'esclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par les cylindres des sucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun scrupule de mutiler leurs Negres & même de les empoisonner, dès qu'ils en sont mécontents. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot distillé qui tue en une minute.

l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent ſont d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akanſans, jadis aſſez floriſſante & nombreuſe, a eu ſes principaux établiſſements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poiſon de la petite vérole ont fait chez elle au commencement de ce ſiecle, de ſi horribles ravages, qu'elle eſt réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poſſedent plus qu'un ſeul hameau inſulté par ſes voiſins, & hors d'état de ſe défendre.

Quelques voyageurs aſſurent que toutes les nations de l'Amérique ſeptentrionale, quoique ſéparées de la Tartarie par une mer vaſte & orageuſe, reſſemblent ſi parfaitemeut aux petits Tartares, qu'il ſeroit impoſſible de les reconnoître, ſi leurs hordes venoient tout à coup à ſe confondre, ou à ſe mêler.

Comme il exiſte auſſi des variétés très-ſenſibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'eſpece avec laquelle le rapport eſt le plus marqué : car il eſt avéré qu'on n'a pas vu d'Américains ſemblables aux Calmouks, pour la laideur : ils en ſont différenciés par la forme du nez

qui manque preſqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares; ils en different encore par les yeux, qu'ils n'ont point ſi monſtrueuſement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ſerrées, moins longues & moins plattes. Il ne reſte donc que les Tunguſes de la Sibérie, avec leſquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de reſſemblance.

On connoît aſſez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witſen, de l'Ambaſſadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de M. Antermony, qui, dans ſon voyage à la Chine a auſſi viſité les Tunguſes, *& par-tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui ſoit plus ſemblable au Tunguſes : ils ne ſont pas même ſi eloignés les uns des autres qu'on le penſe* (*a*).

(*a*) *Voyage de M. Antermony, Gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine.* Cet Ambaſſadeur étoit, ainſi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ſes Etats & la Chine; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le ſuccès dont on s'étoit flatté; puiſque ce commerce, loin d'avoir proſpéré, eſt entiérement

Cette diſtance que M. Antermony veut trouver ſi peu importante, eſt à-peu-près de huit cent lieues Gauloiſes, au travers d'un Océan périlleux, & impoſſible à franchir avec des canots auſſi chétifs & auſſi fragiles que le ſont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguſes. D'ailleurs, la langue des Canadiens eſt eſſentiellement différente du langage des Sibériaques; ce qui ne feroit pas s'ils deſcendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'inſinuer. Il n'eſt pas le premier qui ait penſé à cette origine: un rêveur, nommé de Horn, a écrit ſur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans (*a*). En liſant cet ouvrage ſans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorſqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de ſon temps, lorſqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas; comme ſi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaſſes* & *Souriquois*, nom que les

---

tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a ceſſé d'aller de la Ruſſie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Ruſſes pour long-temps.

(*a*) *Georgii Hornii de Originibus American. Libri IV. Hag. comit.* 1652.

François ont donné aux habitants de l'Acadie, ſans ſavoir pourquoi. De Horn a pu ſe tromper; c'étoit un ſavant qui du fond de ſa ſolitude répandoit ſes rêveries dans le public; mais comment les compilateurs de l'*Hiſtoire Univerſelle* ont-ils pu renouveller cette opinion de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'un ſyſtême oublié depuis ſi long-temps, & ſi digne de l'être? Ces compilateurs diſent qu'au cinquieme ſiecle, les Huns, ſous la conduite de leur Tanjou, firent une incurſion en Europe: or, ajoutent-ils, ſi les Huns ont fait une incurſion en Europe, il s'enſuit néceſſairement qu'ils ont fait auſſi une excurſion en Amérique. En vérité, je trouve ce raiſonnement beaucoup plus groſſier qu'il n'eſt permis à un ſophiſme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques paſſa, pendant les croiſades, de l'Europe en Aſie & en Afrique, s'enſuit-il qu'un pareil nombre d'Européens alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuſes contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déſerts où ils mouroient de miſere. Les ours & les neiges du Kamſtchatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des

Afſénipoils, le lac Huron, la mouſſe, les fougeres & les forêts du Canada, ſont-ce là des objets aſſez attrayants pour tenter la cupidité des voiſins de la Chine, de la Perſe, de l'Inde & du centre de l'Aſie, où la douceur du ciel & la fécondité de la terre, toujours fleurie, ſemblent inviter toutes les nations pauvres à ſe réunir des extrêmités de l'univers? Auſſi les Tartares, bien plus ſenſés que les Ecrivains de l'Hiſtoire univerſelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudſon.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique ſeptentrionale. Qu'on réduiſe ces idiomes, à des racines, qu'on les ſimplifie, qu'on en ſépare les dialectes & les jargons dérivés, il en réſulte toujours cinq ou ſix langues meres reſpectivement incompréhenſibles (*a*). On a obſervé la

(*a*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique; il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des forêts, occaſionne naturellement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus ſonore, devient prédominant & abſorbe les autres.

même ſingularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes eſt également multiplié, & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc, pour un inſtant, que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point; puiſque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déja fait uſage, & je dis qu'il eſt non ſeulement naturel, mais néceſſaire qu'il y ait, entre les ſauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe

contredire, les idées peuvent-elles varier? Non: les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout ſera expliqué, tout ſera applani. Les Tunguſes logent dans des cabanes; les Américains y logent auſſi, cela n'eſt pas étonnant; ils ſont ſauvages. Ils vivent les uns & les autres diſperſés par petites familles, comme il convient à des chaſſeurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette ſeule étoffe pour ſe couvrir en hyver, il eſt naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils ſont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer; le ſilence & la ſombre horreur des ſolitudes qu'ils habitent, leur inſpirent de la triſteſſe: ils préferent les liqueurs ſpiritueuſes & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet aſſoupiſſement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguſes ſuſpendent leurs morts aux arbres: les Illinois de l'Amérique les ſuſpendent de même, parce qu'ils ſont trop pareſſeux pour les brûler, & que la terre, ſouvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne ſe laiſſe point ouvrir, & il eſt en tout temps difficile d'y creuſer avec d'auſſi mauvais inſtruments que le ſont ceux des ſauvages. On

ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convaincante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont deja menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siecle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cendres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit grossiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des sorciers qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont aussi des Sorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des Sorciers, puisque les

peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissé vivre.

Lorsque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles (*a*). Quand les anciens jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astrologique, & les Septentrionaux à la sorcellerie par inspiration; il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie: suivant cette ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est réputé prophete lui-même: on le renferme

(*a*) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te Lande gedaan, door den Moskovischen Afgesant E. Ysbrants-Ides*, in 4°. pag. 35. Amsterdam, 1704. Edition originale. L'auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

jusqu'à

jusqu'à ce que le temps marqué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédiction, le juge doit examiner sur quels fondements le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas (*a*). On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophetes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet partout où bon leur semble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & disent *voilà notre Dieu! prosternons-nous, rendons lui hommage;* & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Castor, la fichent sur un bâton, & disent *voilà notre Manitou, notre Génie suprême! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y meprendre; mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues sim-

(a) *Voyage en Sibérie, contenant la Description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par M. Gmélin, Professeur de Chymie & de Botanique, &c.*

plement au hazard, il eſt ſûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chaſſeurs qui ne connoiſſent rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Caſtors, n'a rien qui doive nous étonner. C'eſt l'utilité qui a conſacré & déïfié preſque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adoleſcence & l'égarement, ont adreſſé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fourniſſent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le beſoin ont donc érigé les idoles : l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels ſont à-peu-près les rapports qu'on obſerve entre les Tunguſes & les Canadiens ; mais il y a auſſi des différences plus ſenſibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger ; ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'enſuit qu'une partie de leur ſubſiſtance étant toujours aſſurée, ils ne font pas la chaſſe à des diſtances bien conſidérables de leurs cabanes, & ſuivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werſtes ; ils n'ont pas beſoin d'être continuellement en guerre avec leurs voiſins pour la poſſeſſion du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laiſſé

chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, aſſujettis par les Sibériaques: l'idée de les apprivoiſer ne leur eſt jamais venue: ils errent à cent & cinquante lieues de leurs caſes, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps ſous la main s'ils avoient eu la même induſtrie que les Tunguſes (*a*). S'ils avoient eu cette induſtrie, ils ne ſe ſeroient pas trouvés dans la triſte néceſſité de ſe battre ſans ceſſe avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chaſſer ſur le même terrein. Ces différences ont eu leur ſource, comme on le voit, dans la ſubtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion auſſi altérée que l'eſt celle des Indigenes du nouveau monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique conſtituent une quatrieme variété qui ne reſ-

---

(*a*) Comme ceux d'entre les Tunguſes, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dreſſés. Cette même race de chiens, à muſeau effilé & à oreilles droites, exiſtoit auſſi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient preſqu'aucun ſervice & ne l'employoient à aucune eſpece de travail.

ſemble en rien aux races ſeptentrionales, ſi l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil ſur toute la ſurface du corps. Elle ne reſſemble pas davantage aux Européens, aux Chinois, aux Tartares, aux Negres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils ſont aſſez bien faits; il y en a, à la vérité, quantité qui ſont monſtrueux à force d'être petits; d'autres qui ſont ſourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naiſſant (a). Ce ſont apparemment les travaux exceſſifs auxquels la barbarie des Eſpagnols les aſſujettit, qui y produiſent tant d'hommes défectueux : la tyrannie y a influé juſques ſur le tempérament phyſique des Eſclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, liſſes; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naiſſent par-ci par-là dans la vieilleſſe : les hommes & les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint

(a) Voyez *Ulloa*, *pag.* 233. *T.* 2.

l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'Orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable: les commissures des paupieres peu fendus ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres: on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe; d'autres à tête applatie, avec un front large, & le derriere écrasé: cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique: quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *Tète de boule*, n'en paroissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, sans qu'il n'en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou

quarrée : c'eſt-à-dire, applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiege des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité ; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des tempes, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai, comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles ; il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés ; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques : un homme de jugement régira pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes ; ce ſont des automates briſés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus

qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde : il y en avoit sans doute dans presque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient ; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les paysans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espece qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont dans cette carriere aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-

ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de M. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espece d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes (*a*) ; & le Relateur ajoute que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils aient perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand M. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce remede, il seroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de laitue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Ellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier : Plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la

(*a*) *Mémoires sur la Louisiane*, *pag.* 299. *Tome* 2. *Paris* 1755.

folie : une autre faction de Médecins, la tête de laquelle étoit le célebre Hoffman (*a*), a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confession des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations : s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable ; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée ; s'ils ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état : chacun se fait une fête de le posséder dans sa

(*a*) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant après avoir pris de l'*Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit* ; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le suppose ; puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces ſignes de démence, qui nous paroiſſent ſi équivoques, ne le ſont pas parmi des peuples où la plus haute ſageſſe ſeroit la derniere des folies. Au reſte, ce n'eſt pas par un ſentiment de bienfaiſance, que les Sauvages en agiſſent ainſi avec les imbécilles; mais par un préjugé ſuperſtitieux, qui heureuſement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on ſait que la ſubſtance oſſeuſe ne ſe durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle eſt très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ſes couches, à force de preſſer & de manier la tête de ces créatures, la façonne à ſon gré: pour l'applatir, elle met ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argile, qu'on comprime inſenſiblement, juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une matiere blanchâtre; alors l'opération tend à ſa fin & le monſtre paroît (*a*). Les fibres & les nerfs

(*a*) Les femmes ſauvages diſent qu'elles applatiſſent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puiſſe un jour reſſembler à la pleine lune. Il eſt vrai que pluſieurs peuples Américains ont l'occiput écraſé, ſans que la mere l'ait comprimé; ce qui vient

encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit: quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvaises: je doute même que le maniment des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire: on voit parmi les Européens une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a deja remarqué

---

de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

que les anciens Naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qu'ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme: il est vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (*a*) des Cy-

---

(*a*) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. T. 6. édit. Paris, pag* 345. „Vidimus & in inferioribus partibus Æthiopiæ, homines unum „oculum tantum in fronte habentes, quorum „sacerdotes à conversationibus hominum fugie„bant, ab omni libidine carnis se abstinebant....

Ce saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête; *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de S. Augustin n'est pas de S. Augustin, comme si l'on ne trouvoit pas, dans les écrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire le discours en question.

clopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'Evangile ? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des Etres qui n'ont jamais exiſté dans la baſſe Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zele, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine ; & feroient

---

Dans l'Hiſtoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Profeſſeur Baumgarten, on tâche de démontrer ſérieuſement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conſéquent, dit-on, S. Auguſtin en a vu. Nous avons cru que ce feroit abuſer du reſpect dû au lecteur, que de rapporter les puériles abſurdités qu'on lit, à cette occaſion, dans cette prétendue Hiſtoire de l'Amérique.

très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthousiastes la fable des Acéphales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie d'inspirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omaguas & plusieurs autres. C'est à une fausse idée qu'ils se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces usages déraisonnables qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écrasés des Chinoises feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de confondre dans tous ses ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la sagesse.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules ; & comme les premiers Castillans ne surent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *los Orejones*, les Oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés

continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordelieres (*a*) : les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto. C'est un engorgement de la liqueur

(*a*) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot, Tom. 2. le voyage du Sieur Acarette au Pérou*, pag. 11.

lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez elle gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain; puisque tous les remedes imaginables ne sauroient domter ce mal endémique qui a regné il y a dix-huit siecles comme il regne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des especes de goîtres, ont long-temps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton: & comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les

hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre méchaniſme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant: Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'œſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'où réſulte une eſpece de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilaſſo dit, que les ſujets de ce canton ayant maſſacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les ſoumit, & l'Inca alors regnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâchoires (*a*). Mais ce qui avoit d'abord

(*a*) Zarate dit qu'on leur fit arracher toutes

été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Negres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Negres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont amené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européens ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que

---

les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

les Negres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales : tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se mocquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des Philosophes formoient le projet d'y voyager: nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des Relations trop sinceres de leurs conquêtes: les Histoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est

pas poſſible d'y ajouter foi : ce ſont des eſpeces de Légendes, & je crois que le lecteur n'eſt pas médiocrement édifié, lorſque Charlévoix lui aſſure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes ſerpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Miſſionnaires qui ſe jettent quelquefois à corps perdu ſur ces animaux entreprenants, pour ſauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs Etabliſſements du Paraguai comme des uſurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leurs richeſſes, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai; mais c'eſt une Province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Aires; tandis que la Californie forme une Péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober

à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déja dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglois, les Jésuites de Madrid se détermineront à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (*a*). Cet ouvrage à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien: on reste dans l'illusion ou l'ignorance & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays sans en rien dire, tant les auteurs ont su, par des transitions bien ménagées, voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appe-

(*a*) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglois; ensuite en Hollandois sous le titre de *Natuurlyke Historie van California, Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Françoise, dont on auroit pu se passer.

ſantir ſur des détails étrangers au fond de la matiere : on y apprend ſeulement que le Lord Anſon n'a pas rendu aux Jéſuites toute la juſtice que méritoit, de la part même d'un Proteſtant, le zele ſaint & reſpectable qui a toujours caractériſé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémiſphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninſule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne ſait quelles limites lui aſſigner du côté où ſa baſe va ſe réunir à la côte occidentale du Continent (*a*). Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cents lieues ſur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, ſelon qu'on meſure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & ſe termine en pointe juſqu'au Cap de St. Lucar, giſant au vingt-troiſieme degré de latitude ſeptentrionale ; de ſorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempé-

---

(*a*) M. de Buache prétend, qu'il a réduit la Californie à ſes juſtes bornes ; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'eſt pas toujours de la compétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été priſes aſſez exactement pour qu'on puiſſe déterminer leur ſituation reſpective.

rée Australe. La qualité du sol est aux environs de Loretto excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration : la vigne réussit dans les montagnes : les rivages de la Mer vermeille, sont, à la vérité, fort marécageux & paroissent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleins d'eaux saumâges, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît gueres que des buissons & des arbustes rampants : les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron semblable à celui du Canada : les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années ; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources,

reſſources, actif, infatigable, ardent pour le bien de ſa compagnie, initié dans toutes ſes maximes, & par conſéquent peu ſcrupuleux ſur la nature des expédients & capable de tout oſer: il examina l'état des choſes, vainquit les obſtacles, conçut des eſpérances, & poſa la baſe de cet édifice des Miſſions de la Californie, que ſoixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à ſon plus haut point, ou ſi vous voulez, à ſa ruine.

M. Anſon dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit ſur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'eſt ſûrement point ſa donation qui y a attiré les Jéſuites, mais voici les véritables cauſes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles qui eſt, comme l'on ſait, ſur les parages de cette Péninſule & des Iſles voiſines, plus fertile & plus riche que ſur ceux de Panama, d'Ormus, de Baſſora & du Malabar enſemble.

Tous les coquillages qui croiſſent ſur cette plage favoriſée de la nature, ſe diſtinguent par le luſtre & la fineſſe de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouiſſant: les huitres nacrées y étoient an-

ciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une ſeule barque y pouvoit alors ramaſſer, de calcul fait pendant la ſaiſon, pour ſoixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme preſque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accuſa de pêcher jour & nuit avec tous ſes Eſclaves. En effet on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancés, ne purent plus payer à Sa Majeſté Catholique le quint ordinaire qui ſe montoit à douze mille écus: on envoya en cour pluſieurs Mémoires pour ſe plaindre des rapines de Salva-Terra & de ſes complices, qui ſe virent enfin dans la néceſſité de ſe juſtifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jéſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces inſtruments du luxe apportent un obſtacle manifeſte aux progrès du ſalut: c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas,

dont nous ſommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit ſi bien mérité dont jouiſſoient alors les Jéſuites à la cour de Madrid, produiſit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majeſté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de ſoupçonner les Jéſuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Miniſtres firent ſemblant de penſer la même choſe.

Salva-Terra, après avoir repouſſé ſi victorieuſement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majeſté de lui accorder le commandement de toutes les troupe Eſpagnoles ſtationnées en différents endroits de la Californie pour la défenſe des côtes : il allégua des raiſons aſſez mauvaiſes pour démontrer que la choſe, quoique ſans exemple, étoit juſte & utile : auſſi ſa demande fut-elle accordée. Les officiers & les ſoldats reçurent ordre d'obéir aux Miſſionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La poſtérité ne croira point qu'on ait pu tellement meſurer de la piété d'un Monarque, faſciner ſon eſprit juſqu'au point de le plonger dans un total oubli de ſes intérêts, & lui inſpirer de la ſé-

curité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (*a*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents: ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & li-

(*a*) Voyez *Natuurlyke Historie van California*. E. D. pag. 433 & suivantes.

cencia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginé long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence: il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité: il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-

temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près ſemblables, au commencement de ce ſiecle, ſes nombreux établiſſements ſur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroiſſoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus abſurdes paſſent par la tête des avares: leurs richeſſes imaginaires ſont infinies.

En liſant tout ce que le Jéſuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la poſſeſſion de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le tranſport de ſon zele, ſi nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y ſauver! " Ce „ que l'on débite des richeſſes & des „ tréſors du *Dorado*, dit-il, n'a rien qui „ doive nous étonner; car en laiſſant à „ part ſes montagnes d'or, il ſuffit qu'on „ y en trouve autant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & „ dans pluſieurs autres Provinces du „ nouveau Royaume, ce qui joint à ce „ que les Indiens en emporterent dans „ leur retraite, forme un tréſor équivalant à celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens de dire pourra

„ avoir son utilité, s'il arrive jamais
„ qu'on découvre ces Provinces, & que
„ l'Evangile s'y introduise; il en sera
„ peut-être alors du *Dorado* comme de
„ la Province de la *Nueva-Sonora* près
„ du nouveau Mexique, qui unit le Con-
„ tinent avec la Californie. Ses peuples
„ viennent de recevoir l'Evangile avec
„ beaucoup de docilité, & l'on a trou-
„ vé chez eux une infinité de mines d'ar-
„ gent, dont on n'a eu connoissance qu'en
„ 1739 (a).

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisieme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le

(a) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148. T. II.

nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux : aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille; mais le crédit de la Société para ce coup (*a*). Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho : une ordonnance de Sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des Jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espece de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

(*a*) *Voyage d'Anson*, *liv.* II. *pag.* 190. *in*-4°. *Amst.* 1749.

En 1690, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour : un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés que quarante-sept ans après la premiere exploitation, les Jésuites vendoient déja assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les colonies Européennes, si multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmosphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat

le moins defavorable, & le sol le plus propre à son instinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques: il est triste qu'elle ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des moines, si occupés de s'agrandir: jettez vos regards vos ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1,6[illegible], par les côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de Saint-Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divi-

ſés en trois tribus conſidérables (*a*), ne paroiſſent pas avoir reçu de la Nature une portion d'intelligence ſupérieure à l'inſtinct des animaux de leur Péninſule. A l'arrivée des Miſſionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, ſe logeoient dans les buiſſons, ſous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits ſauvages, de gibier : d'autres étoient entiérement nuds, & les premiers à qui l'on mit des juſte-au-corps, furent hués & pourſuivis par leurs compatriotes, juſqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements ſi ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, eſt conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'inſenſibilité eſt en eux un vice de leur conſtitution altérée : ils ſont d'une pareſſe impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien & n'étendent point la ſphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : puſillanimes, poltrons, énervés, ſans nobleſſe dans l'eſprit, le découragement & le défaut abſolu de ce qui conſtitue l'animal raiſonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin,

(*a*) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

les Californiens végétent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser une ame (a). Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique: leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de sable, augmente davantage la réverbération des rayons solaires; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Negres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Negres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignerent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois; mais les Sauvages sont tous incurieux par caractere, & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déja vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, il se percent la cloison du

(a) Voyez *Natuurlyke Historie van California*, E. D. pag. 58 & 59.

nez, & le lobe des oreilles, pour y suſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpece de vermine inſupportable, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils uſent, à l'inſtar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimeron*, ou du Tabac ſauvage, végétal que la nature a refuſé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique pluſieurs Botaniſtes ſe ſoient imaginé qu'il ne croiſſoit que dans un ſeul canton, d'où l'on l'avoit tranſplanté aux Iſles.

Comme la Californie eſt une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Aſie, les Jéſuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments hiſtoriques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais ils conviennent ſincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuſes (*a*).

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune eſpece d'écriture ou de caractere, ſont tellement abrutis, tellement dépourvus d'induſtrie & d'idées, qu'on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils aient

---

(*a*) *Hiſt. van California*, pag. 53 juſqu'à 57.

jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quiviva, sont maintenant très-désabusés à ce sujet : ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamstchatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre de la Californie, où malheureusement pour ce systême on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre

que des contrées désolées & des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficultés un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient *le Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la sociabilité, & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamstchatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamstchatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile: on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamstchatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des

deux continents, ne ſont pas filiations les unes des autres (*a*).

Long-temps avant le voyage entrepris par les Ruſſes en 1741, le Pilote Morera, délaiſſé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déja erré pendant pluſieurs années dans les terres ſituées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux & des incidents ſans nombre, il arriva à la garniſon Eſpagnole de Som-

---

(*a*) On ne ſait pas au juſte, à quel endroit de la côte de l'Amérique, le Capitaine Tſchirikow fit ſon débarquement ; ſoit que la Cour de Peterſbourg ait, par des raiſons d'Etat, ſupprimé & altéré pluſieurs articles dans le routier de ce voyage, ſoit que le mauvais temps ait empêché M. de l'Iſle de la Croyere, de faire des obſervations aſtronomiques. Au reſte, en ſe tenant à l'eſtime & aux obſervations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuſe & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Ruſſes toucherent à la côte ſituée au cinquante ſixieme degrés de latitude nord, entre le 235 & le 240 degrés de longitude. Quant à Béering, il eſt ſûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le ſeptentrion que Tſchirikovv.

Nicolas de l'Iſle n'aſſigne pas ces endroits ſi intéreſſants, ni dans ſa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752 Bellin, dans ſa carte Cylindrique, ne parle que des terres baſſes & noyées au 74 degré de latitude N, où il dit que les Ruſſes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres baſſes & ces Ruſſes échoués ſont des fables.

brerette : il conſte par ſon rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin ſont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des biſons, des ours & des hordes peu nombreuſes d'Américains Agriophages. Telle eſt cette Région fortunée où l'on ſuppoſe que les Chinois ſont venus dans des canots vendre leurs ſoies, leurs porcelaines & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique juſqu'à l'iſle de Chiloë, car M. de Guignes ſoutient que la politeſſe étoit très-répandue ſur toute cette plage, & il eſt impoſſible qu'elle ſoit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà juſqu'où l'eſprit de ſyſtême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eſt un torrent qui ſe perd dans un précipice, d'où la raiſon ne ſe retire que rarement.

Je ſuppoſe pour un inſtant qu'il ſoit permis à un Littérateur déſœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaiſes traductions comme ſi c'étoient des vérités hiſtoriques tirées des archives de Pekin : je ſuppoſe qu'il ſoit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perſonne, & où perſonne ne ſe ſoucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'ap-

puyer ſur de fauſſes cartes géographiques, pour donner du poids à de ſemblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné ſon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, eſt fauſſe en ce qu'elle place dans l'Amérique une immenſe mer méditerranée qui n'eſt pas en Amérique : c'eſt bouleverſer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, ſelon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet eſpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueſt ; il n'y a qu'à conſulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eſt imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninſule, ont pu ſe tromper dans les poſitions relatives; mais depuis qu'on ſait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court ſans interruption, depuis la baſe de la Californie vers le nord juſqu'à la proximité du cercle boréal, c'eſt une falſification manifeſte de percer cette terre ferme, & d'y fait couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des ſavants qui ont fait frapper de fauſſes médailles, ſuppoſé de faux manuſcrits, de fauſſes inſcriptions lapidai-

res, pour justifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre sous peine de mort aux savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIen ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs; il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Negres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui

déſeſpéroit les Phyſiciens du quinzieme ſiecle.

On n'inſérera point ici une diſſertation complette ſur la couleur des Negres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blaſards, on reviendra à ce ſujet dans la ſuite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, ſans y mêler trop de diſcuſſions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a beſoin, ſeront courts, & s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Theologiens de ce ſiecle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps paſſé, diſent que les Negres deſcendent en ligne directe de Caïn (*a*), à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à ſa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un aſſaſſin. Les Docteurs du temps paſſé enſeignoient dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens ſont la poſtérité ou de Chus, ou de Chanaan, ou d'Iſmael : l'Abbé Pluche a

(*a*) L'Auteur d'un prétend *Eſſai ſur la population du nouveau continent* ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Negres, en les faiſant deſcendre de Caïn ; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuſe extravagance ; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines François & Eſpagnols avoient penſé du teint des Africains.

défendu ce dernier ſentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa enſuite à dire des injures contre Deſcartes & contre Newton; il devoit, pour n'être pas inconſéquent, attaquer les défenſeurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne ſais par quelle fatalité les Théologiens, comme faſcinés ſur leurs propres intérêts, ſe ſont ſi ſouvent approprié des queſtions du reſſort de la Phyſique : en ſortant de leur ſphere, en prononçant ſur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver ſinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? après avoir ſi mal décidé, peuvent-ils raiſonnablement ſe plaindre qu'on mépriſe leurs déciſions? Peuvent-ils dire que le ſiecle décline, parce qu'on n'eſt occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'eſprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile; en Aſtronomie, en condamnant Galilée; en Métaphyſique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Phyſique, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine des Negres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltants? ou pour-

quoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque ?

Un Auteur qui abuſa ſinguliérement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Negres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avant la naiſſance des Lettres, par un rêveur malade : ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir ou entre Iſmael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Negres ; ſi vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées : ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Negres, ſi-
non dans les pays les plus exceſſivement
chauds du globe ; il n'y en a point hors
des bornes de la Zone torride. Ils ne ſont
pas, comme on l'a dit, la douzieme
partie de l'eſpece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes
blancs & bruns n'étant que comme 1 à
13. A meſure que l'ardeur de la Zone
intermédiaire diminue, on voit le teint
s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe dé-
tortiller, s'alonger, les traits s'adoucir :
les Maures, quoique noirs en apparence,
le ſont moins que les Negres, parce
qu'une plus grande diſtance les éloigne
de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne
famille en Portugal qui ait les cheveux
blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les
Portugais, les Eſpagnols, les Napoli-
tains ſont encore foiblement baſanés, &
terminent la nuance : au-delà des Pyré-
nées & des Alpes, tous les peuples ſont
blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le
Cat, ont placé, je ne ſais pourquoi, des
Negres dans le voiſinage du Pole Boréal
& au centre du Groënland, ſe ſont ex-
trêmement trompés : nous connoiſſons
aujourd'hui ce dernier pays preſqu'auſſi
bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra
dans la ſuite que ces Ethiopiens ſepten-
trionaux ſont des êtres fabuleux, & auſſi
fabuleux que les Acéphales & les Cyclo-

pes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur fur la conftitution de l'homme fous la ligne équinoxiale, font des phénomenes qu'on a découvert en faifant l'anatomie des Negres, & l'analyfe de leurs humeurs les plus effentielles. Ils ont la fubftance moëlleufe du cerveau noirâtre, la glande pinéale prefqu'entiérement noire (*a*), l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le fang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin, leur liqueur fpermatique eft colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueufe. Il eft furprenant que les modernes aient ignoré depuis fi longtemps que la noirceur des Negres-Simes eft vifiblement inhérente dans leur matiere féminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques anciens difent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps; auffi les obfervations les plus récentes n'ont-elles fervi qu'à le confirmer dans tous fes points.

(*a*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques fur la nature de l'épiderme & la couleur de la fubftance médullaire dans les Negres*, de *M. Meckel*. Voyez auffi un *Mémoire offert à la Société Royale fur la couleur du fang des Negres, par le Docteur Towns.*

En

En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux ?

Cette matiere colorante est si tenace dans le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entiérement : la troisieme postérité est encore basanée : la quatrieme est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables (*a*).

Entre l'épiderme & la peau de l'hom-

(*a*) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Negre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'octavon moins basané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négresse vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négresse, pro-

me on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européens, noirâtre dans les Negres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos ou Negres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Negres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément: elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noir-

---

vient l'Octavon, qui a sept huitiemes de noir & un demi-quart de blanc.

4. De cet Octavon & de la Négresse naît enfin le vrai Negre à cheveux entortillés,

ciſſent le linge blanc avec lequel on eſſuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement tranſpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuſes dans la peau : ils percent & criblent par leurs ſommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'eſt autre choſe que la ſuperficie endurcie de la gêlée dont la peau eſt enduite (*a*). Ces poils, ayant chez les Negres à traverſer un milieu plus tenace, plus condenſé, s'entortillent, ſe friſent, & ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tiſſu de la peau & dans ſon enveloppe.

La petite vérole ſe deſſeche auſſi lentement ſur le corps des Negres, parce que leur réſeau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de ſe détacher & de s'effeuiller. Leur pouls eſt preſque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : auſſi leurs paſſions ſont-elles fougueuſes, immodé-

---

(*a*) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit compoſée d'écailles à charnieres, s'eſt trompé, & ſes microſcopes ont dû lui faire en cela des illuſions optiques fort ſingulieres, puiſque ces écailles & ces charnieres n'exiſtent pas dans la nature.

rées, exceſſives, & n'obéiſſent preſqu'à aucun frein de la raiſon ou de la réflexion: & comme ils ne peuvent ſe gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents eſclaves. Les organes les plus délicats ou les plus ſubtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal: & leurs facultés intellectuelles ſe ſont affoiblies: ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuiſſance de leur eſprit, qu'ils en ſont différents par la couleur du corps & l'air de la phyſionomie.

La ſubſtance du ſang, celle du fiel, celle du cerveau & du ſperme, dans cette ſorte d'hommes, plus ſombre, plus obſcure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la ſécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viſcoſité du tiſſu réticulaire, peignent tout le corps des Negres.

Les Négrillons ſont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & ſa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir aſſez compacte pour arrêter ſous la peau la ſubſtance noire que les vaiſſeaux exhalants y entraînent; auſſi voit-on le corps des Ne-

gres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang, ce qui n'arrive qu'au troisieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au sortir du sein de leur mere, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties se forment les premieres, dévancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés, & peuvent déja retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrêmité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à pré-

ſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Negres, ſoit qu'ils aient craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénomenes ſurprenants, ſoit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réſervées pour les plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Phyſiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne ſatisfait pas abſolument à la difficulté. S'il eſt permis de hazarder des erreurs vraiſemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Obſervateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raiſon des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce ſujet.

Si l'air brûlant, ſi le ſerrein & la réverbération des rayons du ſoleil dans la Zone torride noirciſſent la moëlle & le cerveau des Africains, on demande ſans doute ſi les hommes blancs, tranſplantés dans ce climat ardent, voient auſſi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene? Il eſt ſingulier qu'on forme des doutes ſur un effet néceſſaire: c'eſt encore l'eſprit de ſyſtême qui a ſi long-temps empêché les Natura-

listes d'acquérir des idées claires sur ces especes de métamorphoses.

Le voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus forte ; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelslo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européens qui vont se fixer dans la Zone torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'athmosphere, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, sinon par nécessité, l'éducation & le misérable genre de vie des Africains indigenes : aussi long-temps que la fortune du commerce les soutient, ils vivent en Afrique à l'Européenne, gardent leurs enfants dans des appartements faits & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui fassent même par avarice ce que M. Adanson a fait par passion pour les Sciences sur les bords du Niger : il suffit de lire le Journal de ses courses &

de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fievre ſurvient bientôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour le vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la Phyſique (a), dit qu'en 1764, il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déja ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

Quant aux deſcendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils ſont devenús des Negres très-achevés pour le coloris, la laine de

---

(a) Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique françoiſe, enrichie de cartes, d'obſervations aſtronomiques, géographiques*, à Paris 1767.

la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un Christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européens n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du Cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissements Portugais. Ceux au contraire qui ont été sejourner à la Côte de la terre ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on sait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septieme siecle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Negres, aussi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déja de son temps une observation in-

téreſſante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Aſie méridionale & en Afrique étoient tous métamorphoſés plus ou moins, ſuivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choiſi pour leur retraite; ceux de l'Abyſſinie étant devenus auſſi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les diſtinguer à la ſeule phyſionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, inſociables par fanatiſme, ne croiſent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du ſang étranger avec le leur comme une abomination & un ſacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il eſt par conſéquent démontré que la chaleur eſt la véritable cauſe de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Negres, en les faiſant propager entr'eux dans des pays froids, ſi l'on avoit pris toutes les précautions néceſſaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardiſſement & le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus expoſés aux influences des cauſes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint auſſi blanc que celui des habitants

du pays où les expériences ſe ſeroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur ſéjour en Eſpagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues ; mais le climat de l'Eſpagne eſt encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulſés par Ferdinand le Catholique, vinrent ſe jetter dans Rome où le Pape Alexandre VI, leur vendit un aſyle, n'étoient pas plus baſanés, que ne le ſont les payſans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Negres tranſmigrés dans les Provinces de l'Europe ſeptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européens établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Negres ; parce que la liqueur ſpermatique & la ſubſtance moëlleuſe & glanduleuſe des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette *matiere âtre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conſerveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'efaceroient que par une ſuite très-nombreuſe de générations : les Blancs au contraire, étant ſans ceſſe aſſujettis à une cauſe active & violente, parviendroient en un

moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaye de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que " c'est une hérésie de supposer que ,, le genre humain n'a point eu un même pere, mais, ajoute-t-il, quoique ,, ce sentiment soit ouvertement & manifestement hérétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à l'égard des Negres, que je regarde comme une espece d'hommes singuliere, très-distincte de la nôtre, & par conséquent ,, issue d'une autre tige ,,. On pourroit répondre qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différents des hommes blancs; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les especes dans aucune famille du regne animal : la forme du nez & l'épaisseur des levres ne sont pas des caracteres essentiels : il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant

d'hommes qui, ſans être Negres, n'en ſont pas moins ſtupides, & tant d'autres qui ſans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux friſés & entortillés.

Si l'on diviſoit par la couleur ſeule le genre humain en eſpeces, il s'enſuivroit néceſſairement, que ſi les Negres forment une claſſe ſpécifique parce qu'ils ſont noirs, les Olivâtres & les Baſanés formeroient auſſi une claſſe, parce qu'ils ne ſont pas blancs: il s'enſuivroit encore que les Eſpagnols & les Suédois ſont deux eſpeces d'hommes différentes entr'elles. Ainſi à force d'accumuler les diviſions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une abſurdité.

Que le genre humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu pluſieurs, queſtion inutile que des Phyſiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il eſt certain que le climat ſeul produit toutes les variétés qu'on obſerve parmi les hommes: il eſt certain encore que les Negres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une eſpece, & c'eſt en cela qu'il s'eſt trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont paſſé par l'eſprit, lorſqu'il rédigeoit ſon journal. Les Européens, métamorphoſés en Nigritie, prouvent aſſez qu'il n'exiſte aucune ligne réelle qui circonſcrive ces variétés, puiſ-

qu'on va des unes autres, ſans que les races aient été mêlées par la combinaiſon des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embraſſe dans notre hémiſphere une prodigieuſe bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large: il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout ſon milieu par des Negres-ſimes à cheveux crêpés, & ſur ſes deux liſieres, par des Maures couleur de ſuie ou biſtres: cependant on y découvre une variété preſqu'infinie de nuances: on y voit des peuples olivâtres, bronzés, baſanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeâtres. Ces différences ſont occaſionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'eſt pas la même ſous les mêmes paralleles: là où elle eſt la plus exceſſive, là où le Thermometre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Negres. Par-tout ailleurs, où l'air eſt plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaiſons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons ſolaires ſur un terrein moins nud & moins ſablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins baſanées.

L'élévation du terrein contribue auſſi beaucoup à refroidir l'athmoſphere, & les ſommets des montagnes ne ſont nulle

part, dans la Zone torride, auſſi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'eſt qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre: on gêle ſur le Pic de Ténérife, quoique de ſa cime ou découvre, à l'œil ſimple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans ſa peliſſe auſſi long-temps qu'il ſe tient ſur cette énorme boſſe du globe, puiſſe à peine ſouffrir ſa chemiſe lorſqu'il eſt deſcendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé des habitants qui eſſuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les ſauvages Jaloſes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, ſont des Negres achevés qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi nopée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les Inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jaloſes, ce vent ſec & igné

qui traverſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du continent. L'Iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des obſervateurs: les naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune: les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en ſauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens. Il eſt abſurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jeter dans une iſle de l'Aſie; puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la Ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'athmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Negres, n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé

qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à-peu-près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoient, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires: auſſi y pleut-il à-peu-près huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y eſt encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein composé de pur ſable, de trente lieues en quarré ; & ſi l'on en excepte les côtes du Pérou, le ſol y eſt par-tout pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapiſſées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbuſtes du genre des lianes.

Les plus grands eſpaces ſablonneux qu'on connoiſſe ſont en Afrique ; les plus grandes forêts de l'univers ſont en Amérique ; il y en a qui ont cinq cents lieues de diametre, & chaque arbre y eſt encore offuſqué par des touffes de plantes excroiſſantes & paraſites, de ſorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuſes retraites de la nature ſauvage. Cela doit beaucoup varier la tempéra-

ture de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois ſont plus froids que les lieux découverts & défrichés ; les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux ſont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces cauſes réelles & ſenſibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellieres eſt couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaſte groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'eſt point tant le vent d'Eſt qui rafraîchit ainſi l'athmophere entre les Tropiques du nouveau continent ; car ſi ce vent prenoit tant de froid en paſſant le trajet de mer qui ſépare la Guinée & le Breſil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traverſant l'Océan du Sud, & la mer des Indes : il rendroit par conſéquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'eſt le Chili : ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein, eſt, ſans comparaiſon, plus exhauſié en Amérique, que ſur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élevation doit elle ſeule occaſionner une différence conſidérable dans le climat : auſſi a-t-on trouvé dans

les Cordellieres, & presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pisarre & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du Thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elisabeth dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande dificulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité ; ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez,

que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué ſur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il ſeroit vrai qu'avant l'arrivée des Européens au nouveau monde, il y avoit paſſé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'eſt nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaiſſeaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains ſpéculatifs ont oſé en feindre pluſieurs, pour peupler à peu de frais les iſles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de bonne Eſpérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Breſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jeté ſur les côtes de ce pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourraique en allant de Ténériſe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux iſles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de barlo vento, malgré toute la réſiſtance du pilote & des matelots entraînés contre leur deſtination dans un autre hémiſphere. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique.

Je ſuis perſuadé que le Philoſophe Raleig n'avoit aucune intention d'ima-

giner & d'écrire des abſurdités, pour en impoſer à ſes compatriotes; mais il eſt ſûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Negres, ne ſont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, ſelon la coutume & la néceſſité du pays. Quant à Vaſco Nunnez, comme c'étoit un ſcélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; auſſi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre veſtige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impoſſible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cauſe de la multitude de Negres émérites, rançonnés, marrons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à ſix mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, aſſurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux ſeuls traits de la phyſionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & ſur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs ſont d'accord que la plus forte nuance du teint n'eſt dans cette province, que d'un brun olivâtre, tirant ſur le roux. M. de la Condamine dit poſitivement qu'il a obſervé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obſcurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens,

Quant à ces peuplades negres que le navigateur Rogers ne ſoupçonnoit pas en Amerique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, ſur les rivages de la Californie ; il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans les Relations, pour ſavoir que les Métifs, les Mulâtres & les Negres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le ſervice de la pêche des perles, ont conſtruit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jéſuites. Ainſi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs ; mais ce ſont des eſclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européens ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point aſſez réfléchi ſur la conſtitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ſes habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été expoſés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de ſe noircir entiérement entre les Tropiques. M. de Buffon ſemble avoir penché vers ce ſentiment, qui eſt inſoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliſte ſi ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de ſix ſiecles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mé-

morable de Pisarre & d'Almagre ; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est aux pieds des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux ; comme les Péruviens sur le [illegible]

chant des grandes Cordellieres à la côte occidentale, les Bresiliens au bas des petites Cordellieres à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisianois avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau continent; cependant, comme on l'a dit, il existe sur cet immense emplacement [illegible] que

que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts (*a*). Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Negres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européenne & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espece: ils sont basanés, & les garçons de cette premiere combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme

(*a*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixée & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés à moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos qui n'avigent sur les rivieres & qui vivent sur les plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque*, *Tome I. page* 108. *Avignon* 1758.

l'on ſait, abſolument imberbe : l'Hybride tient donc cette ſingularité du ſang de ſa mere ſeule, ce qui eſt très-remarquable.

II. D'une femelle Européenne & d'un Métif provient l'eſpece quarterone : elle eſt moins baſanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération : le Pape Clément XI a même déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déja blanche, & ne plus la traiter ſur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européenne, & d'un quarteron ou quart d'homme, vient l'eſpece Octavone, qui a une huitieme partie du ſang Américain : eſt elle très-foiblement hâlée, mais aſſez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiſſe des mêmes privileges, en conſéquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européenne & de l'Octavon mâle ſort l'eſpece que les Eſpagnols nomment *Puchuela*. Elle eſt totalement blanche, & l'on ne peut pas la diſcerner d'avec les Européens. Cette quatrieme race, qui eſt la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, ſelon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les

quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Negres naissent blancs: ils n'ont du noir qu'aux ongles & quelquefois aux parties génitales: les enfants Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération: mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture: cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné, dans le cours de son ouvrage, tant de preuves & de superstition & d'imbécillité, en discutant des matieres physiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on suppose, en toute rigueur que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur d'un tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps: aussi M. Meckel a-t-il trouvé que la noir-

ceur des Negres eſt, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je ſuis perſuadé que plus les hommes ont le teint baſané, plus leur liqueur ſpermatique eſt coloriée, puiſque dans le Pérou, le viſage des habitants n'eſt pas ſi obſcur que dans la Guiane & ſur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut néceſſairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

" Au Pérou, dit Ulloa, on appelle
„ Métifs ou Métices ceux qui ſont iſſus
„ d'Eſpagnols & d'Indiens : il faut les
„ conſidérer ſelon les mêmes degrés déja
„ expliqués à l'égard des Noirs & des
„ Blancs ; avec cette différence que les
„ degrés des Métifs à Quito ne montent
„ pas ſi haut, étant réputés blancs dès la
„ ſeconde ou la troiſieme génération.
„ La couleur des Métifs eſt obſcure,
„ un peu rougeâtre, mais pas tant que
„ celle des Mulâtres clairs; c'eſt-là le
„ premier degré ou la procréation d'un
„ Eſpagnol & d'une Indienne; quelques-
„ uns néanmoins ſont auſſi hâlés que les
„ Indiens mêmes, & ne different d'avec
„ eux que par la barbe qui leur vient:
„ au contraire il y en a qui tirent ſur
„ le blanc, & qui pourroient être regar-

„ dés comme blancs, s'il ne leur reſtoit
„ certaines marques de leur origine qui
„ les décelent, quand on y prend garde.
„ Ces marques ſont un front ſi étroit que
„ leurs cheveux paroiſſent toucher à leurs
„ ſourcils, & occupent les deux tempes,
„ ſe terminant au-deſſous de l'oreille;
„ ces mêmes cheveux ſont d'ailleurs ru-
„ des, gros, droits comme du crin, &
„ fort noirs. Ils ont le nez petit & min-
„ ce, avec une petite éminence à l'os,
„ d'où il ſe termine en pointe, & ſe re-
„ courbe vers la levre ſupérieure. Ces
„ ſignes, auſſi-bien que quelques taches
„ noires qu'ils ont ſur le corps, décelent
„ ce que la couleur du teint ſemble ca-
„ cher (*a*)„.

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européen & de la Péruvienne; car la ſeconde eſt déja plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, expoſés à l'inclémence de l'air, au ſerein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des ſaiſons, ont auſſi le viſage fort hâlé; mais ils ſeroient beaucoup moins noirs, s'ils ne ſe frottoient avec des drogues &

(*a*) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch.* 5. *pag.* 228.

des graiſſes. Cette coutume de ſe mâtacher la phyſionomie & de ſe peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les ſauvages de l'Afrique, de l'Aſie, & des Indes occidentales, n'eſt point une mode dictée par le caprice de ces hommes groſſiers ; c'eſt un vrai beſoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont ſenti de leur temps en Europe, comme les Hurons le ſentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les inſectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroiſſent être dans leur élément favori : au printemps ils obſcurciſſent le ciel & couvrent par leur multitude la face de la terre. De quelque côté que les hommes ſe tournent, ou ſe cachent, ils ſont pourſuivis, perſécutés, dévorés par des eſſains de mouches, de taons, de mouſtiques, de Couſins, de Mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus cauſtique que dans les lieux défrichés, où l'athmoſphere eſt plus pure. On ne connoît juſqu'à préſent que deux moyens pour ſe garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la ſenſibilité à charge dans ces climats ſauvages ; c'eſt de ſe tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs

cases (*a*), ou de se munir comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espece d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras: en jettant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ; mais comme cette fumigation est presque aussi gènante, que la piquûre des mouches memes, & qu'elle occasionne des maux d'yeux,

(*a*) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des especes d'agarics qu'ils cueillent sur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des soubrevestes & des chemises enduites de graisse & de suif: sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivants par des insectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favorise singuliérement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

& la cécité, à laquelle les Lappons sont si sujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte impregnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les forêts, sans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leurs œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possedent une infinité de drogues différentes dont ils se vernissent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante

qu'elle laiſſe une traînée & une piſte par-tout où un homme ainſi barbouillé a paſſé depuis peu. Les Eſpagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat ſeul, la route que leurs compatriotes avoient tenu au travers des bois, attribuerent cette prétendue ſagacité à la fineſſe du ſens; mais on s'eſt convaincu enſuite que les Européens acquierent bientôt ce diſcernement en fréquentant les peuples ſauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On ſent un Hottentot à un quart de lieue ſous le vent (*a*).

(*a*) C'eſt peut-être auſſi à cette forte exhalaiſon que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui pourſuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européens, qu'elles ne peuvent éventer de ſi loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produiſoient un effet contraire: ils ont cru qu'en ſe frottant de couperoſe & de ſuc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui ſe diſoit Dieu incarné, ſous l'Empire de Vitellius, avoit eu ſoin de ſe munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'expoſa en préſence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureuſement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce ſcélérat

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mêlange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur

n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem : Tacit. Hist. lib. II. 62*

la poitrine, ſur les bras, la marque permanente & diſtinctive de ſa nation : il eſt certain au moins que les Negres à front cicatriſé ne ſe font ces taillades dans le viſage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes (*a*).

En Europe, les Légiſlateurs ont conſervé l'uſage des ſtigmates pour en faire le caractere de l'infamie: il y a une loi de Conſtantin qui défend de les imprimer dans le viſage, non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de l'homme, comme il eſt dit dans cet Edit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

(*a*) Les Negres ſe reſſemblent ſi fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de ſe reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent preſque aucune différence ſenſible.



SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut ſon *Mémoire ſur les Druides* à l'Académie des Inſcriptions en 1746, pluſieurs membres de cette compagnie, pouſſés par un zele indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates: ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelqu'autre écrivain auſſi peu véridique; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiecle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe ranger en lignes ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts, avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui insulterent l'Abbé Dubois, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause, en accordant que l'homme sauvage est quelquefois emporté, cruel, & sanguinaire : la difficulté eût été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquiere, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la Nature.

Il n'est pas question ici de faire la satyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé: trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort: il falloit bien rendre odieux ceux

qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere si frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute espece de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les idoles du Mexique. Ici l'exagération est si grossiere & si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en amphithéatre dans toute cette ville barbare: on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes: on trouva cent & trente mille crânes de personnes dévouées & sacrifiées, en difrents temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavereux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des Temples; & que l'un & l'autre a moins pensé à inf-

truire la postérité, qu'à excuser les grandes & infames actions des conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Hannibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager: si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables caractéristiques des mœurs sauvages; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomene sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrierent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir, que leurs *Auto-da-fé* sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a crée. Tels sont les préjugés &

ſa prévention, il abhorre dans ſes voiſins ce dont il eſt lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatiſme, on déteſte ceux qui brûlent des hommes ſur les bûchers de la Superſtition ; la vérité eſt que les uns & les autres ſont également plongés dans l'oubli de la raiſon, & que leur triſte erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philoſophes ont cru que l'uſage de ſacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce ſens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes au pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes ſur leur table (*a*).

(*a*) Cluvier, en parlant dans ſes *Commentaires ſur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiſton ou à Irmenſul, qui n'étoit autre choſe qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à ſacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé ; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ſes *Fortaling af de vilde volkes*, eſt auſſi de cet avis inſoutenable ; puiſqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu beſoin de

Il n'y a pas de nation dans l'Hiſtoire, à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiecles dépeuplé ou dévaſté la terre, l'établiſſement & les pro-

---

manger avant qu'ils aient eu beſoin de prier: d'ailleurs pluſieurs Sauvages de l'Amérique rôtiſſoient leurs priſonniers, ſans avoir, & ſans avoir jamais eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des ſacrifices humains, qui tirent par conſéquent leur origine de l'Anthropophagie: on a fini par offrir aux Dieux les priſonniers qu'on avoit anciennement dévorés ſoi-même. Delà ſont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hoſtis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable ſacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiſit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois: on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloiſe, & un Grec avec une Grecque: on n'avoit apparemment point de priſonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres: ou ſi l'on en avoit, on n'oſa les ſacrifier de peur de repréſailles.

grès du Christianisme ne l'avoient fait cesser. On est saisi d'horreur, quand on réfléchit sur le génie de la plupart des Religions fondées sur des idées affreuses de vengeance, de massacre & de désolation : aussi les immolations, les victimes, les holocaustes, les hosties, les sacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus souvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'est flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du sang de tous les êtres animés, il falloit bien ensanglanter leur sanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit soif, & dans l'instant o[illegible]mmoit un captif au piedestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (*a*), les Indiens, les Phéniciens,

(*a*) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvieme siecle ; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitants des provinces de *Xanlu* & de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir & qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude,

les Perſans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Eſpagnols, les Negres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profuſion: s'il n'eſt pas poſſible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutiſſement, c'eſt que cet état a précédé les temps hiſtoriques, & par conſéquent une nuit obſcure a dérobé aux yeux de la poſtérité une partie de ces atrocités.

On peut ſe figurer comment & par quels degrés on aura, dans les ſociétés naiſſantes, combattu la barbarie de la vie ſauvage: chez les Mexicains, on ſacrifioit encore des victimes humaines, & quand il ſeroit vrai, comme le prétend Las Caſas, qu'on n'en avoit ſacrifié que cent cinquante ſous le regne de Montezuma, ce nombre ſeroit plus que ſuffiſant. En même temps on y nourriſſoit un priſonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Peru-

n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai: on étouffe ainſi plus de trente mille enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne ſoit pas venue aux magiſtrats d'un pays ſi fécond.

viens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le ſervice des autels: ils ſe contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de ſang, qu'on répandoit ſur de la farine dont on pétriſſoit des gâteaux, que tous les ſujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande ſolemnité annuelle (*a*). Il paroît que cela prouve aſſez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit ſuivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ſes loix & ſes arts, eſt bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner ſa religion.

Comme dans la combinaiſon poſſible des idées, il n'y a pas une ſeule propoſition dont on n'ait ſoutenu la propoſition contraire, un Auteur a mis en queſtion ſi l'uſage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou oppoſé aux intentions de la nature. La deſtruction, quoique néceſſaire, d'un être animé eſt un acte de

(*a*) Voyez *Garcilaſſo, hiſtoire des Incas, Tome ſecond, Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre ſecond volume, en traitant de la religion des Américains.

violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une ſenſation douloureuſe : & toute ſenſation douloureuſe eſt un mal phyſique pour le moindre inſecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou reſpire ſur la ſurface de cette planete; la façon de décompoſer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de ſon organiſation intime & de ſa ſenſibilité, eſt ſans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe ſi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant pluſieurs actions réellement indifférentes ceſſent de l'être dans l'ordre civil & ſocial, où les Légiſlateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs eſprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illuſion que par la force; il a fallu à la fois leur inſpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime: afin que les vivants appriſſent à ſe reſpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes reſpectables, en conſacrant, par des cérémonies impoſantes, les déplorables reſtes de leur exiſtence paſſée.

Il paroît que la coutume de ſe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un ſiecle, que d'un peuple ou d'un pays; puiſqu'elle a été répandue ſur toute la terre; cepen-

dant M. Rœmer fait mention, dans sa description de la Guinée, d'une race de Negres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, Anthropophages par instinct, & quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Négriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce fait seroit surprenant, s'il étoit vrai; mais il a été contredit par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viscere, occasionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des especes d'hommes armés de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans: les anciens Syriens

avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestine aient eu un défaut à peu près semblable, puisque St. Jérôme s'etoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entieres d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomene, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres réguliérement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du Midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Negres de l'Afrique qui s'éguisent les dents avec une lime (*a*) ; de sorte que

(*a*) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Cavazzi*, T. 2. page 82.

leurs deux mâchoires paroiſſent contenir douze canines, les huit inciſives ayant été effilées aux deux angles avec tant de ſubtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, ſi l'on n'en étoit auparavant inſtruit. C'eſt vraiſemblablement cette bizarrerie qui a donné naiſſance à la fable des Negres à phyſionomie de tigre dont Rœmer fait mention : ſi entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on eſt dans la pratique de ſe défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura ſuffi pour faire ſoupçonner à des voyageurs ſuperficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'eſtomac, puiſqu'elle n'eſt appuyé ſur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruiſent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui ſe nourriſſent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être perſuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs priſonniers pour aſſouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Bréſil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anhtropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme

femme qui ſe jetta avec tant d'emportement ſur le meurtrier de ſon fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civiliſées des excès auſſi funeſtes de l'animoſité publique contre des magiſtrats fauſſement accuſés, ou des tyrans véritables ; on a dévoré à Paris le foie & les poulmous du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit ; mais ces inſtants de rage de quelques ſcélérats obſcurs & furibonds n'ont, dans aucune ſociété du monde, dénaturé le caractere des membres ; & on auroit tort de conclure que les François étoient Anthropophages ſous Louis XIII, ou ſous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, ſous peine de deux cents ſols, aux ſorciers de manger de la chair humaine: on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au dix-ſeptieme ſiecle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, ſans le rôtir dans un combat de religion où il s'agiſſoit de ſavoir ſi Dieu s'étoit incarné ſous la figure d'un vautour, ou ſous la forme d'un crocodile. Cette diſpute, ſi humiliante pour la raiſon, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, ſi les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'inſtant où l'on verroit l'Europe,

l'Asie & l'Afrique désolées par la surperstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort ; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est termi-

née, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atacapas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baie de St. Bernard dans le golfe de Mexique : les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en pieces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (a) de se trouver.

(a) *Mémoires de M. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le Page du Pratz.*

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous: une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé en douze ans, six mille hommes enlevés à la seule isle de Porto-rico: il faut sans doute qu'ils aient regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois especes d'Anthropophages ; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir ; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pison dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés ; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient gueres de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit : peut-être n'a-t-on pas connu trois

peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité fût réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui désesperent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples, sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps, au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre

les paupieres, de déraciner les cils & les ſourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des inciſions figurées, d'incruſter des cailloux dans la peau du viſage, de ſe ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnoſité des feſſes, de ſe damner, de ſe brûler, de ſe manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale ſur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit reparti une moindre portion de ſenſibilité qu'au reſte des hommes, avoient auſſi moins d'humanité, moins de commiſération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en eſt une preuve : il en exiſtoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent ; & nous avons déja obſervé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroiſſoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreſte & brutale. D'un autre côté, leur pareſſe exceſſive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuiſſance de leurs inſtruments groſſiers, l'inſtinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiſer, ni réduire en troupeaux ſédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de reſſources. Il eſt conſtant qu'on n'a point vu dans

toutes les Indes occidentales un ſeul peuple Nomade ou Paſteur, comme il y en a tant dans l'Aſie & l'Afrique. La chaſſe, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une ſubſiſtance précaire, familiariſe le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des méſintelligences & des guerres éternelles. Cet état eſt donc le plus déſavantageux où les hommes puiſſent être réduits ; & ſi tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, ç'a été lorſqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comeſtibles, & qu'elles n'avoient amené à la ſervitude aucune eſpece de quadrupedes & de volatiles, de ſorte que les chaſſeurs & les animaux étoient également ſauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand-Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puiſſant, magnifique, & qui ſert de la chair humaine ſur ſa table & celles de ſes courtiſans (*a*). Il paroît

---

(*a*) " Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-
" Macoco, vers le Congo, des centaines de
" perſonnes par jour pour ſa table, & pour la
" nourriture de ſa maiſon. Et il y a pluſieurs
" peuples où on a des haras d'hommes & d'en-
" fants, qu'on va tuer pour manger comme on
" fait ici les moutons. M. Toynard diſoit qu'on

presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se

„ lui contoit en Portugal qu'en . . . . . quand „ on exposoit des hommes au marché tous vi- „ vants, qu'on marchandoit, l'un l'épaule, „ l'autre la cuisse, & que les Portugais qui „ avoient besoin d'esclaves alloient là en ache- „ ter. M. Toynard ayant dit, il vous ont „ bien de l'obligation; point du tout lui ré- „ pondit le voyageur Portugais, ils croient „ que nous ne les trouvons pas assez gras. *Recueil de l'Abbé de Longuerue*, page 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique ; mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'art. *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands : il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déja été inséré dans le Tome VII, au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européens ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les François firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau monde que bien des personnes ne se l'imaginent : on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où au rapport de M. de la

Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs prisonniers (a). Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & réfugiées à la côte du continent entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitants abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui régnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoiqu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit

(a) *Voyage de la Riviere des Amazones, Edition de Paris 1745, p. 87 & 97.*

connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européens, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, qui par le prétendu raffinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des François extrêmement mauvaise, parce qu'elle étoit naturellement salée (*a*), ajoute ensuite

(*a*) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en assurant que les sauvages de l'Amérique septentrionale se

dans ſon hiſtoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour maſſacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'eſpérance de faire un excellent repas de ſa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites ſont malheureuſement les ſeuls au Paraguai, qui faſſent uſage de ſel. Il ſemble que ces deux paſſages comparés ſe contrediſent ; non que nous doutions un inſtant, que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie ſincere de manger du Jéſuite ; mais il eſt fort probable qu'ils avoient pour cela des raiſons plus graves & plus ſérieuſes que celles qu'alléguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent auſſi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui

plaiſoient beaucoup, de ſon temps, à manger des Européens. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs ; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment feroit-il poſſible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité euſſent pu dégrader juſqu'à un tel point la dignité de leur nature ? Demandons à notre tour au raiſonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir juſqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, ſuperſtitieux, traîtres, meurtriers, parricides, deſpotes, eſclaves....

ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes au contraire préféroient les mollets des jambes & les carnoſités des cuiſſes (*a*): ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (*b*), dont la chair leur paroiſſoit peut-être moins ſavoureuſe, ou plus dégoûtante, ſi quelque choſe peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Eſpagnols employerent à la deſtruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celles des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

(*a*) *Torulos brachiorum & femorum & ſurarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(*b*) Cavazzi, dans ſa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même choſe des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut preſque faire aucun fond ſur le témoignage de ce Miſſionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement: on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres, ou des Relations de l'Afrique.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers : ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jeter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains Anthropophages paroissoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur ; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord,

ſe ſont adonnées à la Guldive, au Tafia & à l'eau de vie, elles ſe réjouiſſent auſſi davantage & même immodérément. Il eſt preſqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on diſe dans l'hiſtoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abuſent des liqueurs ſpiritueuſes que des empoiſonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas ſuffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des iſles ſont les ſeuls qui aient retenu leur caractere ſombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtiſſoient leurs captifs, & dépeuploient l'iſle de Porto-rico.

Pour completter ce qui reſte encore à dire ſur les Anthropophages, nous examinerons en peu de mots, ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré en Amérique le mal vénérien, comme pluſieurs écrivains du ſeizieme ſiecle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypotheſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les ſavants, ſi l'illuſtre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer ; il ſe fondoit ſur la malignité des humeurs & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique

compoſent un poiſon redoutable : cette malignité peut être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un cauſtique ſi actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures ſur leſquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par M. de Mead, dans ſa *Méchanique des venins*, ne laiſſe aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de ſel que les Chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme (*a*), & qui ſurpaſſe de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, ſujets à une maladie particuliere ; mais il y a toute apparence que le ſel n'abonde dans la ſubſtance de l'homme, qu'à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait pour impregner ſes aliments : ſi l'on avoit ana-

---

(*a*) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'Analyſe ; & qui fait, à peu près, la cinquantieme partie du ſang : le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à peu près la quatre-vingtieme partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aiman. Cette matiere rugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt-quatre livres de ſang, dans d'autres elle eſt infiniment moindre.

lyſé la liqueur ſanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui ſe nourriſſent de choſes parfaitement inſipides & trempées dans aucune eſpece de ſaumure, on auroit, ſans doute, obtenu une moindre portion de ſel animal. Ainſi cette obſervation eſt ſans juſteſſe relativement à l'origine ou à la cauſe immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit ſa vraie ſource dans l'Anthropophagie, a été, ſi je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous eſt reſté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes caprices médicinaux* : dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit atteſté, que les vivres ayant manqué aux troupes Eſpagnoles & Françoiſes qui dévaſtoient la malheureuſe Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramaſſé en ſecret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes eſpeces d'aliments, qui occaſionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraiſemblance à ce conte, qui en eſt abſolument deſtitué, ajoute qu'il a fait des expériences ſur des cochons, ſur des éperviers & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers ; & au bout de ce temps, dit-il, je ſuis parvenu à envenimer ces ani-

maux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françoises persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau monde ; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes (*a*).

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'isle de S. Domingue, où les naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette

---

(*a*) *Sylva Sylvarum Cent.* 1. *Edit. in-fol. Leipsiæ.*

hypothese, puisqu'en ce sens le siege, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomenes de la nutrition des animaux avec la substance des individus de leur espece respective, a eu la constance de repaître pendant six mois, un chien avec la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation ni aucun des symptomes décrits par l'Empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante ait mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, & ait par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employées sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux (*a*).

(*a*) Monconis rapporte, dans ses Voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomenes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

Mais comme il n'eſt queſtion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des ſubſtances animales, en tant qu'elles ne ſont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin François paroît ſuffiſant pour démontrer, independamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui ſont Anthropophages dans leur eſpece, ne ſouffrent rien de la qualité de cette nourriture ſi analogue à leur propre eſſence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainſi que la viande de cochon affecte les Lévantins d'une eſpece de Mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fauſſe, pour juſtifier cette aſſertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humain moulus que les Pariſiens mangerent pendant la Ligue, pour déſobéir juſqu à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduiſit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, ſans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans les plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prou-

ve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuſes : ſi l'on avoit compoſé du pain avec des oſſements broyés d'autres animaux, il en auroit réſulté des inconvénients exactement ſemblables, & l'on peut dire que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui indiqua cette prétendue reſſource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un politique dénaturé & un mauvais phyſicien. Le *Digeſteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enſeigné le vrai moyen de tirer des ſubſtances oſſeuſes une nourriture innocente.

Au reſte, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & pluſieurs autres Naturaliſtes de ſon temps, c'eſt qu'ils ont ſuppoſé des peuples entiers qui ne ſe ſuſtentoient uniquement que de chair d'homme, ſuppoſition abſurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes des Atac-apas de la Louiſiane, des anciens Caraïbes des iſles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Breſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce ſeroit établir un pyrrhoniſme hiſtorique preſqu'inſenſé : quoi de plus naturel qu'un ſauvage rendu furieux par la faim, & mangeant ſon priſonnier, ſon ennemi ? L'idée qu'a ce ſauvage que ſon priſonnier lui appartient, paroît aſſez fondée : qu'il

peut le manger, s'il aime cette viande ; voilà une conſéquence qu'il tire réguliérement de ſes principes ; mais il y a loin encore delà à une nation qui expoſeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de ſang froid les membres de ſes ſemblables. Quoique les Auteurs de *l'Hiſtoire univerſelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'eſt point vrai ni vraiſemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme pluſieurs Médecins du ſeizieme ſiecle ne connoiſſoient point, ou preſque point, la ſource originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconſidérément à une foule de conjectures ſur les cauſes qui avoient infecté l'armée Françoiſe, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peſte ſi meurtriere qu'elle faiſoit craindre la mortalité du genre humain en Europe : ces conjectures ne ſont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité ſur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on ſe faiſoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Céſalpin, les Eſpagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Véſuve, ayant mêlé de la ſanie de lépreux dans du vin grec, livrerent à deſſein ce poſte aux troupes

de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs inteſtins cette contagion qu'on a nommée enſuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juſte titre, s'étonner que Céſalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'eſt pas moins ſurpris que Fallope ſoutienne que les Eſpagnols délayerent de la céruſe dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuſes qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ſes périodes ſucceſſifs? Il ſe ſeroit épargné ces raiſonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'inſtruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit conſulté Roderique Dias de Iſla, Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans ſon ouvrage intitulé *Contra las Bubas* (a),

---

(a) Comme ce paſſage de Dias de Iſla eſt fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par M. Aſtruc.

« In Hiſpaniâ morbus ille viſus eſt anno 1493, „ Barcionæ, quæ primum infecta, & ſic deinceps Europa cùm reliquo orbe univerſo, cujus „ partes hodiè innotuerunt. Originem traxit in „ Inſulâ Hiſpaniolâ, quod ſatis longâ, certâque

que le mal vénérien se manifesta à Bar-

„ experientiâ compertum fuit. Cum enim à
„ Christophoro Colono (sive Columbo) Tha-
„ lassarchâ reperta & detecta esset, militibus
„ cum incolis conversantibus, quod affectus
„ contagiosus esset, facile communicatus est,
„ & quam citissimè in exercitu grassabatur;
„ cumque dolores ejusmodi numquam ab illis
„ conspecti aut cogniti essent, causam in maris
„ labores & navigationum molestias referebant,
„ aliasque occasiones, ut cuique probabile vi-
„ sum erat. Et cum eodem tempore, quo Co-
„ lonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici
„ Barcionæ degerent, quibus itineris rationem
„ reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat,
„ mox tota urbs eodem morbo corripi cœpit la-
„ tissimè se diffundente ..... Sed quia in-
„ cognitus hactenus valdèque formidabilis vi-
„ debatur, jejunia, religiosæ devotiones aliæ,
„ & eleemosynæ institutæ sunt, ut Deus illos
„ à morbo tueretur. At sequente anno 1494,
„ cum Rex Galliarum Christianissimus Caro-
„ lus, qui tum rerum potiebatur, ingentem
„ exercitum in Italiam duxisset multi Hispano-
„ rum qui hostes illorum erant, ibidem hac
„ lue infecti vivebant, adeo ut mox regiæ co-
„ piæ inficerentur; ignaræ tamen quis qualisve
„ morbus esset, aut quo nomine appellandus,
„ credebant ex ipso aëre regionis subortum.
„ Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum*: Itali
„ autem & Neapolitani, quibus nulla ejus
„ hucusque notitia, *Gallicum* nominabant.
„ Deinceps vero, prout acciderat, quisque
„ pro lubitu aliud nomen imponebat. *Astruc de*
„ *Morb. venereis, Lib. I. Cap. IX.*

celone

celone en 1493, & qu'il se répandit delà comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de S. Domingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui, n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptomes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jeta chacun dans la consternation : on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante (1494), Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'oppo-

ſer à l'invaſion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françoiſes, qui, ne ſachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuſerent le climat inſalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour ſignifier cette maladie dont ils ne connoiſſoient que les ravages, ſans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des François, appellerent cette même indiſpoſition le *mal François.* Enſuite chacun le nomma comme il jugea à propos, ſelon le pays d'où il le crut originaire.

Ce paſſage paroît prouver déciſivement que la maladie vénérienne étoit dans ſon principe, & peu après ſa tranſplantation, extrêmement maligne, contagieuſe, & qu'elle ſe propageoit ſans contact immédiat, ſinon par celui de l'athmoſphere ambiente. Comment eût-il été poſſible autrement que trente à quarante perſonnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493 (*a*), euſſent

---

(*a*) Chriſtophe Colomb ramena, à la vérité, de ſon premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt-deux perſonnes tant ſoldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut gueres plus de quarante perſonnes qui l'accompagnerent à Bar-

infecté tout d'un coup cette ville immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puiſſe accabler l'humanité? La progreſſion & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il ſe tranſmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'eſt parvenu en Ruſſie que ſous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il ſéviſſoit déja en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifeſté plus de ſoixante ans auparavant à Moſcow, de ſorte qu'il avoit achevé le tour du globe, ſi l'on en excepte les terres Auſtrales, en 1700.

On a accuſé les médecins du quinzieme & du ſeizieme ſiecle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à ſouffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas eſſayé tous les remedes poſſibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préſervatifs convenables pour en retarder les progrès: on ſouhaiteroit qu'ils euſſent renouvellé les loix Egyptiennes & Moſaïques contre la lepre, ou qu'ils euſſent employé, de leur

celone; le reſte de l'équipage étant reſté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

temps, les précautions dont on uſe aujourd'hui, quand la peſte arrive du Levant; mais ce reproche n'eſt pas fondé, puiſque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre qu'on conſulta à la fois la prudence des magiſtrats & l'art des médecins, qu'on preſſentit les ſuites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la poſtérité.

La vivacité des atomes peſtilentiels étoit telle dans ſon origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné: ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reſte c'eſt un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux ſiecles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit déſolé par la lepre, & qu'il y avoit, ſelon Matthieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies ſi analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeſte combinaiſon auroit pu porter ſes ravages à un degré qu'il eſt impoſſible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on obſerva, à l'arrivée de l'Eléphantiaſe Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les perſonnes de qualité avant que de deſcendre au petit peuple: ſi le

mal d'Amérique n'a pas exactement ſuivi cette marche en Europe, d'abord après ſa tranſplantation, au moins eſt-il certain qu'il attaqua la plupart des princes contemporains, dont les médecins ont été aſſez indiſcrets pour publier les foibleſſes de leurs maîtres, afin de conſoler apparemment le reſte des hommes. L'Italien Braſſavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a adminiſtré le bois de Gayac au Pape Pie ſecond, & que Sa Sainteté en a été ſoulagée. Maître le Coq dit qu'il a adminiſtré des frictions au Roi François I (*a*). Les médecins de l'Empereur Charles-quint nous apprennent qu'ils avoient conſeillé à Sa Majeſté de quitter le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la Squine Orientale, dont ce prince fit uſage juſqu'à ſa mort.

(*a*) " Il mourut à Rambouillet d'un ulcere „ entre l'anus & le ſcroton, cauſé par ſon incon„ tinence, & qui l'avoit déja mis en danger de „ mort à Compiegne, ſix ou ſept ans auparavant. „ *Daniel, Hiſtoire de France*, *p*. 434.

Fin de la ſeconde Partie.



TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux.



LEs Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la Baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrein immenſe : ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpece humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux

iſles les plus reculées dans le ſein de l'Océan où les Navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur ſort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du quatre-vingtieme degré de latitude, des êtres conſtitués comme nous ne ſauroient reſpirer pendant douze mois, à cauſe de la denſité de l'athmoſphere.

Je ſais qu'on y a ſoutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raiſon de la plus grande obliquité des rayons ſolaïres, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaiſons & les feux toujours renaiſſants temperent les pays voiſins : on ajoute que les vaiſſeaux qui ſe ſont le plus élevés, ont eu moins de glaces au quatre-vingt-cinquieme degré, qu'on n'en a ordinairement ſur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui ſans doute, parce que les glaces ſont plus rares dans la haute mer que ſur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour ſe former. Du reſte, tout conſidéré & abſtraction faite de quelques cauſes ſingulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut gueres douter de la progreſſion réelle du froid pendant l'hiver en raiſon de l'éloignement de l'Equateur, ou de la pro-

ximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypotheses auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des terres Arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en physique une absurdité.

Le traité de M. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales, porte tous les caracteres d'une théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulphureuses élevées des terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermometre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groënland, le ciel s'éclaircir tout-à-coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées ; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obs-

curité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord ſoient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'athmoſphere éprouve, aux deux extrêmités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques ſeroient conſtantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre; mais on ſait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, ſans que le mouvement diurne de la terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver ſi Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la diſcuſſion du ſentiment de M. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & auſtrales ſont de la même ſubſtance que les queues & les chevelures des Cometes: c'eſt ſubſtituer une difficulté à une autre difficulté, ſans avancer d'un point l'état de la queſtion, puiſqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaiſſeau Hollandois, qui s'eſt élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaſte étendue de mer, ſans la moindre apparence de quelque baſe terreſtre qui ſupportât des montagnes brûlantes; mais ſans entrer ici dans la queſ-

tion de l'aplatiſſement du globe, qui ne ſauroit être auſſi conſidérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, ſi l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conſéquences en déduira-t-on reſpectivement à la température de l'air? l'Iſlande poſſede un des plus terribles volcans qu'on connoiſſe : il eſt fort ſouvent en travail, & vomit d'immenſes tourbillons de flamme ; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'eſt pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Auſſi reſſent-on dans l'Iſlande, malgré la préſence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermometre de Réaumur y deſcend ſouvent à quatorze degrés au-deſſous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cents lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y ſuffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete eſt probablement habitée par des hommes jusqu'au quatre-vingtieme degré de latitude, je n'ai point haſardé une conjecture vague. Voici les preuves ſur leſquelles je me fonde.

Boerhaave & d'autres médecins de nos

temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le ſang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit (*a*), ont produit des calculs ſi fautifs qu'on ne peut les adopter ſans contredire l'évidence. Là où l'eſprit de vin bien déflegmé ſe geleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, la circulation du ſang ſeroit interdite. Cet axiome reſſemble à tant d'autres déciſions philoſophiques, il n'y manque que la vérité.

Au ſoixante-huitieme degré de latitude, l'eſprit de vin le plus pur, le plus rectifié, ſe gele réguliérement tous les ans; l'aiguille de la Bouſſole ceſſe de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y

(*a*) M. Boerhaave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puiſſe eſſuyer, auroit dû porter ſon calcul au moins à dix degrés de plus du Thermometre de Farenheit, & il ſe feroit trouvé alors moins éloigné de la préciſion; quoiqu'il ſoit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, ſuivant la conſtitution & l'habitude. Il en eſt de même du froid; les Negres ne ſauroient ſupporter le degré de froid auquel les Groenlandois réſiſtent: les Groënlandois, tranſportés ſubitement dans la Zone torride, ſeroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains ſupportent toute leur vie.

fige très-fouvent. Cela n'empêche pas que les Européens, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Goënlandois, n'aient des établiffements encore plus voifins du Pole que le point de la congélation de l'efprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jeter rapidement un coup d'œil fur l'état des colonies Danoifes, telles qu'elles fubfiftoient au Groënland en 1764, fuivant un extrait des régiftres de la Compagnie du commerce de Norvege (*a*).

A Egedefminde, au foixante-huitieme degré, dix minutes de latitude, habitent pendant toute l'année, un marchand, un affiftant & des matelots Danois :

Les loges de Chriftians-haab & de Claus-haven au foixante-huitieme degré, 34 m. font occupées par deux négociants en chef, deux aides & un train de mouffes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye fi fameufe par les prodigieux glaçons qui en fortent, & qu'on prendroit de loin pour des mon-

(*a*) M. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, une lifte des colonies Danoifes au Groënland, dont toutes les latitudes font fautives & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Danemarck fur la fin de 1765.

tagnes flottantes : ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le Détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au soixante-neuvieme degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la Compagnie du Groënland, avec des matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cents tonnes d'huile ; mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au soixante-neuvieme degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le négociant Dalager ; il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Groënlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoack, au soixante-onzieme degré, 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette ha-

bitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européens résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques, peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déja plus des hommes, en Amérique, sous le soixante-septieme degré de latitude N: n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer: mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au soixante-treizieme degré & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groënlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du soixante-dix-huitieme degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le quatre-vingtieme, sous le quel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du quatre-vingtieme degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole ; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré ; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes : elle y dépense peut être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelqu fois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une va-

riété ſurprenante de créatures terreſtres. Cette obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet eſprit actif qui vivifie la matiere modifiée à l'infini, ſans que la différente température de l'air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'inſectes, plus de reptiles, plus d'oiſeaux: là où le gibier & les animaux ſauvages ſe multiplient, les hommes manquent: la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des inſectes, celle des reptiles, celle des oiſeaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroiſſement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid exceſſif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voiſinage des Poles, où l'athmoſphere & les ſubſtances terreſtres ſont ſi comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préſerver ſa ſeve & ſes tiſſus ſubtils, on voit que la mer a reçu, par compenſation, ce qui manquoit à la terre: ſous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui ſurpaſſent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gi-

gantesque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse : mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacées sont tous carnassiers (*a*), & que le Nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés & sensibles. La réproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par-tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'isle de Mayn, trois cents cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept

---

(*a*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfisch-aas* ou aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, ſans compter celles qui étant bleſſées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer ſur des côtes perdues (*a*). L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monſtres: Horrebow aſſure dans ſa relation de l'Iſlande, qu'en éventrant une Baleine enſablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix cents morues, beaucoup d'oiſeaux aquatiques, & une proviſion de harengs de pluſieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il ſoit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais oſé, dans une barque fragile, ſe montrer devant les Cétacées des mers du Nord, ſi l'inſtinct de ces machines flottantes n'étoit auſſi obtus, auſſi borné que leurs organes ſont groſſiérement conſtruits: on les détruit ſans les combattre: & la chaſſe d'un ſeul lion eſt ſans comparaiſon, plus dangereuſe dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines ſur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité ſinguliere à prendre de ſi gros poiſſons a tellement diminué leur nombre, que pluſieurs peuples

---

(*a*) *Cranz Hiſtorie von Groënland. Tom. I. pag.* 144. *Barby* 1765.

maritimes ſe ſont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puiſque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement. La meilleure ſtation pour cette pêche étois jadis entre le Groënland, l'iſle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le ſoixante-dix-ſeptieme juſqu'au ſoixante-dix-neuvieme degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & ſe ſont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles ſe ſeront repeuplées & que le défaut de ſubſtance les contraindra une ſeconde fois à ſe répandre ſur un plus grand eſpace.

Je n'étendrai point davantage cette digreſſion ſur l'hiſtoire naturelle du Septentrion: on peut remonter à la ſource, & puiſer dans l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il eſt ſouvent fabuleux, quelquefois déraiſonnable, & de temps en temps auſſi enthouſiaſte que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également ſe défier du Conſul Anderſon: ſa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'eſt repoſé indifféremment ſur des traditions vagues, des rapports infideles, contradictoires, & ſur des obſervations qu'il n'avoit point faites: la partie de ſes écrits qui concerne l'origine, l'hiſtoire, & l'état actuel des

habitants de la Zone glaciale, n'eſt qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderſon avec aigreur : meilleur naturaliſte que lui, obſervateur plus paſſionné, il n'auroit rien laiſſé à deſirer, s'il avoit moins flatté ſes peintures, & ſi ſes recherches, étendues au-delà des rivages de l'Iſlande, avoient embraſſé un champ plus vaſte.

Je ne parle pas de la deſcription qu'a donnée du Groënland le moine Meſanges, qui paroît avoir été en démence lorſqu'il a compilé cet abſurde ouvrage : il peuple le Septentrion de Démons & d'oyes ſauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Groënlandois les tranſportent au-delà des nues dans les eſpaces imaginaires : c'eſt une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéreſſant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudſon, ſi au lieu d'y chercher un paſſage impoſſible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à conſidérer les Sauvages de ces contrées ; & ſi muni de Thermometres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la deſcription des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins ſe livrer au plaiſir de conjecturer ſur ce qu'il n'a pu voir : en vain,

s'appuie-t-il ſur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix eſt lui-même un Relateur ſuſpect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Groënland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants ; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverſe une contrée en eſt incapable. Si ce zélé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de conſidération parmi les Savants.

Cranz a ſuivi Egede, & a continué l'hiſtoire du Groënland juſqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes : le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques ſous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Entre les écrivains du ſeizieme ſiecle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le ſiecle ſuivant, il n'y a que la Peyrere, qui plein de ſes idées ſur les Préa-

damites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord, dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves de ſon ſyſtême, qui n'avoit pas beſoin de preuves: on lit encore aujourd'hui avec plaiſir les Relations qu'il a publiées de l'Iſlande & du Groënland; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en ſoit défectueuſe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abſolument controuvés.

Avec tous ces ſecours, il ne ſeroit pas poſſible de donner des éclairciſſements & des notions ſatisfaiſantes ſur les Eskimaux, ſi rarement viſités par des voyageurs éclairés, ſi l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le ſavant Wormius avoit toujours ſoupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne different en rien des Groënlandois, & qu'ils conſtituent tous enſemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'inſtinct, les mœurs, & la figure ſont parfaitement ſemblables. La Peyrere avoit avancé de ſon temps, ſans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groënland, n'étoit pas intelligible pour les ſauvages placés à l'Occident du détroit de Davis; Anderſon avoit répété la même opinion; de ſorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un Miſſionnaire Danois, qui avoit appris à fond

le Groënlandois, entreprit à la ſollicitation de M. Hugh Palliſer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique ſeptentrionale: il pénétra fort avant dans le Labrador; & après pluſieurs courſes, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Groënlandois. Ces Américains le comprirent ſans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eſt l'idiôme national de leur pays (*a*): charmés de voir un étranger ſi inſtruit, ils l'accablerent de careſſes, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne conſentirent à ſon départ qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année ſuivante: ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantſik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européens & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (*b*), ce

(*a*) En 1752 un Capitaine de navire Anglois avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groënlandois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux peuples; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Cranz Hiſt. v. Groënland*, T. 1. pag. 337.

(*a*) Les Groënlandois ſe nomment auſſi

qui

qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on ſe ſert ſi indiſtinctement, & quelquefois à l'égard de ſes voiſins, parce que les hommes ſont exceſſifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit longtemps vécu chez les Groënlandois, leur compara les Eskimaux, ſans pouvoir démêler la moindre difference entre les uſages, les phyſionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces ſauvages.

Il eſt ſuperflu de rechercher vers quelle époque les Américains ſe ſont jettés dans le Groënland: ils avoient vraiſemblablement déja occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puiſque les Iſlandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme ſiecle leurs premieres colonies au Groënland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec leſquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles: ne

---

eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui ſignifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes Relations, ne ſont que des corruptions. *Egede, Hiſtoire naturelle du Groënland, pag.* 9.

comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en voulant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groënland, & que delà leurs filiations se soient avancées dans l'immense continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques savants, qu'ils ont adopté sans examen ce systême romanesque comme une vérité historique: cependant rien n'est moins vrai: on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Groënland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déja occupé par un peuple assez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux qui les premiers posséderent cette terre de désolation: M. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes traditions nationales, assure positivement que les peuplades Groënlandoises, sans en excepter aucune, sont originaires de l'Amérique. Ce

ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré par les faits que le langage des Eskimaux ſitués ſur le rivage Occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Groënlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iſlande, de la Norvege, & de la Samoyédie; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiômes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Lappone, & une Grammaire Groënlandoiſe, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs ſyntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés à faire paſſer les Américains au Groënland, qui eſt une partie de leur continent, & non du nôtre: ils ont pu y venir ſans le moindre obſtacle par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le ſeptente-neuvieme & le quatre-vingtieme degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru ſi long-temps: auſſi les Cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui giſent en-

core au-delà, de sorte qu'il est clair que le Groënland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Ollumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit le Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'isle de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des couses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée : les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps,

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'appercevront un jour que les Groëlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public, dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens François enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui, obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singuliere à quelques charlatans forains d'Amster-

dam : ils traveſtirent en ſecret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graiſſe noirâtre, l'accoutumerent à avaler ſans répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'inteſtins de poiſſons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune ſauvage, né au Texel, fit ſon perſonnage avec un ſi grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux ſont les plus petits des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetiſſée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui exedent cette meſure ſont, ſans comparaiſon, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graiſſe, leur port eſt mal aſſuré ; & en examinant les extrêmités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organiſation a été gênée, dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terreſtres. L'homme néanmoins réſiſte plus avant vers le Pole que les chênes & ſapins ; puiſqu'au-delà du ſoixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buiſſons, pendant qu'on rencontre des ſauvages à

trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont, sans exception, le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Negres Sénégals ; mais c'est une pure fiction ; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légere nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance ; & ce symptome ou ce phénomene de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'oscurité de leur teint, terni par la mal-propreté & la violence d'une athmosphere fort conden-

fée. Leur ſang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénetrante d'huile de baleine ; & en touchant leurs mains, elles paroiſſent poiſſées, parce qu'il ſuinte, de tous les pores de leur peau, une matiere graſſe & muqueuſe, aſſez ſemblable à cette viſcoſité qui enveloppe les poiſſons ſans écailles : auſſi eſt-ce la ſeule nation où l'on ait obſervé que les meres lechent leurs enfants nouvellement nés, à l'inſtar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gelatineuſe qui recouvre l'épiderme des Groënlandois & des Eskimaux, eſt très-différente de cette graiſſe luiſante qui paroît ſur la peau des Negres ; & lorſqu'elle s'obſtrue dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une ſorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poiſſon, ſont, au rapport de Pontoppidan, aſſez ſujets ; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'eſt l'extrême chaleur de leur eſtomac & de leur ſang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'aſſemblent en hiver, que les Européens s'y ſentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur eſt trop graduée : auſſi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune ſaiſon, & ils ignorent l'uſage des cheminées, ſous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croiſſe

pas d'arbres chez eux, les ſubſtances combuſtibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en uſer, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (*a*), des monceaux d'algue & de mouſſe, & d'autres herbages marins, qui étant deſſéchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils ſe contentent d'entretenir dans leurs ca-

---

(*a*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent ſur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Iſlande, & du Groënland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs & des Phyſiciens, qui faute d'avoir une connoiſſance ſur le giſement des terres Polaires, & ſur les claſſes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, ſe ſont épuiſés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buiſſons d'aune d'oſier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groënland, où les flots les déracinent: quant aux troncs de la groſſeur d'un mât, ce ſont des corps de trembles, de méleſſes, de cedres de Sibérie, de peſſes, & de ſapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient auſſi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui ſe dirige vers les plages du Kamtſchatka, & vers l'embouchure du Léna, où il ſe forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan diſperſent.

le, une lampe allumée, au-deſſus de laquelle ils ſuſpendent un chaudron de Smectide, ou de pierre ollaire, deſtiné à cuire leurs viandes ; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue que quand ils ſont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtiſſent avec de gros cailloux à rez du ſol où il leur ſeroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tanieres ; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſurperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterreins.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énorme de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européens, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face platte, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépaſſe

celle d'enhaut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comment tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne ſont gueres élevées que de quarante-ſept pouces. Elles ſe tracent ſur le viſage, ſur les mains & ſur les pieds, des lignes noires avec un fil graiſſé de ſuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépoſe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles ſont ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter, ſans peine, au-deſſus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples ſauvages de l'Amérique & de l'Aſie, eſt purement factice, & provient de ce que les enfants qui y tettent pendant cinq à ſix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le ſein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre les hanches, pour en ſaiſir le bout : cette tenſion conti-

nuelle amollit & alonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Groënlandoises & les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur soit propre; on l'observe aussi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Groënlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, excepté à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuient jamais l'écoulement périodique, il se trompe: l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la foi au Groënland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyéde & du Groënland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espece d'aliment: ce seroit une de ces causes, ajou-

te-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales sont une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il est avéré qu'on consomme à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'homme, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population ; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe, y détruisent l'espece dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les mémoires de Madame T. H. l'histoire de la fille sauvage trouvée en 1731, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant âgé de dix ans

ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe : armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eſkimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire des coëffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européenne, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces, à proportion du reſte de ſes mains. Il y

a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (*a*) étoit née en France ; comme l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds ; pendant qu'il paroît démontré, par le méchaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipede. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupedes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous ; il ôtoit très-adroitement les appas des pieges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eſkimaux & des Groënlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mouſſe,

---

(*a*) Cette jeune ſauvage, devenue enſuite *Mademoiſelle* le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la tête, qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le haſard leur avoit fait trouver.

ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné : la cause qui attache ainsi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement physique ; ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux : à Coppenhague, à Amsterdam, l'athmosphere est déja trop tiede, pour qu'ils puissent la respirer longtemps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang : la conscience de leur foiblesse les rend lâches & farouches ; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse : les instants leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zele & de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient

pas. Enfin, pour de l'eau de vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groënland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée: comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Christiern VI, alla répandre en Danemarck ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Groënlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du college, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier : il

commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cents mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groënland ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groënland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme siecle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groënlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : ensuite ils publierent des *lettres édifiantes*, ou des relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Groënland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déja pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européens ; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ces magnifiques systêmes que les voyageurs prêtent aux sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette no-

tion primitive ; mais ſi ce n'eſt que par une gradation de raiſonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'eſt élevé à cette hypotheſe ſublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raiſonnent pas. En général ce que l'on lit ſur la religion des peuples ambulants & diviſés par petits troupeaux, doit nous paroître ſuſpect ; parce que l'on ne ſauroit affirmer poſitivement qu'on penſe dans une famille comme dans une autre, là où chacun ſe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune ; comment donc veut-on définir le fond d'une religion, là où il n'y a pas de Société ?

Il reſteroit, à la vérité, un moyen pour s'aſſurer ſi une telle horde a eu de telles ou de telles idées ; ce ſeroit d'examiner ſi dans ſon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abſtraites. Or, en ſuivant cette méthode, il s'enſuivroit que les Eſkimaux & les Groënlandois n'ont jamais eu la moindre notion diſtincte ni de la divinité ni de l'immatérialité de l'ame ; puiſque leur idiome, borné aux ſeuls objets ſenſibles, aux ſeuls beſoins, ne contient pas des termes pour rendre le

ſens que nous croyons attacher à ces expreſſions.

Un autre point, non moins conteſté, c'eſt de ſavoir ſi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers : M. Surgy a recuſé le témoignage de tous les voyageurs, qui ſoutiennent que cet uſage exiſte de temps immémorial : il dit, pour ſes raiſons, que ce qui eſt indécent à nos yeux, ne ſauroit plaire à perſonne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de M....., qui parcourut la Lapponie ſans que perſonne lui fît aucune politeſſe de cette nature ; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas ſuffiſante pour rejeter le rapport preſqu'unanime de plus de vingt Européens de conſidération qui ont dépaſſé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous ſe tromper ſur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces triſtes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudſon préſenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faiſant toutes les démonſtrations poſſibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder (a).

(a) *An account of voyage for the Diſcovery of a Northweſt paſſage by Hudſons Streights, in the year* 1746 *and* 1747.

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Groënlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance* (a).

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés, puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée; ils esperent de fortifier, par ces mêlanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air; & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on n'est venu chez eux que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur

---

(a) *Histoire naturelle du Groënland*, *pag.* 108. *Coppenhague* 1763.

ſimplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de préſenter leurs épouſes aux enrolleurs Suédois qui voulurent, ſous Guſtave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruſe & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes ſauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de ſorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire ſervir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la néceſſité les a rendus téméraires ſur ce ſeul élément : rien n'eſt plus leſte, ni plus agile que leurs canots couſus de peaux, & tellement conſtruits que les vagues qui les renverſent, ne ſauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils ſurnagent après avoir plongé. C'eſt dans ces barques qu'ils maſſacrent les chiens marins & les Baleines, dont l'huile leur eſt d'un uſage indiſpenſable, c'eſt la ſeule drogue qui puiſſe entretenir la chaleur de leur eſtomac. Auſſi obſerve-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus ſeptentrionales, ſont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graiſſe huileuſe qui empêche leur ſang de ſe figer, & leurs muſcles & leurs cartilages de ſe roidir : les arbres mêmes qui ſe plaiſent

le plus avant vers le Pole, font pour la plupart réſineux ; tels que les pins, les peſſes, les ſapins rouges & blancs, les genevriers, les meleſſes, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enſeigné aux Eskimaux à ſe ſervir d'une eſpece de lunettes qu'ils portent tout l'été ſur les yeux : ce ſont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poiſſon ; de ſorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le paſſage de la lumiere : cet inſtrument, qu'on attache derriere la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on ſe ſert en Sibérie, pour empêcher l'éblouiſſement occaſionné par le reflet des rayons du ſoleil ſur la neige, qui y couvre la ſurface de la terre pendant neuf mois. Ces préſervatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ce pays, mais point ſi univerſelle que le ſcorbut cauſé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent ſe tenir les Indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives cabanes, ſi étroites qu'ils ne ſauroient s'y promener, & ſi exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut ſe renouveller par aucun ſoupirail,

ſoupirail, ils reſpirent dans un brouillard infect, qui en paſſant continuellement par leur poumons, altere la maſſe de leur ſang. Il eſt très-ſurprenant que les Groëlandois, ſitués ſous le ſoixante-huitieme degré, ne ſe ſervent pas contre les affections ſcorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la Providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique : ils uſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique ; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages (*a*).

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons ; ces objets ont été décrits & deſſinés par des Voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties ; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyédes, dont on eſt redevable au

(*a*) *Cranz Hiſtorie von Groëland. T. I. pag.* 129.

crayon du celebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avatageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groënland (*a*). Cet admirable écrivain ignoroit que les Groënlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le viſage, pour ſe garantir de la piquûre des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des ſauvages qui ont de la barbe, ils ſont

(*a*) *Hiſt. de la nouvelle France*, T. V. p. 262. *Paris* 1744.

ſans doute originaires de la Norvege ou de l'Iſlande, dont les habitants, preſſés par cette inquiétude ſinguliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer ; & par leur ſeul établiſſement au Groënland en 770, ils pourroient diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres hiſtoriques répandus ſur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyſcandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturleſen nous ont conſervés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzime ſiecle, touché aux plages de l'Amérique ſeptentrionale, vers le quarante-neuvieme degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland*, & le *Weinland* (*a*), qu'on prend

(*a*) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire du Danemarck* : il ne s'eſt pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui eſt fort douteux, il s'eſt gliſſé dans ſon diſcours un Anachroniſme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croiſſoit, au rapport d'Adam de Bre-

pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador: si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européenne, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groënlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe: ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siecle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie

---

me, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes?* Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre: on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Groënland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée en deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne

ſoit mêlée avec des races ſeptentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'eſpece humaine, & ces contrées d'où ſont ſortis ces grands eſſaims d'hommes, on eſt ſurpris de les trouver déſertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi (*a*) : l'Empire de Ruſſie, reſpectivement à ſon étendue eſt une ſolitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le ſont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus conſidérable, lorſque le ſol n'y produiſoit que des forêts au lieu des moiſſons, lorſque l'on y ignoroit juſqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoiſſoit que la vie ſauvage ? Non ſans doute, car cette aſſertion ſe-

(*a*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoiſe contiennent 228000 milles en quarré, à 60 milles ſur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette ſurface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, ſi le froid, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obſtacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obſtacles, la Suede pourroit pouſſer ſa population à 20 millions d'habitants ; mais il y a loin de la poſſibilité à l'effet.

roit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immenſe étendue de terrein, ſe ſoient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & dépeuplé pendant ſix à ſept générations: auſſi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs beſtiaux dont ils ſubſiſtoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne ſe ſont pas remués: on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foibleſſe de leur population, épuiſée par la derniere conquête de la Chine & de l'Aſie, qui ſera dorénavant d'autant plus expoſée à leurs invaſions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppoſe des barrieres inſurmontables.

Les Sauvages ſitués directement ſous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà,

ſont bien différents de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence eſt également ſenſible, ſoit qu'on conſidere leurs figures, ſoit qu'on faſſe le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, baſanés, foibles, dégénérés du genre humain, ils paroiſſent conſtituer la race la plus chétive & la plus mépriſable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agiſſent donc à peu près de même ſur les facultés & la conſtitution de l'homme, & ces cauſes, ſi contradictoires en apparence, produiſent des effets qui ſe reſſemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un ſéjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du Cercle Polaire, les extermineroient ſur leur paſſage, ou les repouſſeroient ſans combattre ; mais, heureuſement pour eux, un ſingulier amour de la patrie qu'eux ſeuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs deſirs équivaut à toutes les richeſſes que les autres nations poſſedent, ou qu'elles oſent ſouhaiter.

Tant que le climat reſtera le même à leur égard, on les verra perſévérer dans l'abrutiſſement & la barbarie : s'ils ſe réuniſſoient en ſociété, la faim les feroit périr ; parce que l'agriculture qui nourrit les villes, eſt impraticable dans leurs ſolitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été ſi foible, depuis *la peſte noire*, qu'elle l'eſt de nos jours, & leur nombre a conſtamment & rapidement décru, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ſes ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européens leur a porté un coup mortel, comme ſi c'étoit la deſtinée de tous les peuples ſauvages de s'éteindre, dès que des nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déja dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la côte occidentale du Groënland, trente mille Indigenes : en 1746 il n'en reſtoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſſentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à-peu-près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit cents perſonnes, ou de deux cents familles, ſur une liſiere de côtes de cinquante lieues

de France : car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du Nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & en chassant, & rien ne leur coûte moins que de construire une misérable hutte par-tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne ; le gibier & le poisson sont à tous ; ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

LEs Savants de l'Europe ſe ſont long-temps amuſés avec les géants de l'Amérique; ils ont parlé hardiment de la conſtruction de leurs cerveaux, de la groſſeur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds; & perſonne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'exiſtence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu raſſembler les rapports & les dépoſitions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes; on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été poſſible, ce tiſſu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux ſiecles & demi. Si l'on avoit voulu ſe charger de diſcuter les moindres particularités, le loiſir eût manqué, quand le courage eût ſuffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la ſtérilité d'un ſujet que l'abondance des détails: auſſi la prolixité & la diffuſion ſont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages; les vigoureux compilateurs

qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes ſans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéreſſant, confondu & comme ſubmergé dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſperent : on eſt dans le cas d'un Botaniſte qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'auteur dans un cercle ſi étroit qu'il y eſt comme en captivité ; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'interêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps: ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, &

qu'on nomme dans les cartes *la côte déserte des Patagons* ; parce que c'est un pays désolé & presqu'inhabitable, où les Européens n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vraisemblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mêlé de sable, de gravier, de nitre, de talc & de coquillages fossiles : toutes ces matieres hétérogenes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapissent le sommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete : on n'y voit que des buissons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources ; celle qu'on puise dans les fondrieres, est saumâche & impregnée de salpêtre qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique situé au centre de la Zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'eſt ſur ce rivage enchanté que les premiers Eſpagnols crurent voir une race d'hommes giganteſques : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déſerte, aſſurent qu'ils habitent ſur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein eſt, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troiſieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau monde, depuis l'iſle de Chiloë juſqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de ſable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcants que les mouvements inteſtins du globe y ont allumé.

Il eſt très-probable que les Sauvages de ces contrées ne conſtituent plus une nation originelle ou indigene ; mais qu'ils ſe ſont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour ſe ſouſtraire à l'inſupportable joug des Eſpagnols, auront cherché un réfuge dans les ſolitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraiſemblablement vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle ; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magéllaniques

avec toute l'exactitude possible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espece d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européens; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques : c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groënlandois. Du reste, ils n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati ; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules ; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées : en parlant ils glouſsent & râlent du gosier ; la voix des femmes est plus douce ou moins rauque : elles ont aussi plus de corporance, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se

peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaiſe, & s'appliquent ſur tous les membres une couche de graiſſe & de couleur ; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus ſingulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tunguſes & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'eſt ni ſi âpre, ni ſi rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'eſt que les Eskimaux ſe tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds juſqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils ſont en action, ils ſe mettent tout nuds, ſans qu'ils paroiſſent trembler de froid.

La miſere de leur vie ambulante par des pays ſtériles effraie l'imagination : ils ont très-ſouvent à combattre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la diſette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourſins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoiſſoient anciennement d'autres animaux domeſtiques que les chiens muets qui exiſtoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte ; aujourd'hui ils ſe ſervent auſſi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont ſans doute appris à domter. Ces chevaux ſont de race Européenne ; tranſplantés au nouveau monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayres, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération ſenſible, ſont devenus moins puiſſants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient ſe faire tranſporter ſur de pareilles montures, quoiqu'en diſe le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme ſiecle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les diſtingue du reſte des Indiens occidentaux. Malgré leur foibleſſe & leur lâcheté, ils s'irritent, ainſi que les animaux, contre quiconque les offenſe ; & ſe laiſſent captiver par les careſſes & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, ſuivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Eſpagnols eſt la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge ;

quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européens égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le quarante-septieme degré, en tirant sur Buénos-Ayrès : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui avoient apparemment fait accroire (*a*). Les Anglois confirmerent ce Cacique dans son erreur, en lui assurant que nos climats favorisoient beaucoup la propagation

(*a*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques officiers, commandants le vaisseau le Wager*, p. 127. in-4°. Lyon 1756.

des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européens, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens?

Si ces barbares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde; mais juſqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque M. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentos, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à pêcher, ou à chaſſer de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſi-

tés par ces aventuriers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préferent, comme tout le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent qu'ils craignent ſi fort les ſpectres qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténebres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne: les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre compoſée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir; ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique: les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des ſauvages du nouveau monde; parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti: les Météores, les Eclipſes, les Cometes le conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des voyageurs

qui ont nié ou affirmé l'existence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractere, avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus tyrans de ces contrées : il dit que son Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chaussé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *port St. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet instant, de se saisir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga (*a*),

(*a*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué sur le vaisseau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Isles Philippines. Arrivé au port Saint-Julien, il fit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parents, qu'il vouloit faire Chef d'Escadres, comme il avoit fait des prêtres dans son Diocese : il fut très-justement châtié.

auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpar Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays, on en amena deux enchaînés à bord: dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture: le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zele de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur confeſſeur.

Tel eſt à-peu-près en ſubſtance le rapport de Pigafetta; car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame; ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une flêche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la victoire* n'apporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux ſauvages monſtrueux expirés à ſon bord? Pourquoi ne ramena-t-il point

leurs os, leur crâne, enfin tout un ſquelette? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains; puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, & conduit à S. Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain; & que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quires, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval Evêque de Plaiſance, n'y vit point de géants; mais en revanche il eſſuya des tempêtes; des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa coûteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent ſous la conduite de

Garcie de Loaiſe, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race coloſſale décrite par Pigafetta. Un vaiſſeau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au port de Las-Zorras, laiſſa à l'équipage aſſez de loiſir pour ſe procurer des connoiſſances & des éclairciſſements ſur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ſes recherches, découvrir le moindre veſtige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglois (*a*), nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de ſa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577,

---

(*a*) *The famous voyage of Sir Francis Drkae into the Southſea, and there hence about Whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant deſcendu dans l'Iſle des Crabes en Amérique, il y fut à l'inſtant environné par ces animaux: quoiqu'il fût armée, quoiqu'il fît une longue réſiſtance, il dut ſuccomber. Ces monſtrueux cruſtacés, les plus grands qu'on connoiſſe dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs ſerres & rongerent ſon cadavre juſqu'aux os.

&

& qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de l'eſcadre de Drake, a publié un journal particulier de cette courſe, où il s'exprime en ces termes: „ Le 22 de Juin 1578 nous eumes, dit-„ il, un démêlé fort vif avec les Pata-„ gons, qui tuerent un de nos mate-„ lots, & un de nos officiers nommé M. „ Gunner. Ces Sauvages ne ſont pas de „ ſi grande taille que les Eſpagnols le „ diſent; il y a des Anglois plus grands „ que le plus haut d'entr'eux: les Eſ-„ pagnols ont ſans doute abuſé des ter-„ mes dans leurs relations, n'imaginant „ pas que nous viendrions ſi-tôt ici pour „ les convaincre de menſonge.

Ce ne fut pas là le ſeul fruit que cet officier retira de ſon voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'eſt une excellente épice, qui ſans avoir le feu de la cannelle de Ceylan, en poſſede toutes les autres qualités (*a*).

(*a*) Quelques Botaniſtes définiſſent ce can-

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argensola, des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive: aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque, & l'héroïque Sarmiento un visionnaire qui crut voir, dans les dunes & les sables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au Roi d'Espagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du Sud: ce

---

neiller *Pereclymenum arbo rescens, erectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre *l'écorce sans pareille* & la *gomme alouchi*; mais on en fait peu d'usage.

projet contenoit plus d'une absurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de son temps le plus ignorant en Géographie, puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, sans emboucquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépensa pas moins de quatre millions de piastres pour fonder cette ville, dont le destin fut déplorable : elle ne subsista que trois ans, & éprouva dans ce court espace tous les désastres qui peuvent se réunir en un siecle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cents : le reste découragé arriva à sa destination sans vivres, & eut à peine assez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuse bourgade : les graines d'Europe qu'on sema dans une saison contraire, dans une terre sauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Espagnols sans ressource voulurent se disperser dans le pays pour y vivre de chasse ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger ; ils désirent les colons faméli-

ques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du ſecours pour ſon établiſſement, fut fait priſonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de ſon côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita enſuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglois à fumer du tabac: au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr: s'il eſt vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an ſur cette plante Américaine, il eſt ſurprenant que Raleig n'ait pas encore une ſtatue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans ſa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite: il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de déſolation, qui reſſemblât le moins du monde à un géant; mais il aſſure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les ſoupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé pluſieurs Eſpagnols, délaiſſés à Philipeville par l'inconſidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une ſeconde fois au détroit de Magellan: cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane ſecretaire du Contre-amiral, qui

ne parle point de géants : & par Knivet : qui prétend avoir rencontré, au *Port desiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes ; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long : il observa un autre Patagon, pris au *Port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du Détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglois, du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrêmité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtiments territ

aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Eſpagnol, s'attrouperent ſur le rivage, & aſſommerent ſept de ſes gens qui vouloient débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, qui alla s'entrouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuſe & traînante de ſes aventures & de ſes malheurs: il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y préſenta un nombre d'Américains de ſi grande taille, que pluſieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puiſqu'il n'eſt pas ſi difficile de décider ſi un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorſqu'on eſt à portée de le meſurer. Pour prouver au reſte quel fond on peut faire ſur le témoignage de Hawkins, il ſuffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un ſyſtême fort ſingulier: il ſoutenoit qu'une colonie Angloiſe avoit, au douzieme ſiecle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit

l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-guineth*, Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pu avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert

emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amſterdam : la mere à qui on arracha cet enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé ſa croiſſance. Ainſi les faits dépoſent contre le récit du Germain Jantzſoon.

Trois ſemaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Auſtrale, les Provinces-Unies y envoyerent une ſeconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais Logicien : il aſſure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Deſiré* des Patagons de grande ſtature, qui tuerent trois matelots débarqués : les Hollandois, revenus de la frayeur que cette bruſque réception leur avoit inſpirée, pourſuivirent leurs ennemis à l'iſle Naſſau ; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorſqu'on les examina, n'avoient rien de giganteſque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces ſauvages avoient voulu ſe réfugier, on y découvrit ſix enfants, deux

filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engence de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'isle *Pinguin*,

on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européen, emmaillotté dans des peaux de Pinguins: l'étonnement agumenta, lorsqu'on sortit le second squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego: il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au cinquante-sixieme degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques; mais qu'en creusant vis-à-vis *l'isle du Roi* on déterra quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuserent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité ; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1518, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques ; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, des-

tinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans son ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrêmité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européens.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough : ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en Naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de soins à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaison avec les indigenes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les François qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septieme siecle pour naviger aux Terres Magellaniques. Mrs.

de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent ſucceſſivement au détroit de Magellan en 1699 : les deux hiſtoriens de leurs eſcadres s'accordent ſur la poſture des Patagons.

„ Ce ſont, diſent-ils, des Sauvages „ de taille ordinaire, qui ſe peignent „ le viſage de rouge & ſe barbouillent „ tout le corps. Quelque froid qu'il faſſe, „ ils ſont toujours nuds à l'exception „ des épaules, qu'ils couvrent de man„ teaux fourrés : ils vivent ſans religion, „ ſans aucun ſouci, ſans demeure aſſu„ rée ; leurs caſes conſiſtent ſeulement „ en un demi-cercle de branchages, „ qu'ils plantent & entrelacent pour ſe „ mettre à l'abri du vent. Ce ſont-là „ ces Patagons que quelques auteurs „ nous diſent avoir dix pieds de haut, „ & dont ils font tant d'exagérations, „ juſqu'à leur faire avaler des ſeaux de „ vin. Ils nous parurent fort ſobres, & „ le plus haut d'entr'eux n'avoit pas ſix „ pieds. „

Pour donner le moins d'étendue poſſible à cet article, on a ſupprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons ſans y relâcher. Tel eſt par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & delivra de l'iſle de Juan Fernandez un ſolitaire dont les aventures méritent ſans doute que l'on en diſe un mot.

C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vîtesse incroyable.

La sollicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux & peut-être davantage, il avoit presqu'entiérement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil

eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions ; mais lorsque distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusoë, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fonds si riche une production plus achevée.

Mr. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident ;

il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants; mais un Gouverneur Espagnol & deux matelots François lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre; qu'on avoit souvent eu à faire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la Physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, detachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613,

& qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*a*)

(*a*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moyse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse : quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre Sainte, en demandoit deux mille sequins ; mais l'Empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte occidentale des Patagons: les Anglois, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillerent entr'eux; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités: le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte,

---

Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais M. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Negres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants ; & cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministere Anglois, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que que ces geants, montés sur des chevaux-nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de lui, l'enleverent,

dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres: les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives : *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* (*a*) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumin, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir qu'il ressentit, pendant huit jours, des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à Mr. de la Lande.

„ L'existence des géants est donc con-
„ firmée: on en a vu & *manie* plusieurs

(*a*) Cet extrait est tiré du *voyage autour du monde, dans le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par M. Byron, chef d'escadre ; traduit de l'Anglois.*

Il faut observer que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

„ centaines. Le terroir de l'Amérique „ peut donc produire des coloſſes ; & „ la puiſſance génératrice n'y eſt point „ dans l'enfance.

Ce trait eſt , ſans doute , dirigé contre Mr. de Buffon , le ſeul Naturaliſte qui ait jamais ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau monde , & que l'organiſation n'y eſt point encore achevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré enſuite , qu'il n'étendoit cette étrange hypotheſe qu'aux plantes & aux animaux , ſans y comprendre l'homme Américain , qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne , la réflexion du Docteur Maty n'eſt ni heureuſe ni bien adreſſée. D'ailleurs , en ſuppoſant pour un inſtant que l'Amérique poſſédât réellement une eſpece d'hommes giganteſque , s'enſuivroit-il que la Nature n'y eſt plus dans l'adoleſcence ? Si la vieille Nature ne produit , dans l'ancien continent , que des hommes ordinaires , ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur exiſtence à une puiſſance créatrice qui eſt encore dans ſa vigueur ou dans ſon enfance ? Mais c'eſt abuſer de ſa raiſon & de ſes lumieres que d'approfondir des ſyſtêmes ſi révoltants. Si la totalité de l'eſpece humaine eſt indubita-

blement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport même de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomenes incontestablement faux.

Depuis le voyage de Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix charpentiers François mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hâcherent trois en pieces, qu'on enter-

ra avec beaucoup de promptitude ſur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs ſouliers ſur la foſſe, pour que les autres reconnuſſent l'endroit où ils etoient, & ne s'imaginaſſent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les François firent cet aſſaſſinat ſans raiſon, de ſang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu ſi grand tort de prendre ces François pour des Anthropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureuſement il ne fit maſſacrer perſonne; s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui eſt à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut (*a*).

N'eſt-il pas ſurprenant que deux obſervateurs qui ſe trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied ſur la taille des Patagons? cependant ſix pouces de plus ou de moins ſont dans cette dimenſion un objet de la derniere importance: un homme de cinq pieds eſt d'une ſtature peu avantageuſe: un homme de quatre

(*a*) Cette Relation eſt tirée du *Journal des Savants* 1767, *T. XXV. p.* 33.

pieds & demi eſt déja remarquable par ſa petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants? il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres. L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de bonne Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les Terres Magellaniques, n'étoient que de ſimples marins, ou de ſimples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de philoſophes ou de Naturaliſtes : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus? Les ſeuls Phyſiciens qui aient cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la

poſture

posture monstrueuse des Patagons.

Il est bien vrai qu'il regnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition suivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cause de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement aussi des géants; puisque le judicieux Garcilasso observe que ces hommes énormes ayant écrasé, par leur masse, les femmes du Pérou en voulant s'en servir, se déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuse; (*a*) mais Garcilasso & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siecle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célebre par ses violences & ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brûlés*, & en Espagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le soufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou

(*a*) *Histoire du Pérou, L. IX. Chap.* 8. *Traduction de Baudouin.*

épuisé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio y fit fossoyer, & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. Mr. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste. Hélene & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de son temps le Duc d'Alburquerque, Gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles : ils tombérent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *Gigantologie.* (*a*) Cela n'empêche pas que

---

(*a*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont ap-

tous les Savants ne regardent ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de Mr. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

Mr. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le

---

partenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*: mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffisance.

chameau, & le dromadaire. Or, en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes: quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb, en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les especes auxquelles ils ont appartenu, forment les grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéressants de la physique du globe, & de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants, que l'Ambassadeur Isbrand-Ydes (a), & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un

---

(a) *Voyage de la Chine*, *pag.* 31. Feu M. Gmelin n'a fait d'autre changement au systême d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les éléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particuliere survenue entre les Tropiques: Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre Hémisphere.

déluge ſurvenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſyle contre l'inondation, ſe ſeroient enfuis dans une région fort baſſe, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immenſe élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au ſyſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſyſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre, dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces maſſes animées ont péri par les fleches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre côté M. Sugy a tenté d'expliquer ce point d'hiſtoire naturelle, en recourant à l'hiſtoire politique des ſucceſſeurs de Gengiskan: on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366, d'abandonner la Bukarie ſupérieure, & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fon-

derent un Empire dont les ruines ſont aujourd'hui cachées dans des ſolitudes, ſous des monceaux de ſable. N'eſt-il pas naturel de ſuppoſer, ajoute M. Surgy (*a*), que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Aſie méridionale, lorſqu'il la dévaſta, ſelon l'horrible manie des conquérants?

Je ne ſais ſi l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes enſemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire foſſile ſi incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils ſe ſont égarés d'eux-mêmes au delà des plaines de Tobolks, il reſte toujours à ſavoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique ſeptentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs ſquelettes de la plus parfaite conſervation. Comme il eſt démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Iſthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaiſſiſſent.

(*a*) *Abrégé d'Hiſtoire naturelle, &c. T. III. p. 85. Paris 1764.*

Quand même le détroit de mer qui ſépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au ſoixante-ſeptieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où eſt de nos jours l'Océan; il eſt certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupedes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais pu ſe ſervir de ce paſſage pour traverſer d'un Hémiſphere à l'autre, puiſque le défaut abſolu de ſubſiſtance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur inſtinct auroit pu les pouſſer à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles diſtances de ſon ſéjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curioſité.

Quelques Phyſiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris animaux aux viciſſitudes qu'ils ſuppoſent que notre malheureuſe planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique: j'avoue que cette ſuppoſition, que l'on a tant de fois fait ſervir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de pluſieurs phé-

nomenes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les ſupputations aſtronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'oppoſent à cette circonvolution générale & à ce tranſport ſucceſſif d'un même point terreſtre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en ſe redreſſant vers l'équateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, ſelon M. Euler, (*a*) ni même excéder l'eſpace de deux degrés & demi, ſelon d'autres Aſtronomes qui ont ſoumis l'hypotheſe de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſieme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû alonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſe-

---

(*a*) *Dans ſon Mémoire ſur la variation des Etoiles fixes, préſenté à l'Académie de Paris.*

ments que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone torride, à quelque diſtance qu'ils en ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiecles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cents trente mille ans: la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes: les os ramaſſés près de l'Ohio dans le nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'eſt pas vraiſemblable que les ſauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre (*a*).

(*a*) La majeure partie de ces os foſſiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſée dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails con-

Quoiqu'il en ſoit il faut toujours revenir au point d'où on eſt parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions phyſiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui exiſte aujourd'hui au nouveau monde entre des Tropiques, eſt le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creuſant ſous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des oſſements qui ont conſtitué des animaux ſix à ſept fois plus maſſifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européens.

---

cernant cette découverte dans la *Relation de la Louiſiane par M. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI de l'*Hiſtoire des animaux par Mrs. de Buffon & d'Aubenton, in-4°.* 1754. *au Louvre.*

M. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier ſur les os foſſiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique ; il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoiſſoit donc pas le ſujet ſur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'inſtruire: il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent: dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le regne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments: s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (a) est par sa

(a) Ulloa, dans ses *Observations astronomiques & physiques*, p. 114, donne au Chimbo-

hauteur même inacceſſible & inhabita-

---

raço 3380 toiſes de hauteur : je crois qu'on ne varie ſur l'élévation de cette montagne qu'à cauſe de la façon dont on l'a meſurée au barometre, cette méthode étant défectueuſe en bien des points.

Suivant les expériences de M. Caſſini, aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur de 2446 toiſes au-deſſus du niveau de la mer ; parce qu'il ſuppoſe que l'athmoſphere eſt à ce point une fois plus dilatée qu'à la ſuperficie de la terre ; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne : cependant les Eſpagnols ont grimpé au Pérou ſur le ſommet d'un mont qui eſt élevé de 2935 toiſes, & la ſubtilité ou la dilation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fuſſent à 489 toiſes plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Caſſini, ſur leſquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les obſervateurs envoyés pour la meſure de la terre ſous l'Equateur, ont long-temps vécu ſur la crête du Pichincha, qui a 2471$\frac{1}{2}$ toiſes de hauteur au-deſſus du niveau de la mer ; ils étoient par conſéquent à 25$\frac{1}{2}$ toiſes au-deſſus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Caſſini : ce n'eſt pas tout, ces obſervateurs campés ſur le Pichincha voyoient ſouvent voler des vautours qui ſe ſoutenoient à deux cents toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne : ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne ſe ſeroit ſoutenu qu'à 14 pouces.

ble. Pour ſe ſauver au temps d'un cataclyſme, les hommes & les animaux doivent ſe retirer, non pas ſur des pointes de rochers nuds & incultes, mais ſur des élévations convexes qui aient aſſez de ſurface pour fournir à leur nourriture, & aſſez de hauteur pour être au-deſſus du niveau de la plus forte inondation que notre planete eſſuie alors. Or il eſt certain que l'ancien continent poſſede un plus grand nombre de ſemblables endroits que l'Amérique.

Quant aux claſſes génériques auxquelles ſe doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de poſitif; on ſait ſeulement que les oſſements recueillis dans le Canada, & tranſportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des ſquelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a auſſi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres d'Hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les provinces méridionales n'ont point été aſſez exactement obſervées & décrites pour qu'on puiſſe les rapporter à une eſpece connue; il eſt d'ailleurs très-poſſible que cette moitié du monde ait poſſédé plu-

ſieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui ſubſiſtent maintenant. Le globe a ſouffert aſſez de criſes & de révolutions pour juſtifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques ſavants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants ſauvages en Toſcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Aſie : ils citent, pour leurs raiſons, pluſieurs découvertes de dents éléphantines dont les Romains faiſoient trop de cas, diſent-ils, pour les avoir jettées ou enfouïes. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (*a*) aient ſaiſi toutes les probabilités poſſibles pour venir au ſecours de cette opinion, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toſcane ait pu nourrir des éléphants ſauvages, il faut que ſon climat ait été alors auſſi brûlant que celui de la Zone torride ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc, avant tout, démontrer la réalité de ce changement, ſans quoi les conſéquences déduites d'un principe conteſté prouvent

---

(*a*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

moins que rien. On ſait que les éléphants apprivoiſés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorſqu'on les habille de peliſſes, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal tranſplanté auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane, ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domtés, & amenés au delà de la mer par les Romains, les Carthaginois, les Epirotes, & d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européens qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les an-

nales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténebres ſi épaiſſes : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Geneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, aſſure ſérieuſement que notre globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer ; c'eſt à cette premiere race, dit-il, (*a*) qu'on doit attribuer les grands oſſements foſſiles parſemés dans les deux continents, & la fable des Titans ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si on liſoit dans une Relation de

(*a*) Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E. in T. II. p. 298. Amſterdam* 1767.

l'Indonſtan, qu'un Falkir ravi en extaſe avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifiée les phénomenes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyſant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangemens ſurvenus à la terre, à l'athmoſphere, & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la terre : celui de *Typhée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes*, le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nuages noirs. On ne ſauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair ; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du

monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, des météores & des cataſtrophes phyſiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conſpiré à métamorphoſer les phenomenes terreſtres & aëriens en géants ; cela, dis-je, eſt toujours remarquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puiſé cette tradition dans l'Egypte, il n'en eſt pas moins vrai que l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Norvégiens qui ont compoſé l'*Edda* des Iſlandois, aient eu quelque connoiſſance des livres Egyptiens : l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Péruviens, qui n'ont jamais ſu ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonnois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en aviſe à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous repréſenter les prétendus géants comme des êtres malfaiſants & redoutables, qui renverſerent des montagnes, qui déracinerent

des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel peut à peine réprimer les attentats ; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, & des bâtiments

d'une fabrique & d'une grandeur démesurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses: je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des Géants*, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise (*a*).

(*a*) Voyez *la Description d'un ancien Edi-*

Si les géants du Pérou avoient bâti des maiſons à leur uſage, où il leur eût été impoſſible d'entrer, j'avoue volontiers que cela ſeroit plus admirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient groſſiérement façonné des blocs de pierre en figures coloſſales avec des haches de cuivre trempé, cela n'eſt ni fort ſurprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque choſe de neuf ſur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Perſépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire ſur tout les ſculptures ſaillantes ; pendant que les Académiciens François n'ont pas obſervé une ſeule pierre ſculptée dans la maſure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Inças. M. le Gentil n'a vu que des éclats

---

fice du Pérou nommé Çagnar. Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toiſe de haut; mais les jambages n'étant pas paralleles, & ſe rapprochant par leurs ſommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi-pied. Nous aurons encore occaſion de parler de cet édifice dans la ſuite de cet ouvrage, où nous marquerons la différence qui ſe trouve entre la deſcription de M. de la Condamine & celle d'Ulloa.

de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le Comte de Caylus préfere à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongeres de Garcilasso & de ses semblables, on se feroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin, prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espece humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le dégré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve

décisive : puisque le témoignage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des squelettes, en Europe. Cet argument est sans replique pour les personnes raisonnables ; & s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux, ce n'est pas notre faute ; s'ils veulent croire à l'existence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'est le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, disoit M. de Fontenelle.

Fin de la troisieme Partie.

QUATRIEME



QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs.

--- --- --- *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.



LEs hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont, ſans doute, les Blafards de l'Iſthme Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiecle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de ſon temps, d'exagérateur & d'inſenſé; & tous les Scholaſtiques d'Eſpagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur

ſait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occaſion, entrer dans une diſcuſſion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéreſſent cette partie de l'Hiſtoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré ſur cette matiere des éclairciſſements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont dévancés dans cette carriere: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des ſyſtêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la juſtice qui leur eſt due.

Les Blafards du Darien ont tant de reſſemblance, tant d'analogie, avec les Negres blancs de l'Afrique & de l'Aſie, qu'on eſt obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur aſſigner à tous une cauſe générale, commune & conſtante.

Les Negres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée de ſymptomes hideux : il leur reſte encore quelques traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles : leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des taches

livides ſur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européens atteints de l'ictere. Ces noirs ainſi dénaturés ont pour l'ordinaire, un dérangement dans les ſucs nerveux, qui eſt plus ou moins mêlé d'hydropiſie : quand ce mal n'eſt pas invétéré, ils en guériſſent ſouvent en mangeant des ſerpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du ſel alkali, qui a la propriété ſinguliere de diſſoudre le ſang grumelé, & d'atténuer les fluides épaiſſis : alors leur corps ſe repeint en noir : ſinon, la violence du mal les emporte vers la trentieme année ; & l'on a obſervé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languiſſants ſont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils ſoient nés de parents Negres ou baſanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrêmité de l'Aſie méridionale. Les Portugais établis ſur les rives de Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conſerver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes* ;

cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Negres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premiérement remarquables par leur taille qui excede rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des Negres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles ; leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou

d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant ſur le jaune : leurs cils & leurs ſourcils reſſemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris eſt quelquefois d'un bleu mourant & ſinguliérement pâle : d'autrefois, & dans d'autres individus de la même eſpece, cet iris eſt d'un jaune vif, rougeâtre & comme ſanguinolent ; ce qui a fait ſoupçonner à quelques obſervateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée ; mais en cela on s'eſt trompé, & cette erreur vient de l'épaiſſeur de la cornée & de la contraction que la lumiere directe & vive occaſionne ſur leur prunelle, qui ſe ferme preſqu'entiérement pendant le jour, mais au crépuſcule elle s'ouvre ; & quand on examine alors ces monſtres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'eſt par ce moyen qu'ils raſſemblent beaucoup de rayons ou de lumiere ; d'où il réſulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits ſombres : je tiens cette obſervation de M. B... qui a bien voulu me communiquer le réſultat des expériences qu'il a faites ſur un Kackerlake, ou un blafard Aſiatique, en 1762, à Batavia, qui pa-

roiſſoit avoir, pendant le jour, des yeux poſtiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer ſur la couleur dont les objets leur ſemblent peints, lorſqu'ils les voient le mieux; mais on préſume, & avec raiſon, qu'ils les apperçoivent tous indiſtinctement de la même nuance terne: leur vue eſt ſi débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter: ils ſerrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils ſemblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de paſſages ſous la cornée, auſſi ne diſcernent-ils preſque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'aſſurer s'ils ont deux axes de viſion, ou s'ils ne voient qu'un ſeul point à la fois, en ſimplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur eſſentielle, & qu'il eſt néceſſaire de détruire, c'eſt qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux: la vérité eſt, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres eſt dans la plupart fort épanché, qu'il couvre ſans

ceſſe une partie de l'iris & qu'on le croit diſtitué du muſcle élévateur, ce qui ne leur laiſſe appercevoir qu'une petite ſection de l'horizon ; ils ne diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution extrêmement viciée : leurs mains ſont ſi mal deſſinées qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts ſont comme noués, au moins le mouvement en eſt-il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres : le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe eſt alongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Negres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine : ils ont de grands reſtes de l'air national. On diſtingue également, dans les Kackerlakes, le ſang Aſiatique,

Leur extérieur révolte, & effraie, même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européens, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Negres; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentieme année, & les Negres n'atteignent gueres à la soixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats: leur tête n'est pas garnie de laine; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux: ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waf-

fer (*a*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient ; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & alongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé ;

(*a*) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of America. London* 1704. On a une traduction françoise fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome des *voyages du Cap. Dampiere.*

leurs ſourcils, leurs cils, & leurs oreilles reſſemblent à la deſcription qu'on a faite de ces parties en parlant des Negres blancs: le méchaniſme de la viſion eſt auſſi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains ſe tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne ſortent qu'au crépuſcule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les forêts les plus épaiſſes & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chaſſent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'exiſtent que dans la Zone Torride juſqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Aſie; à la nouvelle Guinée dans les terres Auſtrales, & au Darien en Amérique. Il eſt vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le quarante-cinquieme & cinquantieme degrés de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous diſent avoir eu les ſourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glau-*

que, qui est un vert mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil : & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours (*a*) : ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'ouest de la Mer Caspienne, sont naturellement basanés, mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, & à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est donc le climat qui a produit, du-

(*a*) Saumaise, dans ses *Exercitations sur Solin*, prouve que cet auteur s'est trompé lorsqu'il assure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité est, qu'on en trouvoit seulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaise ne paroît pas également heureux dans ses raisonnements, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à cause de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela est possible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin nous l'apprend.

temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le ſang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savants ont penſé que pluſieurs cantons de l'ancienne Europe ont auſſi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires ſur l'exiſtence des *Gobelins* & des *Druſions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraeſs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais eſt-il permis d'ignorer que tous ces farfadets riſibles ſont nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font ſur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaiſons ſenſibles qui ſortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on ſuppoſe regner dans les ſouterreins, bouleverſe l'eſprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de ſemblables illuſions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les Naturaliſtes qui ont le moins approfondi le phénomene des Negres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpece diſtincte, auſſi ancienne que le monde,

permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs & leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systêmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'assurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne disons pas qu'il a été au-dessus

de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu : il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet ; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espece, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Negres blancs rassemblés, & Battel en a vu quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphere ; puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. M. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a

jamais été question, & que tous les blafards qu'on y connoît, sont issus de parents Negres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espece particuliere. On les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le serrail de Constantinople ; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*a*) qu'on avoit précisément la mê-

---

(*a*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortez, Marques del Valle ; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Espagnol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

me idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns: auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa cour, lorſque les Eſpagnols y arriverent ; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une iſle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que Sa Majeſté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaiſir de coucher avec cette Kackerlake ; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi-fermés, & le viſage ſi gonflé qu'on avoit de la difficulté à en diſtinguer les traits (*a*). Ce Prince fit aſſeoir cette femme à ſa table, & ordonna au voyageur Hollandois de la bien conſidérer, à cauſe de ſa ſingularité ; & il eſt ſurprenant qu'il ne nous en ait pas

(*a*) *De Bruins Reizem*, *pag.* 380. *in-fol.* *Amſterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'eſt trompé, loſqu'il s'eſt imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'eſt comme s'il eût dit que les deux nains que ce prince avoit à ſa cour, étoient ſes miniſtres d'état.

conſervé un portrait, lui qui a deſſiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandois tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laiſſent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, poſſédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'inſtances auprès de ſon maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les iſles voiſines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraiſons, & à rendre tous les petits ſervices qui ne ſont pas au-deſſus de leurs forces: mais leurs fonctions ſe bornent à bien peu de choſe, ou plutôt à rien; car leur débilité eſt telle qu'ils ſont impropres à tout travail. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Negres blancs font la garde au palais des ſouverains de Loango, qui ſeroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres ſatellites que de tels monſtres, incapables de commander & d'obéir, incapables de ſe battre, incapables enfin de diſcerner en plein midi les objets qui les environnent à la

diſtance de dix pas. Il eſt également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Bréſil : ils ſe connoiſſent trop bien en eſclaves pour faire de tels marchés. La vérité eſt que les vaiſſeaux Négriers en ont tranſporté quelques-uns, par curioſité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaiſes, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit ſi défait, ſi petit, ſi délicat, ſi myope, qu'il lui eût été impoſſible de ſoulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour ſans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java ſur les motifs qui lui faiſoient deſirer ſi ardemment de voir à ſa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ſes prédéceſſeurs en avoient eus, que tous les ſouverains des iſles en poſſédoient, & que leur religion promettoit une récompenſe à ceux qui ſe chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les perſonnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'eſt-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands

égards ; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture : ils ne sont ni furieux ni malfaisants quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser : ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espece, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints ; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel : (*a*) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts

---

(*a*) La plupart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de M. le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

& leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement : ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit: il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse: ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu: ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie; & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins*; & si la violence de leur altération ne les a pas entiérement privés du don de la parole; ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouie : car tous les Negres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédia-

tement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophetes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrêmité de la terre à l'autre : ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte

de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens pensent de ceux qui naissent blafards parmi eux ; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomene. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Negres blancs ; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européens, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suisses, il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Negres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre, il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont

le teint ne peut ressembler à celui de ses parents : cet enfant, soit mâle soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait : il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre & orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil (*a*) : on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature du nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Negre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en

---

(*a*) Voyez *les Commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil*, imprimés à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

temps parmi les Kackerlakes de l'Aſie, & les Dondos d'Afrique, entre leſquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de ſafran; & ce phénomene eſt ſi peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négreſſe mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, ſans le moindre mêlange d'incarnat ou de pourpre; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermoſa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit: un ſecond a paſſé au ſervice de Dom Dionyſio de Alcedo y Herrera, & ils ſont morts tous deux jeunes; on ignore le deſtin des autres.

Quelque multipliés que ſoient les ſyſtêmes ſur la génération, quelque prodigieux que ſoit le nombre des hypotheſes, des rêves, des paradoxes propoſés à ce ſujet; il réſulte de toutes les expériences faites ſans partialité, ſans prévention, par des obſervateurs dont l'eſprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il réſulte, dis-je, de ces expériences que

la

la ſemence des deux ſexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale : il réſulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique eſt noirâtre dans la Négreſſe comme dans le Negre, & que la décompoſition qui pourroit ſurvenir plus dans un ſexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il eſt fait mention dans les *Tranſactions philoſophiques* de la Société de Londres à l'an 1766 (*a*). Ce prodige, obſervé par un Phyſicien très-éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zébre: ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs : vers la partie ſupérieure de l'occiput, on remarquoit un

(*a*) Dans une Lettre de M. Parſon à M. le Comte de Morton, Préſident de la Société Royale.

bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur : on n'admira pas longtemps cette créature ſi remarquable : la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de ſingularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particuliérement près de Craſnoyar ſur le fleuve Jeneſci, quelques hommes reſtés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuſe ; on l'appelloit *Piegaga* ou *Pieſtra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle eſt éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes diſperſés de côté & d'autre ſans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ſes Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à ſe montrer dans les grandes villes de l'Europe : ces cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même ſur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que ſur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva pluſieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur

tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire appa-remment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux: il s'y en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attes-tés par Strahlenberg qu'il y a de l'exa-gération ou de l'erreur; mais la tradi-tion sur l'existence de la horde bigar-rée est indubitablement fausse: l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. M. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; & quoi-qu'il soit constaté qu'il y a eu une na-tion vagabonde de Sibérie qui a porté

ce nom (*a*), il n'eſt point vrai que les hommes qui la compoſoient, aient été

(*a*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui ſe trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Pieſtra-Orda* ou *Horda* eſt déja indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'eſt donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strahlenberg*, qu'il eſt fait mention pour la premiere fois de cette Horde ; M. Gmélin, qui a pris à tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, eſt contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les ſuites de quelque maladie. Quant à l'Auteur des notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas abſolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre. I. n'auroit pas manqué d'en voir quelques-uns à ſa cour ; puiſque c'étoit le Prince le plus curieux de ſon ſiecle & qui avoit un goût décidé pour l'Hiſtoire naturelle ; mais du temps de Pierre I. on ne connoiſſoit pas encore toutes les ſingularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés priſonniers, qu'on a reçu les premiers éclairciſſements ſur l'intérieur de ce vaſte pays ; c'eſt auſſi à eux, & ſur-tout à M. P. D. qu'on eſt redevable de l'Hiſtoire d'Abulgazi, qui ſeroit peut être reſtée à jamais inconnue, ſi un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuſcrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Negres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la réproduction, puisse ou se changer, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le

tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Negres n'est pas une hypothese susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernieres expériences de M. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs (*a*). Si

(*a*) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Negres, il n'y auroit qu'à citer le passage d'Hérodote: *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum hominum, sed atra color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N.*101. *in-fol. Amstel.* 1763.

la nuance du teint n'étoit point préexiſtante & inhérente dans la ſubſtance ſpermatique, comment expliqueroit-on l'affoibliſſement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européen & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en ſe mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron baſané? en ce cas, la matiere colorante ſe délaie & ſe perd par le mêlange continuel des ſpermes: le contraire arrive lorſqu'on admet, pendant quatre générations ſuivies, quatre peres noirs avec trois meres baſanées & une mere blanche: le dernier produit de cette filiation eſt, comme on l'a fait voir, un Negre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croiſe; mais ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que dans ces animaux le noir & le blanc forment ſur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonſcrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps ſe peint exactement de la même nuance, ſans

---

Ariſtote, qui avoit lu ce paſſage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru auſſi ſenſible qu'Hérodote l'inſinue: peut-être auſſi avoit-il manqué d'occaſions pour faire des expériences.

distinction de clair & d'obscur : le métif issu de l'Africain & de l'Européenne n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte (*a*). Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre, comme sont les mulâtres de l'espece humaine ; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les uns sur les autres. J'ignore les causes de cette différence ; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme ; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés sans qu'ils aient le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint,

(*a*) Les Negres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps ; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

& être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte sur l'explication proposée par M. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'ancien paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce siecle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque M. de Buf-

ſon a détruit juſqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des ſauvages de l'Amérique (*a*). On demande s'il n'eſt pas plus raiſonnable d'affirmer que les blafards ſont redevables de leur abâtardiſſement à des cauſes réelles, à des accidents phyſiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le ſang & la liqueur ſéminale de leurs parents. La débilité de leur organiſation, la petiteſſe de leur taille dégradée de ſept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obſtruction de leur ouïe, la brièveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces ſymptomes dénote aſſez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'eſt de ce fluide que ſe forme le corps muqueux, d'où réſulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil : la couleur des yeux eſt pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux : les yeux

(*a*) Waffer rapporte que ſe trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils penſoient de la cauſe qui faiſoit naître parmi eux des enfants blafards : ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorſqu'elle regardoit la pleine lune pendant ſa groſſeſſe. Il eſt ſurprenant que Waffer ſe ſoit contenté d'une ſi mauvaiſe raiſon.

rouges des Negres blancs feroient une exception difficile à expliquer, fi l'on n'obfervoit la même chofe dans de certains oifeaux & de certains quadrupedes: plus les lapins font blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage ; & plus leurs yeux font rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a auffi des Albinos dont l'iris & la chevelure font également rouges; de forte qu'ils fe rapprochent par là de la regle générale : cette finguliere nuance des yeux eft le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à réfifter au grand éclat. Les fucs nerveux, effentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conféquence néceffaire, le défaut des organes optiques, qui ne font que des nervéoles. Quant à leur chevelure rouffe, elle ne paroît être qu'une fuite de leur altération ; on peut même foupçonner que cette couleur de poil eft une forte de maladie dans les blancs, qui ne font point roux fans être pâles, & fans répandre une odeur défagréable ; on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des fouillures & des taches lenticulaires, occafionnées par des matieres craffes & impures qui fe dépofent & s'accumulent à l'orifice des vaiffeaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui fe manifefte

davantage en été, lorſque la tranſpiration eſt ſenſible.

L'alongement des paupieres, qui caractériſe également les Negres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres eſt un tiſſu de la même ſubſtance que la pellicule du prépuce ; & Malpighi avoit déja découvert de ſon temps, que l'épaiſſeur du corps muqueux produiſoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infere qu'elle cauſe auſſi l'excroiſſance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fauſſe de cette viſcoſité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réſeau organiſé ; mais ſon erreur à cet égard ne nuit point à la juſteſſe de l'obſervation.

Je viens maintenant à la plus intéreſſante queſtion qu'on forme ſur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils ſont impuiſſants dans l'un & l'autre ſexe.

La force de la maladie nerveuſe dont ces hommes ſont attaqués, eſt ſuſceptible de différents degrés : les uns ſont plus dangereuſement altérés que les autres : & de là ſont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs ſur la propagation de

ces individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation ; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la coustitution n'a pas tant souffert que celle des autres ; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Negres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge ; & il insiste tant de fois là dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

M. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Plysique*, M. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur

blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Negres blancs dans les Cafés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européens d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java ; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à M. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années (*a*). On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux

(*a*) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la mal propreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux, & aux goîtres qui sont communs à tous les enfants de ce pays : mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

ſpermatiques ; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſequé un Negre blanc au Bréſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne ; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau ; ſon travail eſt devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires : on manque abſolument, & on manquera encore long-temps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci : en Afrique, un Negre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble ; mais il eſt arrivé dans l'iſle de Biſſao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon pere, c'eſt-à-dire d'un Négrillon achevé (*a*). Entre les Kacker-

(*a*) *Relation du Sieur André de Brue.*

lakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Negres ou des basanés pour peres : s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit longtemps résidé à la cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos ; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Negres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés ; & de-là il s'ensuit que leurs blafards sont plus impuissants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique : on n'a pas formé un

Histoire des Voyages, T. III. p. 380. in-4°.

aſſez grand recueil d'obſervations faites de ſuite & ſur un même plan, pour déterminer la cauſe premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereuſes font blanchir les Negres ; mais cette lividité eſt paſſagere, & ſe diſſipe par la convaleſcence, ou finit par la mort ; mais les Negres des deux ſexes à qui il eſt arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont auſſi bronzés que les Dariens ? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Iſthme du nouveau monde ; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Négreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes occidentales ; la lepre, le mal vénérien, le *Paſme*, la *Culebrilla*, le *Vomito prieto*, ou la chapetonade, y ſont endémi-

ques : la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur phyſionomie ; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux ; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leurs joues diſparoît à jamais, leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'athmoſphere dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptomes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites iſles, ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même : les Dondos ſont moins rares à Congo, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, ſi l'on veut ſe reſſouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du

Valais, le ſeul canton de l'Europe où l'on connoiſſe les *Cretins*, qui ne naiſſent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suiſſe, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut ſuppoſer que ces cauſes générales n'agiſſent que ſur de certaines perſonnes, déja diſpoſées & comme préparées par le vice ſecret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce ſeroit s'impoſer à ſoi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheſes erronnées, & tous les raiſonnements ſublimes & faux de tant de ſavants qui ont écrit ſur les Albinos, qu'ils n'ont ſu définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont preſſenti l'ennui que leur feroit eſſuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiſer dans des ſources ſi éloignées qu'on déſeſpere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de ſon temps traité ce ſujet: il ſuppoſoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection au milieu de l'Afrique; cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres ter-

mes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs ; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Negres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang ; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu ; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphere, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-

éloignées, ſur la poſſibilité de ſon exiſtence : & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme ; puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafardée avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſuivants, comme autant de notions acquiſes, ou comme autant de conſéquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voſſius le jeune, une maladie cutanée, mais leur ſyſtême nerveux, & toute leur conſtitution ont reſſenti une défaillance ſi eſſentielle, ſi efficace, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent jamais en guérir, ni redevenir noirs. Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une eſpece, ni une race, ni une variété, parce que ce ſont des individus iſolés, abſolument privés de la puiſſance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur reſſemblent.

M. le Cat de Rouen ſoutient que le lapin blanc eſt le Negre blanc de ſon eſpece : il n'y a aucune juſteſſe, ni même aucun ſens dans cette fauſſe comparaiſon ; puiſque ces lapins ne ſont ni malades, ni aveugles, ni ſtériles : au contraire ils produiſent avec des femelles de leur couleur une infi-

nité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si M. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que M. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit M. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade: il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquierent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de terme de comparaison respectivement aux Negres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval

né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il eſt en de même du reſte des animaux ſoumis aux travaux, ou à la domeſticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec ſoin par ceux qui les emploient ou qui les achetent (*a*).

La ſurdité, ou du moins l'affoibliſſement de l'ouïe n'eſt, dans les blafards & les Albinos, qu'une ſuite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, ſans taches, ſont ordinairement ſi ſourds qu'il faut les appeller par un ſon beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de pluſieurs animaux ſur leſquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, ſi recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent preſque point; auſſi ne leur diſtingue-t-on pas un ſeul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui eſt ſoyeuſe & d'une blancheur éclatante. Il eſt probable que les Naturaliſtes du Nord

(*a*) En Hollande on a reconnu, par une longue ſuite d'obſervations, que les vaches rouges ſont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: auſſi l'eſpece rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver; & peut être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moëlle, dans le cerveau, & dans la semence des Negres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance

défaillance provient bien plus ſouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere ſeule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance : elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non-ſeulement les véritables Negres ſimes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte : ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, ſont moins viciés que les autres, dont la criniere eſt blanche ſans mêlange : Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la ſagacité de leur ouie.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'in-

terroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomenes, en faiſant par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubitement dans la liqueur ſéminale des blancs: il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou Negre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foibleſſe pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à ſon époux que ſon époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il ſoupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs ſuffiſamment convaincu de la régularité, de la ſainteté de ſes mœurs? Il n'y a point de milieu: ſi elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Negre: en vain allégueroit-on le pouvoir de ſon imagination, & les ſuites de la frayeur qu'ont produit ſur ſon eſprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excuſes ſeroient rejettées par des Phyſiciens éclairés; quoi-

qu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, ſinguliere, long-temps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce ſiecle : les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropiſie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jauniſſe & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans ſon plus haut période, colorer la peau juſqu'au point de la faire paroître d'un noir de ſuie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque : & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comteſſe de *** qui eſt devenue deux fois, avant ſes couches, auſſi noire qu'une Mulâtreſſe, ſans qu'on ait obſervé dans les enfants dont elle s'eſt délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere ſpermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres ; c'eſt indubitablement cette ſorte d'ictere ; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur : on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils

avoient avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet ; tous les faits connus, loin de prouver cette influence : ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe tranſmettoit aux enfants dans le ſein de la mere : ils naiſſoient livides, blêmes, quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée ; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal (*a*).

(*a*) La lepre que les Européens ont tranſportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptomes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

Ainſi cette lepre épidémique qui ſurvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les tolérereroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour pages, ou pour aumôniers.

Comme dans une matiere ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe; j'ai conſulté en 1767,

---

« Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables de cette maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre long-temps; de ſorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence, & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints de réprimer cette paſſion déréglée: auſſi leur permet-on de ſe marier pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient pas d'en réſulter," *Voyage au Pérou*, *T.* 1. *liv.* 5. *p.* 42.

ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un Phyſicien pluſieurs cadavres de Negres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils ſe prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous obſervez*, dit-il, *la couleur du ſperme des Negres différente de celui des hommes blancs ; vous attribuez au changement de ce ſperme leur métamorphoſe de noir en blanc ; ſi l'on ajoute à cela la couleur egalement differente de leur cerveau, de leur ſang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Negres eſt, ainſi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus eſſentielles du corps : les cauſes que vous aſſignez, ſont donc vraies & vos recherches exactes* (a).

(*a*) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui écrivent ſur les différentes parties de la Phyſique, euſſent toujours eu l'occaſion ou la modeſtie de conſulter ſur leurs écrits les grands maîtres & les ſavants les plus diſtingués: leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité, ſans riſquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs compoſent, ne leur laiſſe pas le temps de s'inſtruire: ils abuſent étrangement de leur propre facilité: en vain proteſtent-ils qu'ils ont épuiſé leur ſujet, qu'ils ſe ſont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont penſé & réfléchi en écrivant: leurs livres, qui ſe multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, ſans que nos connoiſſances faſſent un progrès ſenſible, prouvent aſſez quel cas l'on doit faire de ces promeſſes ſi ſolemnelles & ſi vaines: l'empreſſement à publier rapidement pluſieurs volumes ſous des titres faſtueux, les oblige à faire un uſage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obſervations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides, & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant

ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

Fin du Tome premier.





TABLE

DES

MATIÈRES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

C

E

G

H

I.

K

M

N.

O

P

Q.

R.

Tabac

T

U

V

W.

Fin de la Table du Tome premier.

155

211 couleur des H

252 Antropophages

295 Gqu

347 patagons

409 Blafard & Nègres